THE ANNALS OF „VALAHIA" UNIVERSITY OF TÂRGOVIŞTE

LETTERS SECTION

VOLUME XI • ISSUE 1 • YEAR 2013

Editorial Committee

Editor in Chief:
Tatiana-Ana FLUIERARU, "Valahia" University of Târgovişte

Executive Editors:
Cécile VILVANDRE DE SOUSA, University Castilla la Mancha
Gheorghe BÂRLEA, "Ovidius" University of Constanţa
Lucian CHIŞU, Literature Museum of Bucharest

Editorial Secretary:
Mariana VÂRLAN, "Valahia" University of Târgovişte

Scientific Committee
Silviu ANGELESCU, University of Bucharest
Ventsislav DIKOV, D. A. Tsenov Academy of Economics Bulgaria
Agnes ERICH, "Valahia" University of Târgovişte
Silvia FLOREA, "Lucian Blaga" University of Sibiu
Anca GEORGESCU, "Valahia" University of Târgovişte
Cristina NICOLAE, Université de Rouen
Rose PAPWORTH, D. A. Tsenov Academy of Economics Bulgaria
Gabriela POPA, "Valahia" University of Târgovişte
Angela STĂNESCU, "Valahia" University of Târgovişte
Ileana TĂNASE, "Valahia" University of Târgovişte
Radu Ştefan VERGATTI, Member of the Academy of Scientists

Designer:
Dana DIACONU, "Valahia" University of Târgovişte
Marius DIACONU, "Valahia" University of Târgovişte

SUMMARY

DU CONCEPT SCIENTIFIQUE ET PHILOSOPHIQUE DE HASARD AU CONCEPTUEL LINGUISTIQUE

Ileana TĂNASE[1]

Abstract: *A scientific concept is generally defined as something particular and very precise, while the linguistic concept merely holds what is subservient to the functions of language, as tributary to the linguistic co-text as well as to the situational context in which the word operates.*

Key-words: *fictive cause, coincidental (fortuitous) event, chain of events.*

Le concept scientifique et philosophique de *hasard* se différencie nettement du signifié du lexème « hasard ». Le signifié, calculable par le seul composant linguistique, se définit comme « signification abstraite qu'une unité linguistique a dans la langue» (Mounin, 1968, 161). Or, la définition lexicographique visant à préciser au mieux cette signification nous met en face d'informations qui contreviennent à celles que fournit le concept. Les différences de contenu qui apparaissent entre le concept et le signifié représentent ces différences entre le concept scientifique et le concept courant dont se servent les locuteurs d'une langue pour exprimer du sens. « De fait, écrit Christian Touratier (2000, 47), le signifié d'un lexème n'est pas un concept, au sens logique ou scientifique du terme, c'est-à-dire quelque chose d'universel, et de clair et distinct. Ce n'est pas non plus un concept, au sens psychologique du terme, c'est-à-dire quelque chose d'individuel et subjectif. Mais le signifié est néanmoins du conceptuel. C'est du conceptuel élaboré par une communauté linguistique donnée, qui est donc en quelque sorte intermédiaire entre le conceptuel universel du concept logique ou scientifique et le conceptuel individuel du concept psychologique. C'est du conceptuel linguistique, dont les contours, déterminés par une communauté linguistique, sont, comme le disait Ullmann, « fluides » (Ullmann, 1969, 132, 138) et mal définissables, parce qu'ils sont tributaires des contextes d'emploi, des référents désignés et des situations énonciatives. »

Les définitions lexicographiques portant sur *le hasard* contiennent des traits contradictoires, au point de vue référentiel, par rapport aux informations fournies

---

[1] Faculty of Humanities, Department of History and Letters, "Valahia" University of Târgoviște, ROMANIA, ileanatanase@ymail.com

par le concept scientifique et philosophique. Chose tout à fait normale, si l'on tient compte que la définition linguistique ne s'identifie pas au concept, parce qu'elle donne l'expression des signifiés « en tant qu'ils sont distincts des concepts et relatifs à des langues et à des cultures » (Rastier, 1987). La définition linguistique, comme le dit également Jacqueline Picoche (1977, 171), « ne retient que ce qui est utile pour le fonctionnement correct du langage et non ce qui est nécessaire pour la connaissance exhaustive du type de référent auquel renvoie le mot. La spécificité, c'est-à-dire l'indication des traits distinctifs, est sa règle principale. Elle met entre parenthèses, à des fins de meilleure intelligibilité, un grand nombre de caractères des référents. » C'est cette spécificité[2] qui représente l'essence même de la définition: sous cet angle, les définitions ne nous paraîtront plus contradictoires, car nous les prendrons telles quelles. Si nous les comparons au concept scientifique, c'est dans le seul but de montrer les différences qui peuvent surgir entre, d'une part, la pensée scientifique et philosophique et, d'autre part, la circulation dans la langue des lexèmes pourvus de significations déterminées. Ce qui nous intéresse finalement, ce n'est pas la connaissance exhaustive des référents auxquels renvoie le lexème *hasard* (qui forment l'objet d'étude et la préoccupation des scientifiques), mais ces significations déterminées en vertu desquelles ce mot a été employé et continue à l'être dans la langue courante.

S'il existe néanmoins quelque chose de commun entre le concept scientifique et le conceptuel linguistique de hasard, c'est que les deux traitent d'un événement dont on ne peut connaître ni maîtriser la cause. Suivant le concept scientifique, *le hasard* c'est ce type d'événement qui échappe à toute chaîne causale, se produisant fortuitement à tel endroit et à tel moment et qui, du fait de son indéterminabilité, est dit représentable par « un modèle non causal». Par contre, le conceptuel linguistique nous met en présence d'un *hasard ~ cause*[3] qui, par là même, revient à la vue déterministe des événements, signe qu'au niveau subjectif du locuteur et à celui de la communauté linguistique qui fixe à travers le temps les normes d'emploi des lexèmes, la conception déterministe n'a jamais cessé de prévaloir dans la pensée des hommes.

À considérer plusieurs définitions lexicographiques, c'est le *hasard ~ cause* qui figure comme une première signification de la lexie:

I. A. Cause, jugée objectivement non nécessaire et imprévisible, d'événements qui peuvent cependant être subjectivement ressentis comme intentionnels.

---

[2] F. de Saussure aussi prit acte de la spécificité des significations affirmée par la sémantique, spécificité qu'il comprit pour sa part comme une indépendance tant à l'égard des concepts de l'esprit qu'à l'égard des objets de la réalité. D'ailleurs la nouveauté de la sémantique structurale tient au fait qu'elle considère relevant de la langue elle-même les significations que les devanciers situaient dans l'ordre de la pensée, sous les espèces du concept.

[3] Nous nous référons strictement aux définitions les plus récentes, la définition du Littré étant identique à celle du concept scientifique: *Hasard ~ événement non lié à une cause, imprévu.*

B. P. méton. Concours de circonstances; événement inattendu et inexplicable (produit par le hasard) (*apud* TLF)

II.1. Cause fictive attribuée à un événement apparemment fortuit ou inexplicable

II.2. Concours de circonstances, événement fortuit ou inexplicable (*apud* Grand Larousse)

En fait, il y a là un inversement d'ordre des appellations: ce n'est pas l'événement qui est « produit par le hasard », « dû au hasard » donc dû à une cause qui s'appelle « hasard », c'est l'événement en soi qui est un « hasard », et, comme on n'a trouvé aucune explication à même d'argumenter l'aboutissement des divers éléments ayant concouru à l'événement imprévisible et indéterminable, la cause de même que les circonstances l'ayant favorisé ont été appelées, elles aussi, du nom de l'événement.

Si pour la réflexion scientifique et philosophique le problème du hasard se pose dans les termes du rejet d'une planification toute-puissante d'événements prévisibles à tout moment, pour les locuteurs d'une langue donnée, *le hasard* s'identifie donc soit à la *cause* de ce qui arrive d'imprévu (nommée tout simplement, sans être précisée davantage), soit à la *situation* inattendue surgie à un moment donné, soit à l'événement fortuit dont on ne saurait prévoir la survenance. Ce n'est que la classe d'occurrences qui distinguera entre ces significations mentionnées. Le fait que le lexème désigne et la cause et le concours de circonstances et l'événement fortuit révèle par ailleurs que l'événement de type *hasard* se trouve être sa propre cause et son propre effet. Ou, autrement dit, effet et cause se trouvent contemporains dans la même manifestation événementielle. Cela contrevient, bien entendu, à l'inférence causale stipulée par le IIIe axiome[4] du principe de causalité selon lequel l'effet suit la cause dans le temps[5]. Mais, en admettant qu'un événement puisse englober sa propre cause avec laquelle il est simultané, le conceptuel linguistique, tout en se distinguant tant de la vue

---

[4] Les deux premiers axiomes caractéristiques du principe de causalité sont (i) il n'y a pas d'effet sans cause et (ii) les mêmes causes ont toujours les mêmes effets.

[5] L'antériorité des causes sur leur effet ne résulte d'aucune loi physique fondamentale et beaucoup se demandèrent si elle ne provient pas surtout d'un impératif tenant à la constitution de notre esprit. La succession cause → effet n'est selon D. Hume que le résultat de l'accoutumance et non le vrai fondement de la relation. Par conséquent, l'inférence causale se révèle, pour lui, sans fondement logique. Elle est le résultat d'une liaison des idées dans l'imagination sous l'action du principe d'associer, manifestation particulière du principe d'habitude: « Ayant trouvé, dans beaucoup de cas, que deux genres quelconques d'objets – flamme et chaleur, neige et froid – ont toujours été joints entre eux, si la flamme ou la neige se présente derechef aux sens, l'esprit est porté par l'habitude à attendre la chaleur ou le froid et à croire qu'une telle qualité existe et se découvrira si l'on s'approche davantage.» La régularité *cause déterminée → effet déterminé*, Hume la réduit à une simple conséquence de l'habitude de notre pensée qui fait que l'on identifie pratiquement la succession des représentations de l'esprit à celle même des phénomènes. « Nous voyons bien des successions, ajoute-t-il dans *L'enquête sur l'entendement humain* (1748), mais jamais de causations. »

déterministe[6] que de celle indéterministe, les relie en quelque sorte, vu qu'il ne renonce ni à l'idée d'une inférence causale (qui se pose, comme on l'a vu, dans d'autres termes), ni à l'idée qu'il existe néanmoins une rupture dans la vision classique sur la causalité.

Pris absolument et couramment au sens de *cause* des événements fortuits ou des concours de circonstances inattendus et inexplicables, le lexème *hasard* ne le suggère que s'il est précisé par l'article défini singulier (« Vous admettez le hasard seul pour la cause première de toutes choses. », Voltaire) ou s'il apparaît seul, souvent personnifié au même titre que *le sort* ou *la fortune* (« Sommes-nous, ô hasard, l'œuvre de tes caprices? », Lamartine). Cette dernière acception est attestée aussi par le *Dictionnaire Historique de la Langue Française* (Le Robert, 1995, 946) qui mentionne la similitude de son emploi à un moment donné avec ceux de *sort* et de *fortune*[7]*:* « Au milieu du XVIe s., comme *sort* et *fortune, hasard* s'emploie absolument pour " cause qu'on attribue à ce qui arrive sans raison apparente", d'où ensuite l'emploi en sciences (les lois du hasard). »

Les définitions lexicographiques qui traitent le hasard en termes de 'cause' ont cependant en commun avec le concept scientifique et philosophique l'idée qu'il ne s'agit de rien de calculé ni de prémédité: Le Grand Larousse et Le Robert en parlent même en termes de *cause fictive*. A en suivre le concept, le hasard serait plutôt une déviation, une *chute* de la constance causale, qui fait que la linéarité cause déterminée → effet déterminé soit interrompue par quelque chose à quoi on ne s'attendait pas. Linguistiquement, ce fait pourrait être signifié en recourant à une

---

[6] Contrairement à la lignée déterministe, le conceptuel linguistique renvoyant à l'idée de cause n'a rien à voir avec la relation de causalité qui suppose la consécution mécanique, étroite et univoque de cause à effet, reposant sur l'existence « des principes a priori de tels genres de choses pouvant ou ne pouvant pas causer tels autres genres de choses » - *Encyclopédie Philosophique Universelle*, 1990.

[7] Ce qu'il ne faudrait pourtant pas passer sous silence, ce serait justement la distinction fondamentale, à nos yeux, entre les lexèmes renvoyant à l'idée de cause – d'une part *hasard* – et de l'autre – *fortune, sort, destin, destinée, fatalité, étoile*, lexèmes qui apparaissent pêle-mêle comme des renvois synonymiques les uns aux autres ou mentionnés dans le même ordre des « causes cachées des événements » (B. Lafaye, *Dictionnaire des synonymes de la langue française*) et des « causes ignorées » (« Ce que nous appelons *hasard* n'est et ne peut être que la cause ignorée d'un effet connu » - Voltaire, *Dictionnaire philosophique*). Ce qu'ils ont en commun, ces deux sous-ensembles de causes, c'est qu'ils relèvent d'un pur choix subjectif d'interprétation; ce qui les sépare nettement, c'est leur substance notionnelle même, décelable dans la manière dont ils envisagent les événements qui arrivent: suivant que l'on pense que ces événements ne sont pas déterminés d'avance ou qu'ils le sont, on dira qu'ils tiennent (i) au hasard ou, par contre, (ii) à la décision qui incombe à une puissance abstraite réglant le cours des événements, signification qui se retrouve dans le second sous-ensemble composé des lexèmes renvoyant à la vision strictement déterministe.

analyse diachronique[8] sur le lexème *hasard*, de même que sur d'autres lexèmes renvoyant à des circonstances ou des événements mis sur le compte du hasard.

HASARD, n. m., représente un emprunt (v. 1150, *hasart*) à l'arabe *az-zahr*, « jeu de dés », par l'intermédiaire de l'espagnol *azar* (1238) « jeu de dés » et « coup défavorable au jeu de dés ». Le mot arabe vient de *zahr* « fleur » (espagnol *azahar* « fleur d'oranger »), les dés ayant porté une fleur sur l'une des faces, soit du verbe *yasara* « jouer à un jeu de hasard ». Le *h-* est dû au fait qu'au moyen âge les mots à initiale vocalique, d'origine étrangère, étaient régulièrement écrits avec *h*.

◊ *Hasard* a désigné au moyen âge un jeu de dés et s'est dit (1200) d'un coup heureux à ce jeu (le six). C'est de ce premier sens que vient l'expression *jeu de hasard* (1538), mais aujourd'hui la référence au jeu de dés est oubliée, *hasard* étant toujours compris au sens absolu et philosophique.

Hasard prend dans le premier quart du XIIIe s. le sens figuré de « mauvais coup », d'où celui de « risque, danger » (XVe s.), sens vieilli dans l'emploi au singulier - Voltaire n'admettait dans cette acception que *mettre au hasard;* la locution *être au hasard* (1538) est tombée en désuétude. Restent aujourd'hui *les hasards de la guerre* et, comme terme technique de golf, *les hasards* « les obstacles naturels », mais dans cet emploi le mot a été emprunté (1906) à l'anglais *hazard*; cependant, un sens analogue est attesté en 1717 au jeu de mail. ◊ Par extension, on passe du sens de « risque » à celui de « cas, événement fortuit » (déb. XVIe s., *hasart*). » (*apud* Le Robert, *Dictionnaire Historique de la Langue Française*, 1995, 946)

L'image du dé entraîné dans sa chute représenterait le point de repère de l'image archétypale du *fortuit:* il n'y a pas d'influence, ni d'intervention dirigée de la part de l'homme dans le jeu de dés comme il n'y en a pas non plus dans les événements fortuits ou non intentionnels. La relation établie entre les deux s'appuie sur l'image du jeu de dés, fait souligné par le constat même des dictionnaires:

C'est le hasard jeu de dés qui a dénommé *le hasard, chance, événement fortuit* et non l'événement fortuit qui a dénommé les jeux qui se jouent sans calcul. (*apud* Littré)

Entre *hasard ~ jeu de dés* et *hasard ~ événement fortuit* il y a eu, initialement, un transfert métonymique, impliquant, comme toute métonymie, « une extension

---

[8] Nous faisons recours à l'étymologie pour éclairer l'origine et l'évolution de ces unités lexicales qui nous intéressent tant pour leur forme que pour leur signification. En nous aidant à mieux comprendre comment les mots acquièrent leurs significations, l'étymologie « ne nourrit pas seulement notre curiosité, elle remplit une fonction quasi-philosophique d'éveil. Ce n'est pas l'origine d'un mot qui suffit à expliquer tel mot aujourd'hui, mais toute son histoire, car toute son histoire peut évidemment avoir affecté sa forme et son sens. » - Nyckees (1998).

de sens qui consiste à nommer un objet au moyen d'un terme désignant un autre objet uni au premier par une relation constante » (K. Nyrop, *Grammaire historique de la langue française*). Cette relation constante que présuppose généralement toute métonymie est une de contiguïté, fondée sur le rapport des réalités extralinguistiques. Mais nous ne saurions ignorer qu'il y a eu également un transfert métaphorique parce que, en dehors de « jeu de dés », *hasard* a eu, tour à tour, et la signification de « coup heureux » et celle de « mauvais coup » à ce jeu. Or, comme les événements fortuits sont soit heureux, soit malheureux, il intervient une analogie entre leur caractère et celui des coups de dés, analogie qui se fait à base de la relation de similarité dont est redevable le transfert métaphorique. La lexicalisation de ce trope apparaît bien complexe, car à en juger l'histoire (dont le seul recours permet de reconstruire les transformations qui l'ont affecté), les divers processus se succèdent et s'imbriquent, de sorte qu'aux changements de sens par métonymie et par métaphore s'ajoutent des emplois extensifs et analogiques.

L'évolution de *hasard* témoigne en plus du glissement sémantique le plus fréquent des lexèmes, celui du concret à l'abstrait: de *dés* à *coups de dés* (favorables ou défavorables), ensuite à *hasard* dans son acception actuelle. La projection dans l'abstrait du sémantisme du lexème *hasard* n'a probablement été possible que grâce au rejet du sens propre dont l'incompatibilité avec le contexte a orienté l'interprétation vers le processus particulier de l'abstraction. Le transfert de sens s'explique au niveau de la communication logique par la suppression ou par la mise entre parenthèses des sèmes qui tiennent au concret (*dés, chute de dés*) cédant le pas aux sèmes renvoyant au moins concret (*coup de dés → hasard*). Comme dans la plupart des sémantismes des lexèmes le mouvement du concret vers l'abstrait se réalise « d'une manière inconsciente » (Picoche, 1968, 63), cela explique aussi que la signification concrète du lexème *hasard* s'effaça incontestablement, si bien que l'expression abstraite aboutit à se suffire à elle-même, ne rappelant plus celle concrète. Il y aurait encore une explication là-dessus, à savoir que l'homme a souvent besoin de la médiation du concret pour construire ses abstractions[9] (qu'il s'agisse de métaphores ou de métonymies), ce qui constitue une modalité d'éclairer

---

[9] Ce n'est pas seulement le point de vue de J. Picoche (1968, 64) exposé dans sa théorie des « *acceptions subduites* » qu'elle a puisée dans celle de Guillaume, mais aussi celui des cognitivistes G. Lakoff et M. Johnson qui, dans *Les métaphores dans la vie quotidienne*, expliquent comment le système conceptuel des hommes émerge des interactions quotidiennes avec les environnements physique et culturel. Ils y tombent d'accord sur la nécessité d'introduire dans l'explication des abstraits la médiation des mots concrets, directement fondés sur l'expérience sensori-motrice, qui rend quelquefois possible la compréhension des concepts moins clairement délimités et moins concrets en termes de concepts plus clairement délimités et plus concrets, ce qui finalement jette la lumière sur les interactions avec le monde et sur les projections que nous effectuons sur lui: « Parce que beaucoup des concepts qui sont pour nous importants sont soit abstraits, soit non clairement définis dans notre expérience (les émotions, les idées, le temps, etc.) nous devons les saisir au moyen d'autres concepts que nous comprenons en termes plus clairs (les orientations spatiales, les objets, etc.) » - Lakoff G., & Johnson M., (1986, 125).

la façon dont on comprend mentalement un type de choses dans les termes d'un autre type de choses. Connaissant l'évolution sémantique du lexème *hasard*, nous sommes amenée à croire que le conceptuel linguistique qui sous-tend le lexème s'est formé par analogie à l'image de dés qui tombent sans qu'il y ait intervention dirigée de la part de celui qui les jette. La chute de la constance causale est analogue à la chute de dés (prémisse du changement sémantique par métaphore) dans le sens qu'il n'y a pas d'influence (il ne pourrait même pas y avoir) exercée par l'homme dans le jeu de dés comme dans le cas des événements imprévus qu'il subit. Exprimer l'événement fortuit à partir de dés et du jeu de dés c'est au fond exprimer une idée à l'aide d'un mot ou d'une expression se trouvant reliée à la première en vertu d'un rapport de ressemblance reconnu par l'esprit qui fait l'association psychique respective.

L'évolution sémantique d'un lexème ne semble pouvoir s'expliquer autrement que par les ressources de l'esprit humain et de l'imagination, obligeant le chercheur à recourir à une explication en termes d'*associations d'idées*. C'est justement l'avis exprimé par Ullmann dans sa *Sémantique* (1969, 211): « Quelles que soient les causes qui provoquent le changement, il y a nécessairement un lien, une association entre le sens ancien et le sens nouveau. Dans certains cas l'association sera suffisamment forte pour modifier par elle-même la signification; dans d'autres elle fournira seulement le support d'un changement déterminé par d'autres causes; mais sous une forme ou une autre, un certain type d'association sous-tendra toujours le processus. En ce sens, l'association peut être considérée comme une condition nécessaire, une condition *sine qua non* du changement sémantique. »

Substituer un terme à un autre sur la base d'une analogie, d'une similitude, revient à dire que le changement sémantique s'opère à travers la relation de ressemblance propre au transfert métaphorique[10]. Comme on sait bien, la métaphore se distingue de la comparaison par l'absence de ce que l'on appelle les outils de comparaison, c'est-à-dire des termes ou expressions (*comme, tel que…*) qui, en explicitant la relation de comparaison ont pour effet d'annuler la contradiction logique qui reste au cœur de la métaphore. Mais il est important de rappeler que la comparaison elle-même n'est possible que s'il existe quelque chose de commun entre les deux 'objets' comparés. L'événement fortuit est tels

---

[10] La substitution, par exemple, de *hasard* par *coup(s) de dés* et *coup(s) de hasard* conduit inévitablement à une relation de signification caractéristique de la métaphore; on trouve dans la langue littéraire nombre d'exemples où, au lieu de *hasard ~ événement fortuit* il apparaît *coup(s) de dés* et *coup(s) de hasard*: « Barrault avait un jour raconté à Sartre *el rufio dichoso* de Cervantès où un forban décide, *sur un coup de dés*, de se convertir au bien. » (S. de Beauvoir, *La force des choses, I*); « L'avenir de Clairaut, de Pradelle me semblait tracé d'avance; l'existence de Jacques, de ses amis, m'apparaissait comme *une série de coups de dés:* peut-être finiraient-ils par se détruire ou par gâcher leur vie; je préférai ce risque à toutes les scléroses. » (S. de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*); « Quiconque n'ayant plus que huit jours à vivre ne jugerait pas que le parti de croire que tout cela n'est pas *un coup de hasard* aurait entièrement perdu l'esprit. » (Pascal, *Pensées*); « Ce sont *coups de hasard*, dont on n'est point garant [...] » (Molière, *L'école des femmes*)

les dés et la chute de dés (et ce qu'ils indiquent lorsqu'ils tombent, de bon ou de mauvais, d'heureux ou de malheureux). Du fait que l'homme conçoit des similitudes en termes de *catégories de son système conceptuel* et en termes *d'espèces naturelles d'expériences* (Lakoff) on peut déduire qu'une grande partie des similitudes que l'on perçoit proviennent de métaphores conventionnelles, de certaines images tellement stéréotypées, tellement usées qu'on peut à peine les considérer encore comme des métaphores.

La « *perception des similitudes* » représente par ailleurs une nouvelle variante des « *associations d'idées* » de S. Ullmann dont parle, plus près de nous, George Lakoff, dans des termes très voisins: "Quand des catégories se trouvent étendues au cours de l'Histoire (c'est-à-dire quand se produisent des changements de sens) il y a nécessairement une certaine base cognitive à cette extension ». Ce que G. Lakoff appelle la « *base cognitive* » joue strictement le même rôle ici que les associations d'idées d'Ullmann. Le modèle traditionnel des « champs associatifs qui fournissent la matière première de l'innovation » (Ullmann, 1965, 277) trouve ainsi son prolongement dans les modèles de la sémantique cognitive développés par George Lakoff et Mark Johnson, lesquels passent presque toujours sous silence les circonstances historiques, formelles et socio-culturelles des changements de sens au profit de généralités sur la cognition et les constantes de l'expérience humaine.

On pourrait donc conclure que le changement de sens qui s'opère de *dés, jeu de dés* à *événement fortuit* s'explique par les *associations d'idées* ou la *base cognitive* existant non seulement chez celui qui fit pour la première fois cette innovation sémantique, mais existant également à l'état latent dans la conscience d'autres usagers qui assurèrent l'adoption et la diffusion de l'innovation. La rupture fut totale (aujourd'hui la référence au jeu de dés est oubliée, *hasard* étant compris au seul sens absolu et philosophique), ce qui prouve le rôle fondamental que joue la discontinuité[11] de la transmission dans le changement sémantique.

---

[11] Antoine Meillet conçut dès 1906 l'importance capitale de l'explication portant sur la discontinuité dans le changement sémantique: « Cette discontinuité de la transmission du langage ne suffirait à elle seule à rien expliquer, mais sans elle, toutes les causes du changement auraient sans doute été impuissantes à transformer le sens des mots aussi radicalement qu'il l'a été dans un grand nombre de cas: d'une manière générale d'ailleurs, la discontinuité de la transmission est la condition première qui détermine la possibilité et les modalités de tous les changements linguistiques; un théoricien est même allé jusqu'à vouloir expliquer par la discontinuité tous les changements linguistiques » - A. Meillet, *Comment les mots changent de sens*, 235-236. La discontinuité que suppose le changement sémantique représente à la fois l'élément essentiel assurant la continuité linguistique. Humboldt avait fait pour la première fois la distinction entre les deux aspects fondamentaux du langage humain qui n'est pas que *ergon* (« produit »), mais également - et avant tout - *energeía*, à savoir « devenir », création continue d'actes linguistiques à travers lesquels l'individu créateur accomplit sa finalité cognitive et par là même sa propre liberté. En exploitant la théorie humboldtienne, E. Coseriu résuma que tout changement commence par l'acte créateur individuel, en tant qu'innovation, mais que pour entrer dans la langue a besoin d'être adopté et répandu par beaucoup d'autres usagers, finissant par se transformer en quelque chose de commun, d'interpersonnel; c'est pourquoi le changement linguistique ne saurait être considéré comme un fait ponctuel.

La discontinuité signalée dans l'évolution sémantique du lexème *hasard* montre, à la lumière des théories présentées plus haut, comment l'homme aboutit à construire ses abstractions à partir du concret et en plus comment le changement linguistique poursuivit ce trajet: la chute de dés annonce symboliquement, mais pour les seuls initiés, la survenance des événements fortuits dans la vie de tout un chacun.

Bibliographie:

Lafaye B. (1884), *Dictionnaire des synonymes de la langue française*, Paris, Hachette.

Lexis. *Larousse de la langue française* (1997), 1 vol.

Littré E. (1956-1958), *Dictionnaire de la langue française* (1863-1877), Hachette, 4 vol. + suppl.; réédition en 7 vol., Pauvert, puis Hachette-Gallimard.

Le Trésor de la Langue française, *Dictionnaire de la langue du XIXe siècle* (années 1789-1960), (1971-1994), publié sous la direction de P. Imbs et B. Quemada, Paris, Editions du CNRS / Gallimard, 16 vol. (en abrégé TLF).

Lakoff G., Johnson M. (1986), *Les métaphores dans la vie quotidienne*, trad. de l'américain par M. de Fornel, Paris, Éd. de Minuit (*Metaphors We Live By* (1980), Chicago, The University of Chicago Press).

Meillet A. (1905), « Comment les mots changent de sens », in *L'Année sociologique*, T. 9 (1904-1905), pp. 1-38.

Mounin G. (1968), *Clefs pour la linguistique*, Paris, Seghers.

Nyckees V. (1998), *La Sémantique,* Paris, Editions Belin, Collection Sujets.

Picoche J. (1968), *Structures sémantiques du lexique français*, Paris, Nathan.

Picoche J. (1977), *Précis de lexicologie française*, Paris, Nathan.

Rastier F. (1987), *Sémantique interprétative*, Paris, PUF.

Saussure F. de (1916/1990 dernière édition), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.

Touratier C. (2000), *La sémantique,* Paris, Armand Colin / HER.

Ullmann S. (1969), *Précis de sémantique française* (1re édition 1952), Berne, Francke.

Voltaire (1964), *Dictionnaire philosophique*, Paris, Flammarion, GF.

LANGUAGE AND GLOBALIZATION

Ioana RAICU[1]

Abstract: *The relationship between language and globalization is one of strong interconnectedness. Globalization as a process has affected almost all fields of interest in a society. Whether we talk of economic, social, cultural, or political globalization, we need to resort to a certain type of discourse. The specific discourse of globalization has been subject to various types of analyses and numerous studies have dealt with its aspects. The present study deals briefly with the relationship between language and globalization from a critical perspective, that of critical discourse analysis and chooses to illustrate it with two instances of the discourse of the 'war on terror'. The 9/11 attacks have given birth to a whole new type of discourse, the discourse of the 'war on terror' which, in many situations, comes in close connection to the discourse of globalization. The study emphasizes that it is necessary to make a distinction between the process of globalization and the discourse of globalization.*
Key-words: *language, globalization, critical discourse analysis, 'war on terror'*

Let us think of language as a mirror (accurate or deformed) in which all social phenomena reflect. It depends on this reflection (that can either be accurate or deformed) whether these phenomena are understood or not, whether they are accepted or not, whether they trigger social changes or not, whether they contribute in one way or another to the ongoing unfolding of events. Language is the cause and language is the effect. As contradictory as it may sound, it is, nevertheless, comprehensible, or acceptable, if we think in critical terms and if we accept that language is a tool for almost everything. Thus, mastering the uses of language leads to an advantage in any field. It is commonly agreed upon that 'language is power'. The present article takes a distinct perspective, in the sense that it resorts to critical discourse analysis to bring language into discussion from a different angle, in that it does not conform to accepting the dictum that 'language is power', but tries to go beyond that, or look closely into that, and distinguish ways and strategies in which power is used at the level of discourse and affects people and societies.

---

[1] Faculty of Humanities, Department of History and Letters, "Valahia" University of Târgoviște, ROMANIA, joanna_2807@yahoo.com

When discussing language in processes of globalization, Norman Fairclough (*Language and Globalization*) distinguishes between three 'initial points': firstly, language is globalizing and globalized in the sense that 'networks', 'connectivities' and 'interactions' depend upon the relationship between *genres* and *discourses*; secondly, a distinction has to be made between actual processes of globalization and discourses of globalization; and thirdly, having made this distinction, one has to consider the *relationship* between the processes of globalization and the discourses of globalization. Fairclough proceeds to a discussion on globalization starting form a neo-liberal economic discourse, but then he develops the subject in relation to many other aspects: economic, political, cultural, environmental (as aspects of the process of globalization), and in relation to discourses and phenomena such as terrorism and the 'war on terror'. Making a distinction between the phenomena and the discourses related to those phenomena is indeed necessary. And we proceed to making this distinction as our interest is in discourses mainly and the way the phenomena are reflected in them.

Whether we see globalization as "the rapidly developing and ever-densening network of interconnections and interdependencies that characterize modern social life" (Tomlinson 1999: 2), or "the spread of free-market capitalism to virtually every country in the world" (Friedman 2000), or "a process (or set of processes) which embodies a transformation in the spatial organisation of social relations and transactions … generating transcontinental and interregional flows and networks of activity, interaction and the exercise of power" (Held et al 1999: 16), our aim is neither to accept nor to contradict these opinions (or definitions), but to analyze how they are reflected or interpreted in discourse. In his work on *Globalization and Culture* (1999), Tomlinson cites McGrew with his definition of globalization as "simply the intensification of global interconnectedness", by interconnectedness meaning a series of 'linkages': "Nowadays, goods, capital, people, knowledge, images, crime, pollutants, drugs, fashions and beliefs all readily flow across territorial boundaries. Transnational networks, social movements and relationships are extensive in virtually all areas from the academic to the sexual" (1999: 65, 67). Upon citing McGrew, Tomlinson observes that formulations like 'interconnections', 'networks', 'flows' can also be found in sociological and cultural studies or in anthropological accounts, only to conclude that there is a general 'consensus' that 'globalization refers to'. He calls it the theory of 'globalization as complex connectivity', connectivity in the sense of 'proximity', 'global unicity'.

On the other hand, Fairclough (2006) sees the networks, connectivities and interactions that act in the process of globalization as depending upon 'particular forms of communication' (which he calls *genres*), and, for him, the 'flows' include "flows of representations, narratives and *discourses*". In his opinion,

"Globalization as a set of actual processes of change is, […], very complex and multi-faceted [...], and too 'big' a phenomenon to be controlled by any particular agency" (Fairclough 2006: 6). This is an important point to be made, that no particular agency can control the phenomenon, though some may have tried (and Fairclough gives the example of the IMF), because, as he remarks, it has become too 'big' a phenomenon. Since we can nowadays refer to relationships established between globalization and 'culture' (Tomlinson), between globalization and 'democracy', between globalization and 'liberalization', globalization and 'security', globalization and 'terrorism', then it is clearly a phenomenon that can no longer be controlled by someone or something in particular, or be reduced to the scale of a single object of study. It has come to be linked and in close relation to so many other aspects of life and society that only a multidisciplinary and multi-faceted perspective can be adopted when trying to bring the phenomenon under discussion. We thus perceive it as a complex process with implications in various fields whose study helps understand the 'interconnectedness' concept on a larger scale.

We find the same complexity in the diversity and multiplicity of sources in the 'talk' on globalization. Fairclough distinguishes between five main 'voices' on globalization ("agencies and sets of agents"): academic analysis, governmental agencies, non-governmental agencies, the media, people in everyday life; and he finds it necessary to distinguish between these sources, otherwise the process becomes a "confusing issue to write about". May we be allowed to add another 'voice' to Fairclough's list, that of political leaders. Indeed, they may be considered as part of governmental agencies in a broad sense (as Fairclough argues), but we think that sometimes they should be treated separately and as individual voices, as political leaders may sometimes be powerful figures that can have a great influence over the public opinion, the media, and that, in fact, distinguish themselves from all other voices. Certain political leaders' perspective and discourse may become crucial to a nation's fate, at crucial times (like the times after 9/11, for instance), and may be highly influential of decision-making. The process of globalization as 'multidimensional' (Tomlinson), has come to be what it is, has reached the complexity of a large scale phenomenon, has developed into a 'world wide web' that seems to 'attract' other and other 'fly'-processes with each day that passes, has evolved from 'unidimensionality', precisely because it was multidimensional to begin with. Contradictory as it may sound, it is a valid point of view and it is sustainable if we think, for instance, that the unidimensionality of the process was never a reality. Even though there were researchers who started studying globalization from a certain discursive perspective (economic discourse, business discourse, capitalist discourse etc.), they were in fact taking into consideration other aspects of human life and society, only they were not pointing them out.

Starting from the idea that globalization is a discursive process, we will adopt a CDA methodology in analyzing the relationship between language and globalization and we shall briefly illustrate it with a few examples from the discourse on terrorism. We have chosen a few fragments from some of Tony Blair's and George Bush's speeches and statements. The relationship between globalization and the new 'war on terror' is one which has largely been discussed. As a result of the September 11, 2001 attacks on the World Trade Centre in New York and the Pentagon in Washington, President George W. Bush started the 'war on terror' as a war against terrorism all over the world, as he himself declared. What changed in the major leaders' attitude was a transgression from passive measures to active measures, and the fact that not everyone saw the war on terror as the result of the attacks, but rather as part of a bigger process thought out by the US in their attempt to keep the process of economic globalization going, as doubts had begun to appear in relation to 'globalism' and to whether globalization, as a process of modernization, is, in fact, efficient, is a matter of concern. Fairclough refers, as far as this situation is concerned, to a "shift from 'soft' power (the capacity to shape opinion, interests and identities in favour of globalism) to 'hard' power (the massive use of economic and military force to compel compliance)" (Fairclough 2006: 140) in response to the pressures on 'globalism'. A shift that had begun with the Clinton administration and intensified when G. W. Bush became President. (*ibidem*: 140).

A new discourse for the new 'war on terror' took birth, and its role was to bring legitimization to this war. America needed first to legitimize this war in order to be able to go through with it. And so a legitimizing discourse was initiated which, through mediation, managed to rapidly become 'acknowledged'.[2]

---

[2] In relation to the legitimization issue, we would like to make a reference to a media report in which the MSNBC reporter Keith Olbermann discusses the concept of the 'nexus of politics and terror' and what he was laying out was that the Bush administration was making use of the infliction of fear and terror into the American people in order to follow its own political agenda and goals. The accusation was that the president was using the entire 'war on terror' and the continuous terrorist threat, by even making out events which are not reality-based or by exaggerating others only to fulfil his political prospects. Keith Olbermann brings into discussion and actually puts on a footage of what he considers to have been more than just coincidences. A series of events which had been mediated as possibly very dangerous terrorist threats at the address of the American population and which had installed fear and terror into people's consciousness, all the information regarding the events having been delivered by the presidential administration. Olbermann sustains that the events turned out to have been either based on false information or their potential risk exaggerated or even made out only to instil fear and terror in moments when the president needed to follow his political agenda. - http://www.prisonplanet.com/articles/august2006/150806thenexus.htm. We have mentioned this case merely because we have come across it in our research and we felt it would be one of the many perspectives that can be taken into consideration in the talk of 'legitimization'.

Fairclough uses the word 'nexus' to describe the emergence of the discourse of the 'war on terror':

> We can see the shift from 'soft power' to 'hard power' and the emergence of the discourse of the 'war on terror' as a further move in complexity of what can best be described as the emerging nexus of strategies (economic, political, development, security) and associated 'nodal' discourses (around each of which many other discourses cluster) including the discourses of globalism, the KBE, development, and the 'war on terror'. This further move appertains specifically to mechanisms for disseminating and implementing the nexus of strategies, establishing military force as a means for imposing them when necessary. (Fairclough 2006: 141)

And all these 'strategies' are part of the process of legitimizing the discourses, of legitimizing the shift from 'soft' power to 'hard' power. For instance, in President's Bush address to a joint session in Congress from September 20, 2001, he raises the importance and the gravity of the attacks to such a high level (and we do agree with the incontestable high scale of the human tragedy) as to talk of a whole new world, a whole new era in the history of humankind:

> On September the 11th, enemies of freedom committed an act of war against our country. Americans have known wars, but for the past 136 years they have been wars on foreign soil, except for one Sunday in 1941. Americans have known the casualties of war, but not at the center of a great city on a peaceful morning.
> Americans have known surprise attacks, but never before on thousands of civilians. All of this was brought upon us in a single day, and night fell on a different world, a world where freedom itself is under attack.

What Bush is saying is that because of these attacks, "a different world" is now taking form, which argument Fairclough places as 'fallacious' and he argues that "nothing about the nature and circumstances of the attack make it inherently epoch-making or epoch-changing", and that there had been terrorist attacks from al-Qa'ida on America ever since 1991, and that this event, however "morally indefensible" as it is, does not justify all the changes in the military and political stance of the country. Below, there is a similar declaration made by Prime Minister Tony Blair in respect to the same issue, in his statement to the House of Commons from September 14, 2001:

> To underline the scale of the loss we are talking about we can think back to some of the appalling tragedies this House has spoken of in the recent past. We can recall the grief aroused by the tragedy at Lockerbie, in which 270 people were killed, 44 of them British. In Omagh, the last terrorist incident to lead to a recall of Parliament, 29 people lost their lives. Each life lost a

tragedy. Each one of these events a nightmare for our country. But the death toll we are confronting here is of a different order. In the Falklands War 255 British Service men perished. During the Gulf War we lost 47. In this case, we are talking here about a tragedy of epoch making proportions.

In the same manner adopted by President Bush, Tony Blair goes back to history, to the past of the country, of Britain's this time, in order, maybe, to make the experience more personal and to make his audience relate to the events, he uses the word 'tragedy' four times in this fragment only, and all this in order to reach, in broad lines, the same conclusion as George W. Bush: "In this case, we are talking here about a tragedy of epoch making proportions." We may say that the argument is even more 'fallacious' this time, as Britain's 'world' and 'life' as they knew it had not yet changed in any respect, much less could they have imagined a whole new different epoch.

The idea was to prepare the population for changes that were to come, by legitimizing them; since we deal with a "different world", a different epoch, then it is clear that "things will never be the same again", that changes, radical changes, are expected to come, and *because* they are expected, politicians have the legitimized power to make them (Fairclough 2006). But one of the interests that can be read into this could be the continuation of the process of globalization. In a speech on terrorism from October 2, 2001, Blair makes clear references to globalization and tries to argue in favour of its positive effects:

> The critics will say: but how can the world be a community? Nations act in their own self-interest. Of course they do. But what is the lesson of the financial markets, climate change, international terrorism, nuclear proliferation or world trade? It is that our self-interest and our mutual interests are today inextricably woven together. This is the politics of globalisation. I realise why people protest against globalisation. We watch aspects of it with trepidation. We feel powerless, as if we were now pushed to and fro by forces far beyond our control. But there's a risk that political leaders, faced with street demonstrations, pander to the argument rather than answer it. The demonstrators are right to say there's injustice, poverty, environmental degradation. But globalisation is a fact and, by and large, it is driven by people. Not just in finance, but in communication, in technology, increasingly in culture, in recreation. In the world of the internet, information technology and TV, there will be globalisation. And in trade, the problem is not there's too much of it; on the contrary there's too little of it. The issue is not how to stop globalisation. The issue is how we use the power of community to combine it with justice. If globalisation works only for the benefit of the few, then it will fail and will deserve to

fail. But if we follow the principles that have served us so well at home - that power, wealth and opportunity must be in the hands of the many, not the few - if we make that our guiding light for the global economy, then it will be a force for good and an international movement that we should take pride in leading. Because the alternative to globalisation is isolation.

Blair argues that globalization is not the 'enemy' as many people have probably considered it to be, and that it is not responsible for bringing the 'war on terror' upon the world. He *operationalizes* globalization when he asks "what is the lesson of the financial markets, climate change, international terrorism, nuclear proliferation or world trade" and answers that "our self-interest and our mutual interests are today inextricably woven together". He then *recontextualizes* it when he says "Not just in finance, but in communication, in technology, increasingly in culture, in recreation. In the world of the internet, information technology and TV, there will be globalisation." and he also *institutionalizes* the process when he says "But if we follow the principles that have served us so well at home – that power, wealth and opportunity must be in the hands of the many, not the few – if we make that our guiding light for the global economy, then it will be a force for good and an international movement that we should take pride in leading. Because the alternative to globalisation is isolation." He offers a single alternative to globalization, and one that cannot be accepted, as if no two choices were possible, as if things were either 'black' or 'white', as if the 'globalist' manner were now the only manner of considering the events. Just like the only possible alternative to the war is allowing the 'evil forces' take over the entire world and kill all moral values and civilisation as we know it. No negotiation, no searching into the reasons that brought the attacks upon America, no solution other than war. This may be seen as one of the strategies used to legitimize their actions and to turn globalization and the 'war on terror' into objective realities. But if we think, along with David Howarth and Yannis Stavrakakis in their article, 'Introducing discourse theory and political analysis'[3], that antagonisms are "evidence of the frontiers of a social formation" and that "they cannot be reduced to the preconstituted interests and identities of social agents" and then reach the conclusion that "The space of the social is thus revealed as a field that can never be closed or constituted as an objective full presence", then we cannot turn globalization and the 'war on terror' into "objective full presences", unless we specifically want to do so. When referring to globalization as to "the power of the community", Blair again recontextualizes the process; globalization is no longer an 'institution', it is in the power of the people. He seems to contradict himself, as he presents globalization as a reality and then he says it is in the hands of the community.

---

[3] David Howarth and Yannis Stavrakakis, 'Introducing discourse theory and politicla analysis', pp. 14-15.

Fairclough speaks of recontextualization, institutionalization and operationalization in the case of the discourse of the 'war on terror' as well: "The discourse of the 'war on terror' would appear to have achieved global hegemony in the sense that it has won widespread acceptance throughout the world, as well as being extensively recontextualized, institutionalized and operationalized." (Fairclough 2006: 143). For instance, the only reason to start the war on terror seems to have been that the enemy was so powerful and dangerous that it justified the "massive commitment of money and effort and blood. Arguably it wasn't, but now as an effect of the war and a reaction to the war, it increasingly is." (ibidem: 143). It seems that once you start a war, the effects of the war make it justifiable. So one would raise the question: what makes starting a war justifiable? Because just as it has now become clearer and clearer that political interests were also behind the 'main reasons', the discourse analysis may seem futile. But it is not so, because we need to analyse the manner in which political goals, social and cultural changes, shifts of identities, shifts of power etc., come into action, in order to be able to reach a more 'global' understanding of the events in relation to this 'globalism'. We need to take a 'global' view in order to understand the 'globalist' set of connections, flows and networks.

In an attempt to reduce the theory of globalization to a few paragraphs that seem more relevant to our current discussion, a review of some of the major theoretical concepts of globalization that complete each other will be accounted for in what follows. According to Appadurai, globalization represents the cultural interchange between individual and communities, but also "tensions between cultural *homogenization* and cultural *heterogenization*". His central argument is that "global cultural flows occur in and through the growing disjunctures among *ethnoscapes*, *technoscapes*, *financescapes*, *mediascapes*, and *ideoscapes*", and that they are all characterized by *deterritorialization.* If we were to oversimplify, we could make an analogy and observe that all these 'imagined worlds' have helped to make the attacks that triggered the war on terror possible: the technoscapes, with the circulation and inter-linkages between technologies, machines; the mediascapes, with the distribution of electronic capabilities to produce and disseminate information; the financescapes, with the development of international banking, securities and derivatives markets. One of Appadurai's conclusion is that *imagination* has taken on a singular new power in social life. There were people who have imagined it would be possible to do something of the kind of the 9/11 attacks, the power of their imagination, regardless of who they were, was so big, that they succeeded. For Anthony Giddens, the era of globalization is an era distinguished by the "pace of change", the "scope of change" and particular institutional forms (capitalism, nation-state). He speaks of the "dynamism of the modern age" which is characterized by the

separation of time and space and their recombination, disembeddedness, reflexiveness; and then institutions like capitalism, industrialism, surveillance capacity, control of the means of violence. This definition of globalization constructs itself into one of the clearest examples of reality-based interpretations of the phenomenon: "the intensification of world-wide social relations which link distant localities in such a way that local happenings are shaped by events occurring many miles away and vice versa." He also speaks of the globalization of risk characterized by the intensity of risk and the development of institutionalized risk environments that can have widespread effects. For Roland Robertson, globalization is "the compression of the world as a whole and the intensification of consciousness of the world as a whole" and he distinguishes four major components for the "global-human condition": the self or the individual, national societies, the relationships between national societies and a generic conception of humankind.

Zygmunt Bauman speaks mostly of deterritorialization and glocalization, and of globalization as a "polarizing phenomenon": "rather than homogenizing the human condition, the technological annulment of temporal/spatial distances tends to polarize it. It emancipates certain humans from territorial constraints and renders certain community-generating meanings extraterritorial – while denuding the territory, to which other people go on being confined of its meaning and its identity-endowing capacity."

George Ritzer, in his *McDonaldization of Society*[4] describes four principles of this process: efficiency, calculability, predictability and control, and if the outcome is irrationality, he reaches the conclusion that: "Most specifically, irrationality means that rational systems are unreasonable systems. By that I mean that they deny the basic humanity, the human reason, of the people who work within or are served by them." (Ritzer 1996: 154). Finally, Tomlinson speaks mostly of the 'cultural dimension' within the multidimensionality of globalization and of deterritorialization of which he says that it "cannot ultimately mean the end of locality, but its transformation into a more complex cultural space." (Tomlinson 2003: 149).

Having briefly gone through a few of the major definitions, conceptualizations, statements of or regarding globalization, what we can conclude is that globalization as a process came with possibilities as well as constraints. In its 'globalist' form, it "has brought new opportunities and gains for some people, but has made the lives of many others more difficult." (Fairclough 2006: 162).

As far as the relationship between discourse and globalization is concerned, it is clear that it has influenced many fields and aspects of society and that it has laid

---

[4] "[...] the process by which the principles of the fast-food restaurants are coming to dominate more and more sectors of American society as well as of the rest of the world" (Ritzer 1996: 1).

the basis for many social changes. It is clear that globalization as a reality cannot be understood outside language, that all social changes entail communication, that political decisions at a high level have a discourse of their own (rarely clear, mostly manipulative), mainly that we cannot talk of globalization without taking into consideration the discursive character. Fairclough argues that we cannot adequately understand or analyze globalization as a reality without taking language – discourse – into account. If we think about what is globalized, what the 'flows' consist of, then we need to include discourse, ways of representing, construing and imagining aspects of social processes. And if we think of the changes in social activity, interaction, interconnection associated with globalization, then we must admit that these entail new forms of communication, or genres. We can therefore say that both the contents and the forms of globalization have a partly discursive character (Fairclough 2006: 163).

References:

Appadurai, A., 1996, *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*, University of Minnesota Press.
Bauman, Z., 1998, *Globalization: The Human Consequences*, Cambridge, Polity.
Fairclough, N., 2006, *Language and Globalization*, London and New York, Routledge.
Friedman, T., 2000, *The Lexus and the Olive Tree*, New York: First Anchor Books.
Giddens, A., 1991, *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the Late Modern Age*, Cambridge, Polity Press.
Held, D., McGrew, A., Goldblatt, D. And Perraton, J., 1999, *Global Transformations: Politics, Economics and Culture*, Cambridge, Polity Press.
Howard, D., and Stavrakakis, Y., 2000, 'Introducing discourse theory and political analysis', in *Discourse theory and political analysis. Identities, hegemony and social change*, Manchester University Press.
Ritzer, G., 1996, *The McDonaldization of Society: An Investigation into the Changing character of Contemporary social Life*, Thousand Oaks, Pine Forge Press
Robertson, R., 1992, *Globalization*, London, Sage.
Tomlinson, J., 1999, *Globalization and Culture*, Cambridge, Polity Press.
Blair, T., 2001, Statement to the House of Commons following the September 11 attacks, London, 14 September. Online. Available http://webarchive.nationalarchives.gov.uk/ +/http://www.number10.gov.uk/Page1598
Blair, Tony (2001) Speech on terrorism to the Labour Party, London, 2 October. Online. Available http://www.guardian.co.uk/politics/2001/oct/02/labourconference.labour6
Bush, G., 2001, Address to a joint session in Congress, 20 September. Online. Available http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/

IN THE BEGINNING WAS THE WORD

Raluca Felicia TOMA[1]

Abstract*: The content of this thesis is the result of the approach to biblical proverbs from the onomasiological viewpoint, based on their central theme,* wisdom*, inherited and acquired, abstract and practical, secular and in relationship with divinity.*
Keywords*: biblical proverb, word, onomasiological classification, wisdom.*

Wisdom is the central theme in all biblical proverbs – inherited and acquired, abstract and practical, profane and linked with divinity.

Wisdom expressed by word and by deed is always formulated through words, the power of example and the nonverbal forms of communication being rarely mentioned in the texts we analyze. Actually, everything we are analyzing here is focused on words, but some of the biblical proverbs, in their thematic structure, take as a reference precisely the power of words, as a manifestation of wisdom or lack of it. About 72 proverbs of our corpus (19.9%) are dedicated to the force of signification of the spoken word. We could interpret this reality by comparing it to the whole text of the Holy Bible, which mostly represents the divine word, moreover The Divinity Itself, if we are to relate to the biblical exegesis provided by The New Testament:

In the beginning was the Word, and the Word was with God, and the Word was God. (John 1:1).

As regards the first two assumptions, we can appeal to the etymological values of the term *"Logos"*: 1. "word", 2. "reason, knowledge, science". For our third assumption, that of the embodiment of God – Word, we have to refer to the embodiment of the primary spirit dogma, a doctrine that will not be approached in the present study. Anyway, the Word – Divinity connection returns in its less sophisticated forms, which are more accessible to the ordinary man, who needs to understand, for example, that one "righteous" word is pleasing to God, while recklessness - in thought and deed - is also reflected in speech and so on.

---

[1] Faculty of Humanities, Department of History and Letters, "Valahia" University of Târgovişte, ROMANIA, ralucafeliciatoma@yahoo.com

64 of the 72 proverbs which were selected for this topic express different forms of word formal manifestation, 3 refer to "false testimony", and the other 5 refer to the guaranty we make for people around us. As expected, our distribution has a conventional and subjective aspect and it is justified by the desire to find a more or less steady framework in order to secure a large number of occurrences of the *word* in a relatively stable system, as a key term of proverbial statements. Otherwise, none of the 13 chapters which are transmitted by the tradition of biblical texts publishing seem to be structured with good intention on this issue. Clearly, to the gatherers serving Solomon or other kings, lovers of folk wisdom, word is nothing but a material support, a vehicle for transmitting "knowledge".

However, the word appears under various forms, even within the first set of proverbs which are grouped according to a specific notion.

Quarrel – is one of them, but it is hard to absolutely distinguish it from what we might more generically call the "bad word".

> Nu te *certa* cu nimeni fără pricină, de vreme ce nu ţi-a făcut niciun rău (Strive not against a man without cause, when he hath done thee no evil; 3:30).
>
> Cel ce păzeşte învăţătura apucă pe calea vieţii, iar cel ce leapădă *certarea* rătăceşte (The way of life, to him that observeth correction: but he that forsaketh reproofs, goeth astray; 10: 17).
>
> Cel ce iubeşte învăţătura iubeşte ştiinţa, iar cel ce urăşte *certarea* este nebun (He that loveth correction, loveth knowledge: but he that hateth reproof, is foolish; 12: 1).

First of all, we notice here two different meanings of the concept of "quarrel". In 3: 30 we discover a nuance of the "bad word", a negative meaning for which we can find many other forms (lie, defamation, bragging and so on). In 10:17 and 12:1, we encounter a totally different nuance, contrary to the first one, its meaning being actually a positive one. It is about "correction", which means reprehending, indeed using harsh words, but which will actually have a positive effect. The Romanian translator is emphasizing this opposition using two different terms, even if these two have the same root. The negative concept (quarrel, broil, argument) uses a term which is inherited from Latin (cf. lat. *certa*). Meanwhile, the positive concept uses the Latin verb itself (from which *certa* results from, by meaning of backformation): *certare*[2], a form which remained as such in Romanian, although nominally rated, the noun quality being emphasized, as in many other such substitute forms which are derivations of the so-called "long infinitive" ("etymological infinitive"), by using the definite article –*a*. This way, a relatively easy to define subcategory in the "bad word" subgroup, is dynamited in the very semantic core of the studied term,

---

[2] Cf. DELL, s.v.

an issue which can be paraphrased, using minimal morpho-lexical changes, by the existence of two not only different, but opposite concepts.

As regards the other meanings of the "bad word", the range is very wide:

Cel ce ascunde ura are *buze mincinoase*, cel ce răspândeşte *defăimarea* este om bun (Lying lips hide hatred: he that uttereth reproach, is foolish; 10:18).

Dreptul urăşte *cuvintele mincinoase*; ticălosul aduce numai ruşine şi *ocară* (He that speaketh that which he knoweth, sheweth forth justice: but he that lieth, is a deceitful witness; 12:17).

Vorbele *defăimătorului* sunt ca nişte mâncăruri alese: ele coboară până în cămările pântecelui (The words of the double tongued are as if they were harmless: and they reach even to the inner parts of the bowels. Fear casteth down the slothful: and the souls of the effeminate shall be hungry; 18: 8).

Cine trădează *taina* umblă ca un *defăimător* şi nu te întovărăşi cu cel care are buzele mereu deschise (Meddle not with him that revealeth secrets, and walketh deceitfully, and openeth wide his lips; 20:19).

Precum sunt norii şi vântul fără ploaie, aşa este omul care *laudă* (As clouds, and wind, when no rain followeth, so is the man that boasteth, and doth not fulfil his promises; 25:14).

Vântul de la miazănoapte aduce ploaie şi limba *clevetitoare* aduce o faţă mohorâtă (For thou shalt heap hot coals upon his head, and the Lord will reward thee; 25: 22).

Când *îşi schimbă planul* să nu-l crezi, căci şapte urâciuni sunt în inima lui (When he shall speak low, trust him not: because there are seven mischiefs in his heart; 26: 25).

Thus, "lying", "treason", "hatred", "slander", "gossip", are some of the moral defects illustrated by the "bad word", by the "sinful mouth" etc.

Given the fundamental binary structure, mainly the antithetical one of the proverbs, the opposition that occurs in the majority of the statements in this onomasiological subcategory, is actually the "bad word" vs. the "good word". According to a rule previously mentioned, the negative marks usually outnumber the positive ones, on any value scale, which aim at man's spiritual qualities (i.e. on any axis ..... 0... + ... -)[3]. Indeed, the subdivisions that we have tried to establish using the instruments of onomasiology, highlight complementary concepts, as

---

[3] This uneven distribution in the axiological perception + - (e.g. "smart / dumb") is due to the fact that the positive features are considered signs of normality, while the negative ones are seen as deviations from the socially accepted standards. The negative features, manifested in various degrees of alteration of the normality, are gradually distributed on a richer scale, containing the appropriate linguistic reflections, with more interesting stylistic methods in reproducing different nuances and so on.

those listed above, clearly outnumbering the "positive" ones. However, positive values are not absent from proverbial statements and, though statistically fewer, they are more powerfully contoured as regards the power of coverage, the depth of the effect. The "good word", the "wise word", the "sweet talk", often occur in statements of biblical parables – and always endowed with very rich semantic value: the "good advice", "good news", "the truth", "a gentle tongue" and sometimes "life itself":

> Cel ce *binecuvintează* va fi îndestulat, iar cel ce blestemă va fi blestemat (The soul that blesseth, shall be made fat: and he that inebriateth, shall be inebriated also himself; 11: 25).
>
> Buzele care spun *adevărul* vor dăinui totdeauna, iar limba grăitoare de moarte – numai pentru o clipă (The lip of truth shall be steadfast for ever: but he that is a hasty witness, frameth a lying tongue; 12:19).
>
> Limba dulce este *pom al vieții*, iar limba vicleană zdrobeşte inima (A peaceable tongue is a tree of life: but that which is immoderate, shall crush the spirit; 15: 4).
>
> *Cuvintele frumoase* sunt fagure de miere, dulceaţă pentru suflet şi tămăduire pentru oase (Well ordered words are as a honeycomb: sweet to the soul, and health to the bones; 16: 24).
>
> Prin răbdare se poate îndupleca un om mânios şi o *limbă dulce înmoaie oase* (By patience a prince shall be appeased, and a soft tongue shall break hardness; 25:15).
>
> Precum e apa rece pentru un suflet însetat, aşa e *vestea cea bună* dintr-o ţară îndepărtată (As cold water to a thirsty soul, so are good tidings from a far country; 25: 25).

If it is true that in such "positive" contexts, the word is associated with notions of great generality, with abstract values such as "wisdom", "science", "existence", it is equally true that the creating force of the word is expressed in more strongly stylistically colourful formulas, better highlighted in the strength of the human spirit. Anyway, regardless of the analysis of forms, which we will deal with at the right time, we must take note that the distinctive role of the word is reproduced using more practical images, which illustrate nature's elements, while the constructive role is reproduced using a wider range of images - from the practical to the abstract and always delicate and bright ones:

> Începutul unei certe e ca slobozirea apei dintr-un iezer; înainte de a se porni, dă-te la o parte! (The beginning of quarrels is as when one letteth out water: and before he suffereth reproach, he forsaketh judgment; 17:14).
>
> Bătutul laptelui dă untul, lovitura peste nas face să ţâşnească sângele, iar întărâtarea mâniei duce la ceartă. (And he that strongly squeezeth the paps

to bring out milk, straineth out butter: and he that violently bloweth his nose, bringeth out blood: and he that provoketh wrath, bringeth forth strife; 30: 33).

<center>vs.</center>

Ca merele de aur pe poliţi de argint, aşa este cuvântul spus la locul lui. (To speak a word in due time, is like apples of gold on beds of silver; 25: 11).

Inel de aur şi podoabe de mult preţ este povăţuitorul înţelept la urechea ascultătoare. (As the cold of snow in the time of harvest, so is a faithful messenger to him that sent him, for he refresheth his soul; 25: 13).

Let us take note of that which will be reinforced in the pages that are dedicated to the expressive values, which facilitate the performance of the proverbial statements in their Romanian version. The mobility of the Romanian determiner successfully replaces the absence of some abstract terms of the old Romanian language; this way, Romanian uses the same expression, even if there are different terms in the Greek or Latin texts. It even uses the same image, imposing different values on it, even extreme ones, by simply changing the modified-modifier relationship. Thus, the phrases "honey on lips" and "honeyed lips" mean totally different things, although on the denotative level, their meaning is the same. The dialectics of the positive and the negative, which is so subtle in the phraseology of all nations, also gives a sample of subtlety in this case, an example of escaping the narrow frameworks of any logical scheme.

Let us add that between 'good word' and 'bad word' there is another term, which, according to the same stiff scheme of logical statements, should mean the zero point of the "plus/minus" (positive/negative) relationship, that is the point of reference. This term is "silence", in the phraseology structures which envelop the Biblical proverbs. Logically, the scheme should be set up as follows:

Good Word - - - - - - - - - - - Silence - - - - - - - - - - - Bad word
    (+)   (Ø)   (-)

However, the proverbial "silence" is basically a substitute for the kind word, being often distributed at the positive pole of the established antithetical relationship. We had the opportunity to analyze in detail such a relationship in the pages devoted to the pragmatics of Proverbs 10:19. We also established the existence of countless 'correspondences' with similar statements in the entire text of the Old and New Testament, where the "Silence" is opposite to "too much talk", and this last one, in turn, is associated with "bad talk", "bad word", etc. In our corpus, only in this first class of proverbs, the idea of "silence" as a positive term

of communication reappears 6 times (of 72 statements), in versions that more or less clearly highlight this distribution:

> Cel ce-şi păzeşte gura şi limba lui îşi păzeşte sufletul de primejdie. (He that keepeth his mouth and his tongue, keepeth his soul from distress; 21: 23); cf. and 13: 2, which simply is another version of the first one, then 14:3; 17:27; 18:4; 26:20; 29:21[4].

As shown, the proverbs which are built on the *power of the word* theme have other two subdivisions, which cannot be placed, by any criterion of onomasiological classification, in another thematic group. Three of the proverbs focus on the image of the false witness. In principle, they should have been assigned to a pair of concepts like "right / wrong", which, in turn, would be assigned to the "honesty / dishonesty" category and so on. In reality, it is a case of legal references, more specifically, a practice of the legal system of the Old Testament civilization, with extensions to our time[5]. The legal act of warrant used the power of the word, which is able to divert the persuasion ability even on friend's detriment (hence the classification of proverbs about friendship, etc.):

> Martorul de nimic îşi bate joc de dreptate şi gura celor fără de lege înghite nelegiuirea (A lying witness shall perish: an obedient man shall speak of victory; 21: 28).
>
> Nu fi martor mincinos împotriva prietenului tău şi nu fi pricină unei hotărâri nedrepte, cu buzele tale (Be not witness without cause against thy neighbour: and deceive not any man with thy lips; 24:28).

The other subgroup is related to this one, but, this time, the negative factor is not the witness, but the litigant. In a tautological statement, so common in proverbs everywhere, The Book of Proverbs gives the following advice:

---

[4] The use of setting a clear semiotic demarcation between explaining and transmitting a language is evidenced by the occurrence of an intermediate concept, "explanation-transmission", proposed by Sanda Golopenţia in an interesting study about the silence as a message in proverbs, "Buzele cele mute vorbesc pe tăcute", in: *Educaţie şi limbaj*, Bucureşti, 1972, pp. 181-190.

[5] Such allusions to the legal system practice of the culture that puts forth those proverbs, in any case very numerous proverbs of ancient or new cultures, would justify the legal origin theory of the proverbial statements. A long time in history, there was the theory that the proverbs represented originally old codes of natural law. On the one hand, the testimonies were found in the sayings of the two series of texts - proverbs and human logic, such illustrative examples being the *Code of Hammurabi*, *The Maxims of the Seven Wise Men*, and even the rules of Christian morality, of the Oriental one, etc. On the other hand, anthropological studies on some nations that are still under tribal state, seemed to confirm the use of proverbs as legal arguments, cf. Enno Littman, *Abessinien*, apud Johan Huizinga, *Homo ludens*, Bucureşti, 1977, p. 153. Such remarks have been made even for the old European codes, including Romanian ones, cf. N. Densuşianu, "Proverbiele române ca materialu pentru instituţiunile dreptului romanu în Dacia", in *Orientulu latinu*, Braşov, 1874, nr. 1. In reality, it is about discursive similarities that justify these interdisciplinary uses, noted as such by the ancient rhetoricians (cf. Quintilian, *Arta oratorică*, V, 10,125).

> Celui ce se pune chezaş pentru un străin merge rău; cel ce nu se pune chezaş stă la adăpost (He shall be afflicted with evil, that is surety for a stranger: but he that is aware of snares, shall be secure; 11:15).

This time the negative character is the guarantor, rather than the guarantee, lying, injustice, dishonesty passing on to the responsibility of the last one. The first one cannot be accused of dishonesty, as in the previous subcategory, but of recklessness.

> Ca un arcaş care răneşte pe toţi, aşa este cel ce se pune chezaş pentru cei sminţiţi şi pentru cei ce trec pe cale. (Judgment determineth causes: and he that putteth a fool to silence, appeaseth anger; 26:10).

This would mean that such proverbs should be rather included in the chapter dedicated to "temperance", "wisdom" etc., respectively to the absence of such qualities. But the speech is organized in such manner that the guarantor's naive image is always associated with "bad word", with "loose mouth", thus the negative power of the word:

> ... dacă te-ai pus chezaş pentru prietenul tău, dacă ai dat mâna[6] pentru altul, atunci te-ai prins prin *făgăduieli ieşite din gura* ta şi te-ai legat *prin cuvintele gurii tale* ([…] if thou be surety for thy friend, thou hast engaged fast thy hand to a stranger, Thou art ensnared with the words of thy mouth, and caught with thy own words; 6:1-2).

So, a first large part, ranked by onomasiological criteria, that of the *spoken word*, turns out to be as heterogeneous as it is unstable. The central notion, "word", may be associated with other notions - more or less abstract, likely to be sub-divided, in turn, into an endless number of other categories: "temperance" / "no moderation"; "friendship" / "hate" and so on.

If we consider characters as a classifying criterion, then the antithetical pairs refer to other onomasiological groups: sage / reckless; pacifist / bicker; good counsellor / flatterer; the one who praises (oneself) / the one who defames. However, these categories can be reduced to two sides of the same constant realities: the one that builds with words / the one that demolishes with words.

Teachers who gathered and reshaped these proverbs have confidence in the power of the word which they associate without hesitation to the human existence and nonexistence. Let us take note that, beyond the fact that such proverbs are transmitted by tradition in the Book of Books, and are thus considered sources of divine wisdom, the direct references to divinity are rare and doubled by other key terms – "thought", "love", "wisdom" etc:

---

[6] It is a symbol of testimony in the old procedure of the biblical world, comparable to the seal, today's signature and partly to the oath taken by pressing the right hand on the Bible in modern procedure.

> Gândurile cele rele sunt urâciuni înaintea Domnului, iar cuvintele frumoase sunt curate (înaintea Lui)[7] (Evil thoughts are an abomination to the Lord: and pure words most beautiful shall be confirmed by him; 15:26).

In the "Power of the Word" section in our corpus, this is practically the only illustrating example of the human-divinity relationship having the "word" as reference term. All the others 71 proverbs approach the man - man relationship, using the above mentioned intensifier of the word's virtues at an earthly existence level:

> În puterea limbii este viața şi moartea... (Death and life are in the power of the tongue; 18:22).

---

[7] The completion, necessary in the Romanian version, belongs to the editors of the Holy Synod of The Orthodox Romanian Church. In ancient languages, the case regime involves a tighter connection between the person of the verb and the nominal groups (subject, indirect object, etc.).

POSITIVE EFFECTS OF CURIOSITY UPON LIFELONG LEARNING PROCESS ENHANCEMENT

Gabriela POPA[1]

Abstract: *Lifelong learning defined as "all learning activity undertaken throughout life, with the aim of improving knowledge, skills and competences within a personal, civic, social and/or employment-related perspective" (https://en.wikipedia.org/wiki/Lifelong_ learning) is no longer a new concept. It has been promoted for years and lately, scholars, scientists, researchers have dedicated much time and generous amount of works to the topic. And that is because lifelong learning offers people the opportunity to bring up to date their knowledge of activities which they had either previously laid aside or always wanted to try but were unable.*

Key-words: *lifelong learning, curiosity, personal development, education.*

I think, at a child's birth, if a mother could ask a fairy godmother to endow it with the most useful gift, that gift would be curiosity. (Eleanor Roosevelt)

INTRODUCTION

Although lifelong learning is not restricted to the workplace, the term may be defined as both an attitude and a discipline that extends beyond vocational and work-focused on-the-job training, and which encapsulates the soft skills such as interpersonal communication, teamwork, emotional intelligence and problem solving (Holmes, 2002). *Lifelong learning*, also known as *LLL,* is the "lifelong, voluntary, and self-motivated". According to Field (2007), lifelong learning is a "beautifully simple idea". Anyway, many researchers in the field of education have expressed their opinion regarding lifelong learning and provided so many definitions that it is easily understood that the process of learning all lifelong is not an ordeal, but a privilege.

---

[1] Faculty of Humanities, Department of History and Letters, "Valahia" University of Târgovişte, ROMANIA, gabriela_valahia@yahoo.com

Learning comes out from so many sources: from dialogue with family and friends, from trying new things out, or from watching TV or reading books. And the examples are numerous. But lifelong learning is a process of thinking about and structuring the society's approach to education (Field, 2007).

1. THE INTERDEPENCENCE BEWTEEN LIFELONG LEARNING AND CURIOSITY

Lifelong learning aims primarily at maintaining longevity within one's working life and it is not the organization that controls it, but the individual. However, the organization plays a determinant role in the process of lifelong learning because it stimulates the individual(s) to permanently update information and knowledge and offers the necessary support to do so. Although the process of learning starts and ends with the individual, organizations must create the environment that promotes this process, especially if they wish to become learning organizations themselves.

Garratt (2003) considers that lifelong learning must be supported firstly by the board of the organization, which itself must turn into the learning board. If the board fails to learn, it is more likely for the individuals to fail, too.

Lifelong learning is somehow influenced by society changes (economical, cultural, social, political), but the main factor contributing to people's need to know and learn is *curiosity*. If a learner is curious about a topic, then learning is much more productive (Betsy Appleton, 2005). The history of curiosity research is succinctly summarized in George Loewenstein's "The Psychology of Curiosity: A Review and Reinterpretation," (1994) calling curiosity "one of the most important spurs to educational attainment" (75). He proposes a theory of curiosity as "occurring when an individual's informational reference point becomes elevated in a certain domain, drawing attention to an information gap" (91).

Someone said that „curiosity is mother of intelligence" but, at the same time, curiosity is an important trait of a genius. Curiosity makes the mind active instead of passive; when curious about something, one's mind expects and anticipates new ideas related to it. Curiosity opens new worlds and possibilities.

Knowing the importance of curiosity, here are some tips to develop it:

Keep an open mind – be open to learn unlearn and relearn;

Don't take things as granted – if one just accepts the world as it is without trying to dig deeper, he/she will lose the benefits of curiosity;

Ask questions relentlessly – a sure way to dig deeper beneath surface ist o ask questions;

Don't label something as boring – labeling something as boring, one closes one more door to possibilities. Curious people are unlikely to call something as boring; instead they always see it as a door to an exciting new world;

See learning as something fun – if learning is seen as a burden, there is no way one will want to dig deeper into anything. But if learning is thought as something fun, one will naturally want to dig deeper;

Read diverse kinds of reading – taking a look at another worlds will introduce one to the possibilities and excitement of the other worlds which may spark the interest to be explored further.

Dr. Lois Frankel has this to say in *Curiosity Killed What Cat? When? Where?*

...one of the key factors we use to assess the likelihood of a potential client actually meeting his or her goals is curiosity. In initial interviews we'll ask questions like:

* What was the last book you read?

* Is it important that what you read have practical applications or do you just like to learn new things for the sake of learning new things?

* What was the last thing you did that took you completely out of your comfort zone?

* Given your experience, education and work history, what are some insights you've gained about people in general?

* What questions do you have for us/me?

If the person hasn't read any kind of book in a long time, opts for practical over learning new things, rarely goes outside of his or her comfort zone, has no insight about others or has no questions, then we're not confident about their ability to engage in behavioral change – a factor critical for career success. "

In a word, curiosity provides a starting point for discovery. And discovery involves lifelong learning.

However, it must be pointed out that lifelong learning is not the same thing as training (sometimes confusions arose between the two notions, one being confused with the other), lifelong learning is an attitude rather than a process, for most people lifelong learning is career-focused learning which has technical and non-technical elements, the success of learning organization depends on everyone's ability to learn, the great challenge in lifelong learning is not learning but unlearning (Holmes, 2002).

2. THE FORMS OF LIFELONG LEARNING

Lifelong learning embraces many forms considering that it is a personal affair. There is no single model on which to base the individual learning. The opportunity to learn falls into the following categories:

a. Personal development – the way the individuals develop inter-personal and intra-personal skills and capabilities

Personal development is a process of individual self-development and the development of others. At the level of the individual, personal development includes goals, plans or actions oriented towards one or more of the following aims:

improving self-awareness

improving self-knowledge

building or renewing identity

developing strengths or talents

identifying or improving potential

building employability or human capital

enhancing lifestyle or the quality of life

fulfilling aspirations

defining and executing personal development plans

The concept covers a wider field than self-development or self-help: personal development also includes developing others. This may take place through roles such as those of a teacher or mentor, either through a personal competency (such as the skill of certain managers in developing the potential of employees) or a professional service (such as providing training, assessment or coaching).

Beyond improving oneself and developing others, personal development is a field of practice and research. As a field of practice it includes personal development methods, learning programs, assessment systems, tools and techniques. As a field of research, personal development topics increasingly appear in scientific journals, higher education reviews, management journals and business books (www.wikipedia.org).

b. Planned or professional development – following formal courses, such as degrees, MBAs, technical qualifications etc.

According to some sources, planned/professional development is a continuing process consisting of activities that enhance professional growth. It may include workshops, independent reading and study, conferences, and consultation with peers and experts. Since its primary purpose is to benefit the individual, professional development should be planned and managed by the individual.

Developing a plan for professional development is essential because it will encourage individuals to address their professional self-improvement activities in a proactive manner. It will also provide a framework for the discipline and commitment needed to achieve the planned changes inherent in any professional development program (Jones and Lowe 1985).

c. Accidental development – unplanned learning that occurs during the course of working and non-working life

Unlike education acquired through textbooks, lectures, and classroom instruction, what takes place in massively multiplayer online games is what we call accidental learning. It's learning to be - a natural byproduct of adjusting to a new culture - as opposed to learning about. Where traditional learning is based on the execution of carefully graded challenges, accidental learning relies on failure. Virtual environments are safe platforms for trial and error. The chance of failure is high, but the cost is low and the lessons learned are immediate. "Accidental learning" that takes place in online games prepares students for real life precisely because it provides a safe environment for players to fail and learn.

d. Experience-based development – learning by doing.

This would include advancing skills and abilities through practice as well as learning new ones by observing others who have them.

CONCLUSIONS

Here are 10 good reasons why one should unleash his curiosity in the process of lifelong learning:

1. Curiosity allows individuals to shed light on their troubles, thoughts, and personal circumstances. It motivates people to uncover the truth about the nuances of life. When curiosity is properly honed, it serves as a vehicle for establishing personal goals.

2. All that seems obvious in life is not necessarily true. A curious person doesn't just take someone's word for it; they discover the truth for themselves. The curious dig deep into the details, and when they finish their detective work, they don't only know "what" or "when", they know "how" and "why".

3. Children are curious. They are like an empty canvas, waiting to be filled with knowledge and experiences. They don't have predetermined expectations fogging their judgment. Children absorb the world around with an open mind driven by sheer curiosity. Curiosity can help open one's mind, too.

4. New experiences are one of the most exciting acts of living. They simulate the mind and free the creative emotion, thus liberating one's thoughts from the tension of a daily routine. Be curious, be daring, be alive! Go discover something fresh.

5. A curious mind dives beneath the surface of common acceptance to unravel the details driving the process. The more one comprehends the details, the better he will understand the process. Thus, the more productive he will be.

6. When curiosity steers people into the unknown they will return with a greater wealth of knowledge. They will stretch the boundaries of their mind. The more one learns, the more he will want to know. Every new awareness will lead anyone to another stimulating challenge.

7. Curious people look at a challenge from multiple angles. They discover alternative ways of accomplishing the same task. The greater the pool of possible solutions, the more likely it is that they will expose a better way to get things done.

8. Variety is the spice of life, at least that's what the curious folks understand. There is nothing more boring than repetition. When one allows his curiosity to send him in new directions he adds variety into his life. This could be as simple as eating at a new restaurant or taking a new route to work. Exploration is the best way of learning.

9. It is much easier to be negative about something than it is to be positive. If one doesn't understand something, or it is unusual to his senses, it's easy to write it off as being useless or dumb. Only when he truly understands something he will be able to appreciate it. Human beings tend to be more positive toward the things they understand. Curiosity naturally broadens a person's horizons, and thus their understanding of the things around them.

10. Curiosity leads people down roads they would otherwise not have traveled. On certain occasions they will almost certainly want to stop and look around.

References:

Chapman, J.D. and Aspin, D.N. (1997), *The School, the Community and Lifelong Learning* London: Cassell
Field, J., (2007), *Lifelong learning and the new educational order*, British Journal of Educational Technology, 38
Holmes, A. (2002*), Lifelong Learning: Life and Work*, London: Willey
Jones, E. V., and Lowe, J. (1985), *Adult Education Staff Development: Program Research and Implementation.* Adult Literacy and Basic Education 9, no. 2
Loewenstein, G., (1994), *The Psychology of Curiosity: A Review and Reinterpretation*, Psychological Bulletin, Vol. 116, no.1.

SYMBOLICAL UNIVERSE

Ancuţa NEGREA[1]
Nicoleta POPESCU[2]

Abstract: *Making a great analysis of the medieval symbolism, Huizinga shows how the contemporary man can become again open to a symbolical vision of the world. The medieval man actually lived in a world full of significances, references, superior meanings, manifestations of the divinity in things, in a nature that incessantly spoke a heraldic language, in which everything was the sign of a superior truth. From the perspective of semiotics, the activity meant to help one know the reality becomes a form of investing the reality with a meaning and of structuring it. The cognitive activity, as a manifestation of the semiotic function, gives the objects of reality a status of sign and integrates them into networks of significances that circumscribe the reality, justifying the notion of semiosphere. The semiosphere is, ultimately, a form of the world, which man is building by means of his symbolical activity. It is man's answer to the permanent challenge that the world, as an endless field of virtual signs, addresses to man, inviting him to make its senses actual, to make it reach, only in this way, its level of complete existence.*

Key-words: *symbolical universe, metaphysical pansemiosis, biblical allegorism, universal allegorism, artistical allegorism.*

From the perspective of semiotics, the activity of knowledge of reality becomes a form of investiture with purpose and one of creating structure. Cognitive activity as a manifestation of the semiotic function confers a sign status to the objects of reality and integrates them into networks of meanings that circumscribe reality, justifying the notion of semiosphere. Semiosphere is ultimately a form of the world which man builds through symbolic activity. It is the human response to the permanent challenge of the world, as an endless field of virtual signs, a challenge addressed to humans, inviting them to update their senses to such extent as bringing it to full being.

---

[1] Faculty of Humanities, Department of History and Letters, "Valahia" University of Târgovişte, ROMANIA, negriteofana@yahoo.com
[2] Faculty of Humanities, Department of History and Letters, "Valahia" University of Târgovişte, ROMANIA, nnnpopescu@gmail.com

Analyzing masterly medieval symbolism, Huizinga shows how the contemporary man can reach the availability for a symbolic vision of the world. The medieval man actually lived in a world populated by meanings, references, sursenses, manifestations of divinity in things, in nature that talked incessantly in a heraldic language, where everything was a sign of a higher truth.

Symbolic universe. "Videmus nunc per speculum in aenigmate, tunc autem facie ad faciem." - "For now we see as through a mirror, in a dimly manner, but only then we will actually see face to face." (St. Paul, in his speech to the Corinthians)[3]. The *symbolical and allegorical vision* of the universe is perhaps the most typical aspect of medieval aesthetic sensibility, one that best characterizes the era. The medieval man actually lived in a world populated by meanings, references, sursenses, manifestations of divinity in things, in a nature that talked incessantly in a heraldic language, where everything was a sign of a higher truth. It was an extension of ancient human mythopoetic activity by producing new symbols and meanings in accordance with Christian ethos; a shift towards the supernatural sense of the miraculous that Late Antiquity had lost long ago. For the Middle Ages everything was absurd if its meaning was exhausted in its function and direct forms of expression; therefore, there is the belief that all things are expanding largely to "the other world". In a *symbolic perspective* nature becomes the alphabet with which the Creator speaks about the order of the world, about supernatural goods, about steps to be taken to properly orient oneself in the world and gain salvation. *Things* are not what they seem but there are *signs* for something else[4] - "much higher": „Writing is everything / fish is a letter / in the alphabet sea / O phrase are birds in flight / It's all writing. / Everything is to be read. / Stone is readable, / and the clouds tell us a story ..."[5]. The terrestrial journey as a route to heaven was promoted by translating symbolic principles of faith; for prudential reasons, primitive Christianity hid the Savior's behind the image of a fish to avoid, by cryptography, the risks of persecution. "Once the traditional idea that pelicans feeds its chicks by snatching with its beak pieces of its chest, it becomes a symbol of Christ who gives his own blood for mankind and his meat as Eucharistic food. The unicorn, which allows to be captured only if it is attracted to a virgins' lap where it will go to settle its head, becomes a double symbol of the image of the

---

[3] Huizinga J., 1955, translation in Romanian by H.R. Radian, *Amurgul Evului Mediu*, 1970, Ed. Meridiane, Bucureşti, reed. 1993, apud U. Eco, 1999, p. 66.
[4] U. Eco, 1999, p.68.
[5] Nichita Stănescu, 1972, p. 13.

only Son of God, born in the womb of Mary."[6]. Assigning symbolism is favored, therefore, by a certain harmony, a schematic analogy, a key rapport.

Symbolism and allegorism. Allegory transforms the phenomenon into a concept and the concept into an image, in order that the concept, being circumscribed and fully included in the picture, to express itself through it.[7] *Symbolism* turns the phenomenon into an idea, an idea of an image, in order that the idea even if expressed in all languages of the world, to remain inexpressible.[8] Allegorical interpretation was talked about even before the shaping of the tradition of patristic writings: the Greeks were looking allegorically at Homer; in the stoic environment the tradition of allegorical interpretation that aims to see in the ancient era the mythical disguise of natural truths arises; there is an allegorical exegesis of the Hebrew Torah; Philo of Alexandria tries in the 1st century an allegorical reading of the Old Testament. Umberto Eco[9] states that only late, in the eighteenth century, modern occidental tradition distinguishes between symbolism and allegorism. The ancient world, however, thought symbol and allegory as being synonyms, in the same way that did patristic and medieval exegetes.[10]

Metaphysics pansemiosis. Metaphysical symbolism has its roots going back to antiquity and medieval people acquainted with Macrobius, who said that things, in their beauty, reflect - as in so many mirrors – a unique image of divinity. Medieval symbol is a way to access the divine - as an expression that sends us to an obscure reality, inexpressible in words, contradictory, as a message never consumed. A first idea of The One, as unfathomable and contradictory, is found in Dionysius Areopagite, where the deity is called "lucid steam of tranquility revealing in secret ... the lucid shadow" that "has no body, no image, no form and no quantity or quality or weight is not in a certain place, it cannot be seen ... it is not substance, nor eternity, nor time ... it is not a shadow or light, not a mistake or the truth"[11] and thus continues with whole pages of "fleeting mystical aphasia"[12]; "...being above all beings... One above all understanding is misunderstood to all understandings and his good above the unspeakable is not

---

[6] U. Eco, 1999, p. 69.
[7] Ibidem, p.71.
[8] Ibidem.
[9] Ibidem.
[10] Jean Pépin, 1970, p. 78; Erich Auerbach, „Figura" (translation in Italian - *Studii su Dante*, Milano, 1963), apud U. Eco, 1999, p. 72.
[11] Dionisie Areopagitul, 1996, p.135.
[12] U. Eco, 1999, p. 73

spoken by a single word ... It's the being above all beings, the mind being misunderstood and the word unspoken. There is no appointment, word and understanding for it, being nothing that exists". The one that proposes metaphysical symbolism in the Medieval Ages, in its most suggestive form, following the footsteps of Pseudo-Dionysius is Johannes Scotus Eriugena - for which the world appears as a grand manifestation of God, through eternal and primordial root causes and eternal, and of these, by sensitive beauties: "Nihil enim visibilium rerum corporaliumque est, ut arbitror, quod non incorporale quid et intelligibile significet." ("I think there is no visible and tangible thing that does not signify something intangible and incomprehensible")[13].

Biblical allegorism. In an attempt to oppose Gnostic overvaluation of the New Testament to the detriment of the Old Testament, Clement of Alexandria establishes a distinction and a complementarity between the Old and New Testaments, and Origen will complete this process by establishing the need for their parallel reading: the Old Testament is the image of the New one, and not the letter of which spirit is the other one, that, in terms of semiotics, represents not the rhetorical expression whose content is the New Testament[14]. The characters and events in the Old Testament are seen, because of their actions and characteristics, as *types*, anticipations, foreshadowing of the characters in the New Testament. St. Augustine is the first stating that the *sign* is anything that brings to mind something beyond the impression that the thing itself produces on our senses. Not all things are signs, but certainly all signs are things, and in addition to signs produced by humans to signify intentionally, there are things, events (why not facts and figures?) that can be accepted as signs, or (it is also the case of sacred history) can be supernaturally settled as signs to be read as signs. Augustine knows that *Scripture* speaks not only *in verbis* but also *in factis* - that there is *allegoria historiae* in addition to *allegoria sermonis* - and he stimulates the reader towards encyclopedic knowledge (or at least to the one that late Antiquity could have offered him). If the Bible speaks through characters, objects, events, if it names flowers, the wonders of nature, stones, it also throws in the game mathematical subtleties sending us to find the significance of that stone, that flower, that number in the traditional teachings ….

---

[13] Dionisie Areopagitul, 1996, cap. I, p. 137.
[14] Iohannes Scotus Eriugena, *De divisione naturae*, V, 3, PL 122, col. 865-866, apud. U. Eco, 1999, p.75-76.

Universal allegorism. Metaphysic pansemiosis - which arises along with the *divine name* of Dionysius Areopagite - is changed into a semiotic vision of the universe in which every effect is a sign of their cause. If we understand what the medieval universe is for the Neo-platonist, we realize that in this context we speak not so much about the allegorical or metaphysical similarity between earthly bodies and heavenly things, but instead about their philosophical significance, that has to do with the uninterrupted series of causes and effects of the "great chain of being"[15]. Universal allegorism represents a fabulous way to scrutinize the universe not through what it appears, but through what it might suggest. A world of reason that searches, against a world of imagination that fantasizes. Each of these worlds is now clearly defined in its scope: a) the allegorical reading of the Scripture - an endless research of the Holy Book as a scriptural forest, divine ocean, maze ...; b) the production discovered by poetic allegories, even worldly (as *Le Roman de la Rose*). As for poetic allegorism (an alternative to it would be the liturgical allegorism or generally any speech made up of figures, visual or verbal, to could appear as a human product), it is in the territory of rhetorical decoding[16].

Artisitic allegorism. To attribute allegorical value to art means to put it in the same perspective as nature, as a living repository of images. In the era where nature is a great allegorical representation of the supernatural, art is considered in the same key. The XIII th century, in its most advanced manifestations of thought, permanently gives up on the allegorical interpretation of the world, but starts to produce the allegorical poems prototypes, *Le Roman de la Rose*. And alongside the production of allegories we find, always alive, the allegorical reading of pagan poets. "Poetry depended entirely on intelligence. Every era has its own way of feeling poetry and we cannot use ours to judge the medieval one. Probably we will never be able to reproduce the subtle delight that the medieval man used to reveal in the lyrics of the magician Virgil (or maybe he manages to do it in a very different way, the reader of Eliot or Joyce?; but not understanding that he felt a true joy in this exercise, means locking the medieval understanding of the world... "[17].

The sunset of the allegorical universe[18]. The most rigorous of allegorical language theories can be found in the case of Toma d'Aquino; rigorous and at the

---

[15] U. Eco, 1999, pp.77-78.
[16] Ibidem, pp. 85-86.
[17] Ibidem, p. 89.
[18] Ibidem, p. 91-96.

same time new, because it marks the end of cosmic allegorism; nature has lost its eloquent and surreal features, leaving the place for a more rational vision of the phenomenon. We're not dealing with a forest of symbols anymore; early Middle Ages cosmos gave way to a natural universe. Back in time, things were valued for what they were, rather than for what they signified; but at some point it appears that divine creation does not consist in an organization of signs, but in a production of forms.

References:

Eco, Umberto, 1999, *Arta şi frumosul în estetica medievală*, Ed. Meridiane, Bucureşti.

Stănescu, Nichita, 1972, *Lecţia de citire - Măreţia frigului*, Ed. Junimea, Iaşi.

Pépin, Jean, 1970, *Dante et la tradition de l'allégorie*, Montréal, Institut d'Etudes Médiévales.

Dionisie Areopagitul, 1996, *Despre numirile dumnezeieşti*, in *Opere complete*, Ed. Paideia, Bucureşti.

THE FEMINIZATION OF PROFESSION WORDS
IN TODAY'S ROMANIAN PRESS

Mariana VÂRLAN[1]

Abstract: The Romanian Professions Catalogue has gone through innumerable changes explicable by the transformations occurred in all the domains of the social, cultural and economic life during the transition that followed the Revolution of December 1989. It was normal that the new institutions, and not just them, would create - for the names of professions, positions, degrees or titles - specific names, corresponding to their content. One of the problems of the professional terminology is given by the choice of the feminine names of professions and social positions formerly entrusted exclusively to men.

Key words: profession, feminization, today's press.

The aim of the present study is to evaluate the new trends in the process of feminization of the names of trades, professions, positions, degrees or titles, the usage opting for the variant of the creation of new terms by derivation with specific gender suffixes, and the norm imposing the standardized variants in the masculine, used as generic term, sometimes preceded by a determiner (*doamna conferenţiar, doamna decan, doamna director, doamna inspector, doamna manager, doamna ministru, doamna preşedinte,* or *Ea este un profesor bun. Ea este un medic competent.* or compounds, such as: *femeie-ofiţer, femeie-avocat, femeie-general, femeie-pilot* etc.).

These forms are felt as belonging to the official, standard style, also making their presence visible in the current language, while those obtained using a motional suffix are specific to the familiar language and represent a feature of the publishing and colloquial language[2].

The collection of examples that this micro-research relies on is taken from the press and from the internet, as living witnesses of the terminological transformations from all the domains and from all the levels.

In Romanian, there are few feminine words used for a certain profession or job: *antrenoare, bonă / educatoare în creşă sau grădiniţă, bucătăreasă, cameristă,*

---

chelneriţă, coafeză, dansatoare, femeie de serviciu, guvernantă, infirmieră, îngrijitoare, învăţătoare, profesoară, menajeră / servitoare casnică, moaşă, stewardesă, tricoteză[3]. Cristina Călăraşu highlights a retrograde mentality, according to which "certain professions are incompatible to their being exerted by men (*curăţătoreasă lenjerie, călcătoreasă, spălătoreasă lenjerie*)"[4].

Although very many women work in different domains, however the Romanian Professions Catalogue does not record certain lexical forms, correct in point of their formation in our language, such as: *arhitectă, asistentă, consilieră, directoare, ingineră, manageră, procuroare, senatoare*[5].

In exchange, the usual dictionaries of the Romanian language include feminine lexical formations whose stems are, generally, neological: *dialectologă, etimologă, filologă, lexicologă, meteorologă, metrologă, speologă* etc. (all the examples appear in the DEX[2] and in DOOM[2] with the mention "rare" and designate names of feminine professions working in the respective domains). Moreover, in the present language there have emerged word-forms corresponding to certain onomasiological domains, such as: *agentă, cameramană, designeră, hairstylistă, manechină, manageră, mitingistă, pesedistă, sepepistă, terminologă* and others, their number recording a constant growth.

We shall mention the fact that this feminization phenomenon also dominates the French linguistic evolution, recording differences between norm and usage in French as well[6].

Next, we shall exemplify some of the *feminized* formations, met in the present press, which have the role of highlighting the phenomenon mentioned in the title of this study: *agentă < agent*: "Societate Securitate angajează agenţi / *agente* pază farmacii" (*R. l.,* 2 aug. 2007, p. 3); *bioterapeută < bioterapeut* "specialistă în bioterapie" (DCR[3]); *bioterapistă < bioterapist* "persoană care vindecă bolnavii cu substanţe obţinute din bioorganisme" (DCR[2]); *cameramană < cameraman*: "Parcă o şi văd pe Mona Muscă *cameramană* căţărată pe blocuri şi filmând întrunirile PAC." www.*cotidianul.ro*; *DJ-istă < DJ-ist*: "Claudiu Niculescu a anunţat deja că se va căsători cu *DJ-ista* de la MTV, Diana Munteanu" www.*7plus.ro*; *facturistă < facturist* www.*ejobs.ro*; *manageră < manager*: "Alina Chiriac – *manageră*

---

[3] Cristina Călăraşu also reminds of the formation *şamponeză*, created by analogy after *coafeză*. See Călăraşu, 2002, p. 213.

[4] Ibidem.

[5] See *Lista ocupaţiilor în ordine alfabetică* (Romanian Professions Catalogue in Alphabetical Order), http://www.go.ise.ro/abecedni/abecedni.htm.

[6] "The usage manifests its preference for suffixation, although in France there are numerous opinions for a linguistic conservatism, such as the position of the French Academy, which opposes the feminization of the names of professions, positions, degrees or titles, in the name of the preservation of a good French ("bon français")" - Alina Iftime, 2010, p. 350.

program…", www.*cpe.ro*, "O *manageră* de top rămâne prin instruirea eLearning tot timpul la curent cu ultimele noutăţi din domeniul turismului." www.*mediafax.ro*; *nutriţionistă* "specialistă în problemele de nutriţie" < *nutriţionist* www.*pentrufemei.ro* (DCR[3]); *pizzară* "preparatoare de pizza" < *pizzar*: "Angajăm barmaniţă, ospătăriţă, *pizzară*", "Angajăm bucătăreasă, *pizzară*, barmaniţă…", www.*vlg.sisnet.ro* (*R. l.,* 2 aug. 2007, p. 1); *salatistă* < *salatist*: "Angajăm *salatistă*" (*R. l.,* 2 aug. 2007, p. 1); *ştiristă* "prezentatoare de ştiri" < *ştirist*: "o vom vedea de acum pe Ruxandra Gheorghe în postura de *ştiristă*…", www.*tvr.ro*; "A jucat în prima telenovelă românească, a fost *ştiristă*, moderatoare tv, cântăreaţă…", www.*tangomagazine.ro*; *SPP-istă* "cea care lucrează la Serviciul de Protecţie şi Pază" < *SPP-ist* (*DCR*[2]).

If we look at the stems that permitted the constitution of these suffixed word-forms, we observe that most of them are of English origin, of which some are taken over with their English form with no graphic or phonetic adaptation to the particularities of the Romanian language: *body-guardă/ body-gardă* or *badigardă* < *body-guard*[7] (Avram 1997: 24, Stoichiţoiu-Ichim 2001: 102); *designeră* < *designer* [pron. *dizainăr*]: "Sper să nu stea nimeni jos în timpul prezentării şi respectiv al concertului, spune *designera*." (*R. l.,* 2 dec. 2005, p. 24); "Astăzi, în emisiunea «Cu Irina la cafea», de la TVR 1, *designera* le va avea ca invitate pe Maia Morgenstern şi Daniela Nanu" (*L. online*, 22 oct. 2005); *fană* "admiratoare înfocată" < *fan* (*J. c.*, no 7-10 mart. 2005, p. 28); "…ar putea da jos kilogramele pe care le-a pus să ţină *fanele* la distanţă." (*U.*, no 12 (97), dec. 2005, p. 59); "*Fanele* exaltate se îmbracă în grabă în uniformă." (*A. g.,* 9/2006, p. 3); *hairstylistă* < *hairstylist* [pron. *herstilist*]: "De o pricepere neaşteptată în ale calculatoarelor a dat dovadă şi Geta Voinea, *hairstylista* de la Euforia TV, cea mai recentă invitată" 17 aug. 2008, *www.cotidianul.ro.*[8], *hipyotă* "tânără nonconformistă prin ţinută şi prin comportament" < *hipiot* (*DCR*[2]; the feminin form also appears *DOOM*[2]); *manageră* < *manager*: "Alina Chiriac – *manageră* program…" (www.*cpe.ro*); "O *manageră* de top rămâne prin instruirea eLearning tot timpul la curent cu ultimele noutăţi din domeniul turismului." (www.*mediafax.ro*); *top-modelă*[9].

All the formations recorded above are gender derivatives coming from the masculine form to which the suffix -*ă* has been added.

---

[7] DOOM[2] recommends two forms *bodyguard* (Anglicism) [pron. *bodigard/badigard*], and respectively the Romanian form, according to the pronunciation *bodigard*.

[8] There appears as well the truncated form *stylist*: "Cabinet de estetică angajează: *stylist/ă* cu salariu supermotivant, garantat, cosmeticiană", in *R. l.,* 2 aug. 2007, p. 7.

[9] From the invariable *top-model* (introduced in DOOM[2]); the colloquial language prefers a clear distinction for the feminine form, which was obtained using the gender suffix.

Taking into account this inventory, we can express our opinion that the publishing language manifests a trend towards the feminization of the names of professions / jobs, while the formal variants at the form of masculine, followed or preceded by a determiner have been maintained for the official, standard style.

But it does not always happen like this. Starting from the study of Marina Yaguello[10], the present language prefers the masculine form because it is felt as generic, while the feminine forms (derived using gender suffixes) are considered informal, colloquial.

Here are a few advertisements taken over from the website http://www.az.ro/locuri-de-munca/romania, demonstrating this aspect:

"Societate românească cu sediul în Vidra, Ilfov, angajează: *gestionar* (obl.lb.engl.), *mecanici* asamblare instalaţii industriale, *operatori* CNC, *sudor* MIG-MAG."

"Angajam *tipograf* pentru tipar plan policromie."

"Personal Restaurant SC Ansamble Catering&Services angajează pentru Bucureşti şi zona Pipera - *bucătar, ajutor bucătar, spălător vase, picol, ospătar, casier*."

"Curăţătorie chimică angajează *femei* pentru postul de *călcător-curăţător chimic* cu experienţă la călcat din croitorie/curăţătorie."

"*Agenţi curăţenie /doamne*, birouri, full-time, zi/noapte, zona Pipera, Floreasca, Universitate."

"Firmă specializată angajează *alpinişti utilitari*, atestat profesional."

"Salon angajează *frizer* şi *recepţioneră*. Obligatoriu experienţă minimum 1 an."

"Director Societate cu profil imobiliar, angajează: *director* tehnic (preferabil studii juridice)."

"*Grădinar* cu experienţă şi permis de conducere zona Bucureşti Nord."

"*Animatoare* dansatoare night club de lux."

"*Maseuze* minim 18 ani, pentru salon, plata zilnic, cazare."

"Restaurant Taverna Sârbului angajează personal pe postul de *ospătar* şi *picol*."

"Angajez *frizeriţă* cu sau fără experienţă, zona Eroii Revoluţiei, salariu atractiv".

"Casa de modă angajează *confecţioner/ă* şi *brodeză* cu experienţă. Salariu atractiv."

A terminological and normative bulletin was elaborated by the European Parliament – the Unit of Romanian Translation, on 13 February 2008, entitled

---

[10] *Les mots et les femmes. Essai d'approche sociolinguistique de la condition féminine*, Paris, Éditions Payot, 2002, apud Camelia Uşurelu, 2002, p.123.

"Limbajul neutru din punct de vedere al genului (nonsexist) în Parlamentul European" (The neutral / non-sexist gender language in the European Parliament)[11]. One of the ideas of this Bulletin affirms the fact that "the principle of non-discrimination by language cannot be applied the same way in all the languages". Another idea recommends, for practical reasons, avoiding doubling in favour of the generic terms when a position is designated: "The terms referring to a gender must be used only if the gender of the person is relevant in the respective context or, in the case of a language with specific terms for masculine and feminine, when reference is made to a specific person (*la Secrétaire générale de la Commission*)."

In most cases, the neutral language is preferred, which "has more chances of being accepted by the users if it is natural, discreet and inclusive and avoids disputable forms."

The emergence of new jobs or professions sometimes pushes the barriers of the professional vocabulary, at least where there are no possibilities of graphic adaptation, as in the examples *baby-sitter, cameramaniţă* (*A. C.,* 3/2007, p. 15); *cowboy-iţă* (*DC,* 2002); *songwriter-iţă*, (*Bravo*, 4/2001, p. 4). At other times, the creations encountered are usage exaggerations and represent colloquial expressions: *fotomodelă, manechină, bucătară, doctoră, killeriţă* etc.

It is certain that from the grammatical point of view, it has been attempted, as much as possible, to use feminine forms that do not become ridiculous and whose stylistic value is neutral. In this situation, the speakers prefer the derived alternative, using the gender suffix *-ă* or the formal variants of generic masculine accompanied by a determiner, to the detriment of the suffixes *-easă* and *-iţă*, perceived as familiar.

Sources:

A.C. – Academia Caţavencu, weekly, Bucureşti, year I: 1991.
A. g. – Academia de gashcă, supplement of *Academia Caţavencu*, year I: 2006.
Bravo – magazines for teenagers*,* year I: 2003.
DC, 2002 – DUMITRESCU, Maria, 2003, *Dicţionar de cuvinte recente*: Botoşani: Agata.
DCR[2] –1997, *Dicţionar de cuvinte recente*, second edition, Bucureşti: Logos.
DCR[3] – 2013, *Dicţionar de cuvinte recente*, third edition, Bucureşti: Logos.
DEX[2] – 1996, *Dicţionarul explicativ al limbii române*, 1996, second edition, Bucureşti: Univers Enciclopedic.

---

[11] http://*www.europarl.europa.eu/transl_es/RO/term_test/aa_*terminologie.*htm*

DOOM[2] – *Dicţionarul ortografic, ortoepic şi morfologic al limbii române*, 2005, second edition, reviewed and completed, Bucureşti: Univers Enciclopedic.

J. c. – Jurnalul de cumpărături, supplement of *Jurnalul Naţional*.

R. l. – România liberă, Bucureşti, new series, year I: 1989.

U. – Unica, monthly review, Bucureşti, year I: 1997.

http://www.az.ro/locuri-de-munca/romania

http://www.go.ise.ro/abecedni/abecedni.htm

http://*www.europarl.europa.eu/transl_es/RO/term_test/aa_*terminologie.*htm*

Bibliography:

AVRAM, Mioara, 1997, *Anglicismele în limba română actuală*, Bucureşti: Editura Academiei.

CĂLĂRAŞU, Cristina, 2002, "Dinamica numelor de profesiuni în limba română actuală", in: *Aspecte ale dinamicii limbii române actuale* (coord. Gabriela Pană Dindelegan), vol. I, Bucureşti: Editura Universităţii, pp. 207-224.

IFTIME, Iftime, 2010, "Crearea de cuvinte noi în limba franceză contemporană prin procesul de feminizare a numelor de profesii. Evoluţia uzului comparativ cu norma", in *Analele Universităţii Dunărea de Jos din Galaţi*, year III, no. 2 (4): "Lexic comun/Lexic specializat", Galaţi: Editura Europlus, pp. 347-352.

STOICHIŢOIU-ICHIM, Adriana, 2001, *Vocabularul limbii române actuale. Dinamică. Influenţe. Creativitate*, Bucureşti: ALL Educaţional.

UŞURELU, Camelia, 2002, "Numele de profesiuni în limba română actuală. Exprimarea genului şi a numărului", in: *Aspecte ale dinamicii limbii române actuale* (coord. Gabriela Pană Dindelegan), vol. I, Bucureşti: Editura Universităţii, pp. 117-126.

THE ANNALS OF „VALAHIA" UNIVERSITY OF TÂRGOVIŞTE

LETTERS SECTION

ISSN 2066-6373
ISSN-L 2068-6372

Editorial Committee

SUMMARY

VERS UNE MEILLEURE CONNAISSANCE DU MYTHE DE PHILOCTÈTE au XVIIIe siÈcle

Tatiana Ana FLUIERARU[1]

Abstract: *Few sources on Philoctetes were on record back in the Middle Ages. It is in the 16th century that other literary sources – Sophocles' homonymic tragedy, above all – or non-fictional sources are brought to light, rounding off the fragmented medieval image on Philoctetes. However, it is only in the 18th century that Sophocles' tragedy, "Philoctetes", has been translated into the vernacular languages. Also, the knowledge we have on the representation of Philoctetes was systematized by the ancient artists during the same period, as could be inferred from the few artefacts where the hero has been identified.*

Key words: *Philoctetes, XVIIth and XVIIth centuries, Sophocles, Cicero, Ovid.*

Dans la Tragédie des anciens, une indignation involontaire contre leurs Dieux cruels, est le sentiment qui me saisit à la vue des maux dont ils permettent qu'une innocente victime soit accablée. *Œdipe, Jocaste, Phèdre, Ariane, Philoctète, Oreste*, et tant d'autres m'inspirent moins d'intérêt que de terreur. Êtres dévoués et passifs, aveugles instruments de la colère ou de la fantaisie de ces Dieux! je suis effrayé bien plus qu'attendri par leur sort. (Beaumarchais, *Essai sur le genre dramatique sérieux*)

1. Traductions du *Philoctète* de Sophocle dans les langues modernes

Une belle légende rapportée par Voltaire[2] faisait de la reine Élisabeth Ière un des premiers sinon le premier traducteur de *Philoctète* en langue vernaculaire:

Les gens qui font les cabales à Paris n'entendent point le grec. Je vous apprendrai qu'une héroïne de votre sexe l'entendait […]; c'est la reine Élisabeth.

---

[1] Faculty of Humanities, Department of History and Letters, "Valahia" University of Târgoviște, ROMANIA, fluierarutatiana@yahoo.co.uk

[2] Cette légende pourrait se fonder sur les informations fournies par Roger Ascham dans sa lettre adressée à Johannes Sturm le 4 avril 1550 - T. W. Baldwin, *William Shakespeare's Small Latine & Lesse Greeke*, vol. I, University of Illinois Press, 1944, p. 259.

Elle avait traduit ce *Philoctète* de Sophocle en anglais. (Voltaire, lettre à Mme Denis du 22 avril 1752)

Les tragédies de Sophocle étaient lues et étudiées couramment dans des traductions latines – qui étaient parfois des adaptations plutôt que des traductions fidèles – dont les premières ont été réalisées une quarantaine d'années après l'édition aldine[3]. La traduction en langues modernes de certaines tragédies de Sophocle vient assez tôt: pour nous rapporter aux traductions en français, *Electre* a été traduite en vers par Lazare de Baïf en 1537, *Antigone* a été traduite en alexandrins en 1572 par Jean-Antoine de Baïf (une autre traduction de Calvy de la Fontaine, en 1542)[4], *Trachiniae* par le même Jean-Antoine de Baïf, vers 1565 (texte perdu). Par contre, *Œdipe Roi* ne sera traduit qu'en 1692 par André Dacier[5], alors que la première traduction de *Philoctète* date de 1730.

Mais bien avant la traduction en langues modernes les poètes avaient donné des adaptations fragmentaires du *Philoctète* de Sophocle: ainsi, dans son *Paradis perdu* John Milton s'inspire de l'adieu qu'adresse Philoctète à son île pour l'adieu d'Ève au paradis; Fénelon utilise de longs fragments traduits du *Philoctète* de Sophocle dans son *Télémaque*, 1699; le personnage Melisander de la tragédie *Agamemnon* de James Thomson est imité d'après le Philoctète de Sophocle[6]. Plus tard, Louis Racine en traduit en français et en vers quelques passages dans ses *Réflexions sur la poésie*, 1742, et William Mason fait résonner des échos du *Philoctète* de Sophocle dans son *Elfrida*, 1752, mise en scène en 1772 à Covent Garden.

Thomas Sheridan est l'auteur de la première traduction en une langue moderne du *Philoctète* de Sophocle - il s'agit d'une traduction en anglais, en vers blancs pour les dialogues, diversement versifiée pour les parties du chœur, publiée en 1725[7]. Quatre ans plus tard George Adams publie une traduction complète en anglais, en prose, des sept pièces de Sophocle[8]. Thomas Francklin est l'auteur en 1759 de la première version intégrale anglaise en vers de Sophocle - nouvelle

---

[3] Rappelons que la *Ratio atque Institutio Studiorum Societatis Iesu* exigeait que les pièces jouées et les intermèdes fussent écrits en latin, ce qui n'encourageait pas les traductions en vernaculaire.

[4] *Antigone* est traduite en anglais en 1581 par T. Watson et *Electre* en 1649 par Christopher Wase.

[5] J. Jouanna, *Sophocle*, Paris, Fayard, 2007, p. 531; R. R. Bolgar, *The Classical Heritage and its Beneficiaires*, Cambridge, 1954, p. 524.

[6] Lessing, *Du Laocoon*, traduction française par A. Courtin, Paris, Hachette, 1887, p. 34.

[7] Thomas Sheridan, *The Philoctetes of Sophocles, translated from the Greek*, Dublin, printed by J. Hyde and E. Dobson for R. Owen, 1725.

[8] *The Tragedies of Sophocles, translated from the Greek with notes historical, moral and critical by George Adams*, 2 vol., London, C. Davis and S. Austen, 1729.

édition en 1766, édition révisée et corrigée en 1788[9] quand paraît aussi la traduction de Robert Potter[10].

Pierre Brumoy publie dans son *Théâtre des Grecs*, 1730, la traduction intégrale de trois tragédies de Sophocle, *Œdipe Roi, Electre* et *Philoctète*[11]. Cette édition, qui recèle la première traduction, en prose, en français de *Philoctète*, sera améliorée par Guillaume Dubois de Rochefort, qui semble être l'auteur de la première édition intégrale de Sophocle en français, une traduction en prose également, plus précise que celle du père Brumoy, publiée en 1788[12]. La première traduction française en vers du *Philoctète* de Sophocle est celle de La Harpe de 1783.

La première traduction de *Philoctète* en allemand date de 1760[13]: son auteur, Johann Jacob Steinbreuchel ou Steinbrüchel, publie trois ans plus tard une édition réunissant les traductions de plusieurs pièces de Sophocle et d'Euripide[14]. Les traductions de J. J. Steinbrüchel étant, selon Herder, assez prosaïques, les lecteurs allemands utilisaient couramment, comme Lessing[15], Herder[16], Schiller, Goethe, les traductions en français du père Brumoy[17]. À remarquer l'importance du *Théâtre des Grecs* du père Brumoy, lu par des auteurs de diverses nationalités - il est connu aussi en Espagne, comme l'avoue José Arnal dans la préface de *El Philoctetes* -, traduit en anglais par Charlotte Lennox[18], que Thomas Francklin, *Regius Professor of Greek* à Cambridge, prend comme modèle et auquel il renvoie à plusieurs reprises dans ses notes.

En 1777 Eustachius Moritz Goldhagen publie une nouvelle traduction de quelques tragédies de Sophocle dont *Philoctète*[19]. Georg Christoph Tobler fait

---

[9] *The Tragedies of Sophocles, translated from the Greek by Thomas Francklin*, 2 vol., London, 1759; d'autres éditions en 1809 et 1832.

[10] *The Tragedies of Sophocles*, London, 1788.

[11] *Théâtre des Grecs* par le R. P. Brumoy, 3 vol., Paris, chez Rollin Père, Jean-Baptiste Coignard et Rollin fils, 1730; nouvelles éditions en 1749, 1785, 1788, 1820, 1826. V. aussi Jean-Noël Pascal, « De la somme à l'encyclopédie. Parcours à travers un siècle d'éditions du *Théâtre des Grecs* (1730-1826) », in *Anabases*, no 14, 2011.

[12] *Théâtre de Sophocle, traduit en entier avec des remarques et un examen de chaque pièce* par M. de Rochefort, 2 vol., Paris, chez Nyon l'aîné et Fils, 1788.

[13] *Philoctetes. Ein Trauerspiel des Sophokles nebst Pindars dritter Ode*. Aus dem Griechischen von dem Uebersetzer der Electra [Johann Jacob Steinbreuchel], Wien und Leipzig, bey Johann Friedrich Jahn, 1760.

[14] *Das tragische Theater der Griechen. Des Sophocles erster Band*, Zürich, Orell, Gessner und Comp, 1763. Ce premier volume contenait *Electre, Œdipe, Philoctète* et *Antigone*.

[15] Lessing, *Laocoon*, pp. 7, 34.

[16] Herder cite sa traduction dans l'analyse de *Philoctète* de Sophocle – J. G. Herder, *Selected Writings on Aesthetics*, traduction et édition de Gregory Moore, Princeton University Press, 2006, p. 76.

[17] Humphry Trevelyan, *Goethe and the Greeks*, Cambridge University Press, 2004, p. 60.

[18] *The Greek Theatre of Father Brumoy* translated by Mrs. Charlotte Lennox in three volumes, London, 1759.

[19] Eustachius Moritz Goldhagen, *Des Sophokles Trauerspiele*, t. I, Hinz, 1777. Le volume contenait *Antigone, Philoctète, Ajax* et *Les Trachiniennes*.

paraître une traduction de quatre tragédies sophocléennes, dont *Philoctète* en 1781[20]. La première traduction intégrale des tragédies de Sophocle en allemand et en vers semble avoir été celle de Christian zu Stolberg-Stolberg[21]. La traduction de *Philoctète* par Theodor Schmalz a la particularité d'alterner prose et parties versifiées, destinées à être chantées[22].

Philoctète a été traduit en néerlandais en 1793 - il s'agit en fait de la traduction de la version française de La Harpe réalisée par A. L. Barbaz.

La première traduction italienne de *Philoctète* date de 1767[23]. Mentionnons aussi la traduction en vers de Francesco Lenzini[24] et la traduction de Vittorio Alfieri, publiée en 1804, d'après les éditions de Capperonnier et Brunk[25]. Massimiliano Angelelli est l'auteur de la première version intégrale des tragédies de Sophocle en italien[26].

Il y aurait trois traductions espagnoles de *Philoctète* avant 1780[27]. J'ai pu documenter plusieurs éditions d'un texte publié anonymement par le jésuite José Arnal (1729-1790), réputé à usage scolaire, mis en scène dans un collège de Saragosse, qu'on doit considérer plutôt une adaptation qu'une traduction[28]. Ajoutons à cette liste la traduction inédite de Pedro Montengón y Paret (1745-1824), qui témoigne de l'intérêt pour la pièce de Sophocle à la fin du XVIIIe siècle en Espagne[29].

---

[20] *Sophokles.* Verdeutscht von Georg Christoph Tobler, t. I, Basel, Johannes Schweighauser, 1781. Le volume contenait *Les Trachiniennes, Ajax, Philoctète* et *Electre.*

[21] Christian graf zu Stolberg, *Sofokles*, Leipzig, bei G. J. Göschen, 1787. Chaque pièce était précédée d'un prologue en vers du traducteur.

[22] Theodor Schmalz, *Philoktet. Ein Schauspiel mit Gesang nach dem Griechischen des Sophocles*, Königsberg, Friedrich Nicolovius, 1795.

[23] *Il Filottete, tragedia di Sophocle con alcune rime* di Tommaso Guiseppe Farsetti Patrizio Veneto, Venezia, Angelo Geremia, 1767; en 1773 paraît à Venise une nouvelle édition de ses traductions en vers - *Le Trachiniesi, l'Ajace flegellifero ed il Filottete, tragedie di Sofocle, volgarizzate da Tommaso Giuseppe Farsetti*, Venise, s.n., 1773.

[24] Francesco Lenzini, *Filottete, tragedia di Sofocle volgarizzata*, Siena, Fr. Rossi, 1791.

[25] Dans ses mémoires Alfieri avoue s'être passionné « de plus en plus pour le grec » et s'être mis à traduire en 1797 l'*Alcest*e d'Euripide, le *Philoctète* de Sophocle, les *Perses* d'Eschyle, les *Grenouilles* d'Aristophane - Alfieri, *Mémoires*, Charpentier, 1840, p. 440.

[26] *Tragedie di Sofocle recate in versi italiani da Massimiliano Angelelli bolognese*, 2 t., Bologna, Annesio Nobili, 1823-1824. L'ordre des tragédies est *Les Trachiniennes, Ajax, Œdipe Toi, Œdipe à Colon* (t. 1), *Antigone, Philoctète, Electre* (t. 2).

[27] O. Mandel, *Philoctetes and the Fall of Troy*, Lincoln, University of Nebraska Press, p. 129.

[28] Sófocles, *El Philoctetes: tragedia, en dos actos,* Barcelona, por la viuda Piferrer, vendese en sy libreria administrada por Juan Sellent; y en Madrid: en la de Quiroga, 1750.

[29] La traduction serait entreprise vers 1795; le manuscrit contenant la traduction est conservé à Real Academia de la Historia de Madrid (155 feuilles, Mss. 9-7-.082 - l'auteur y est appelé Filópatro Montengón). Maurizio Fabbri l'a publié sous le titre *El Edipo, La Electra, El Filoctetes: tragedias de Sófocles traducidas por Pedro Montengón*, Abano Terme, Piovan Editore, 1992, 284 pages.

Philoctète sera transposé en grec moderne par Nikolaos Piccolos (Pikkolos ou Pikkolou), en 1818 - une adaptation en prose amputée des parties du chœur, la première tragédie antique en grec moderne à avoir été représentée[30].

2. Représentations du Philoctète antique

L'archéologue Raoul-Rochette constatait en 1828 que la liste des artefacts antiques représentant Philoctète était très courte: deux pierres gravées de la collection du baron Stosch, publiées par Winckelmann, celle de Boethus insérée parmi les planches du *Voyage pittoresque* de M. Choiseul-Gouffier, et peut-être une quatrième publiée par J. Rossi, mais avec une explication erronée, en plus de quelques urnes étrusques des musées de Florence et de Volterra, la plupart inédites (*Journal des Savants*, mars 1828, p. 176).

En fait la liste des artefacts susceptibles de représenter Philoctète connus à la fin du XVIIIe siècle est un peu plus longue, contenant aussi quelques fausses attributions, instructives elles aussi à plus d'un égard.

1[0] Le premier artefact sur lequel est représenté Philoctète à être reproduit semble avoir été un sarcophage à guirlandes qui se trouvait à l'époque dans la basilique Sainte-Marie-du-Transtevere de Rome: le dessin est conservé dans le *Codex Escurialensis* 28-II-12, daté 1480-1500, dont l'auteur supposé est Ghirlandaio[31]; le sarcophage sera par la suite reproduit dans le *Codex Coburgensis*, réalisé vers 1550[32]. Un nouveau dessin du même sarcophage est publié dans *Inscriptionum antiquarum Graecarum et Romanarum*, 1743; à l'époque le sarcophage était dans la Villa Medicea di Lappeggi à Florence[33]. Antonio Francesco Gori, le premier à s'y intéresser, pensait que le sarcophage était consacré aux exploits de Diomède, la scène à gauche représentant selon lui le moment où Diomède est blessé par Pandare tel qu'il est mentionné dans l'*Iliade*, V, 105, la scène à droite représentant un épisode de l'exil lemnien de Philoctète: le héros, sans barbe, tenant le carquois sous son bras droit, se traîne devant sa grotte appuyé sur un genou (l'autre jambe est recouverte d'une draperie), où l'attendent Ulysse et Diomède, envoyés par Agamemnon, comme

---

[30] La version de Piccolos a été représentée par la société *Philiki Hetaireia* à Odessa, et reprise en 1822, 1858 et 1889 - Gonda Van Steen, « Enacting History and Patriotic Myth », in *Cultural responses to the Persian wars: antiquity to the third millennium*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 310.

[31] Real Biblioteca del Monasterio de El Escorial, 28-II-12, f. 44v.

[32] Codex Coburgensis, fol. 205 no 205 (Kupferstichkabinett der Kunstsammlungen der Veste Coburg, Coburg, inv. no. Hz 2).

[33] Carl Robert, *Die antiken Sarkophag-Reliefs. Mythologische Cyklen*, Berlin, Grote, 1890, pp. 150-152.

dans Hygin, 102. La scène ressemble, selon l'auteur, à une urne étrusque mentionnée dans le volume trois de son *Museum Etruscum* (urne 332 du Musée de Volterra)[34].

Les opinions de Gori sont corrigées par Georg Zoëga qui considère que le sarcophage contient des scènes de la vie d'Ulysse et reconnaît dans l'image à gauche un autre épisode de l'histoire de Philoctète: l'archer est transporté dans un char au camp des Grecs pour y être soigné[35]. Selon L. A. Milani, Gori avait modifié le dessin en plaçant un carquois sous le bras de Philoctète (la position du bras indiquerait plutôt que l'archer s'appuyait sur un bâton pour avancer) et en changeant l'aspect des personnages[36].

2[0] Une gemme représentant Philoctète en train d'éventer sa plaie avec une aile d'oiseau est en circulation au XVIe siècle. La gravure attribuée à Enea Vico (1523-1567) avait été publiée par Giacomo Rossi dans *Ex gemmis et cameis antiquorum aliquot monumenta ab Aenea Vico*, 1650, figure 29. Avant cette date on connaissait une autre gravure ayant le même sujet attribuée à Battista Franco (1510-1561), réalisée vers 1550, mise en circulation par Antonio Lafreri et Antonio Salamanca, intégrée par la suite dans le *Speculum Romanae Magnificentiae*, 1573[37]. La plupart des gravures dont celle représentant Philoctète sera rachetée après la mort d'Antonio Lafreri par Claudio Duchetti (1554-1597) qui en assurera la publication. Un artefact similaire à celui représenté sur cette gemme a dû inspirer l'auteur du relief de Mantoue, datant du XVIe siècle, la première sculpture moderne représentant l'archer.

Des gravures de cet artefact représentant Philoctète circulait donc depuis le dernier tiers du XVIe siècle, mais il est difficile de préciser si on y voyait une image de l'archer ou une autre figure antique - un philosophe stoïque, comme il est dit dans l'édition Rossi. En 1772 le sujet est identifié par le père Raffei:

---

[34] Antonio Francesco Gori, *Inscriptionum antiquarum Graecarum et Romanarum quae in Etruriae urbibus exstant*, pars tertia, Florence, 1743, pp. CXXIX-CXXX. Le sarcophage (planche XXXIX) est dessiné par le peintre florentin Giovanni Domenico Ferretti dit Giandomenico d'Imola. Même interprétation chez Antoine Mongez: « [Diomède] retourne du combat, blessé & porté sur un char; ensuite il reçoit les flèches de Philoctète » - Antoine Mongez, *Encyclopédie méthodique. Antiquités, mythologie, diplomatique des chartres et chronologie*, t. 2, Paris, chez Panckoucke, 1788, p. 384.

[35] Georg Zoëga, *Li Bassirilievi antichi del palazzo Albani incisi da Tommaso Piroli*, t. 1, Roma, Fr. Bourlié, 1808, p. 259, n. 4; Hermann Egger, *Codex escurialensis ein skizzenbuch aus der werkstatt Domenico Ghirlandaios*, Vien, Alfred Hölder, 1906, folio 44v, p. 118.

[36] L. A. Milani, *Il mito di Filottete nella letteratura classica e nell' arte figurata*, Firenze, 1879, pp. 92-95. Ce sarcophage qui se trouvait à Florence, dans les jardins du comte della Gherardesca avant qu'on n'en perde sa trace, présente des ressemblances avec le sarcophage de Hever Castle conservé depuis 1983 à l'Antikenmuseum de Bâle (Sarkophag Lu 255).

[37] Site du Metropolitan Museum, numéro 41.72(2.173) (*Speculum Romanae Magnificentiae*); British Museum numéro 2005, U.78 (*Ex antiquis cameorum et gemmae delineata*).

Io crederei piuttosto espresso Filottete in un altra antica Gemma edita da Giacomo Rossi tra le incise in rame da Enea Vico alla Tavola 29., comecchè ivi leggasi dichiarato per un *Filosofo Stoico*. [.] Se lo Smids s'incontrava a vedere quella gemma, non dubito, che as esclusione dell'altra le avrebbe dato luogo nella sua *Scena [Troica]*.[38]

La dernière phrase semble indiquer que l'artefact était peu connu, sinon un amateur comme Smids n'aurait pu l'ignorer. Remarquons que la copie du camée Boethos publiée par James Tassie (no 9358) était faite d'après un original provenant de France[39], ce qui indique que plusieurs gemmes du même type ou des copies étaient en circulation. Il y a pourtant une différence entre les deux séries de gravures, en plus de la présence/absence des mouches volant près du pied malade de Philoctète et de la tête du fauve sur lequel est assis le héros[40]: les dessins de Rossi et de Battista Franco ne portent pas la signature de Boethos, comme ceux publiés par James Tassie et Choiseul.

3[0] Ludolph Smids, qui s'était déjà intéressé à Philoctète dans son livre *Pictura Loquens*, 1695, identifiait, erronément, l'archer sur une gemme publiée en 1695 dans l'édition de la *Dactyliotheca* d'Abraham van Goorle par Jacobus Gronovius[41]. Smids utilise l'image empruntée à Gronovius pour illustrer son commentaire sur Philoctète dans *Scena Troica*[42]. Comme dans *Pictura loquens*, Smids se sert d'indices déduits de textes antiques pour identifier le personnage, les mêmes en gros dans les deux ouvrages: Valérius Flaccus, I, 391; Sophocle, *Phil.*; Pindare; Théocrite; Philostrate; Ovide, *Mét.*, XIII; Ovide, *Tristes*, V, 1. Cette fausse

---

[38] Stefano Raffei, « Filottete addolorato, altro bassorilievo nella Villa dell'Eminentissimo sig. Alessandro Albani », in *Saggio di osservazioni sopra un Bassorilievo della Villa dell'Eminentissimo Signor Cardinale Alessandro Albani*, Roma, 1773, p. 23.

[39] Probablement de la collection du duc Rohan-Chabot.

[40] Le camée Boethos sera mentionné par Choiseul-Gouffier parmi les pierres gravées inédites qu'il publie (Philoctète dans l'Ile de Lemnos, *Sardonix Nicolo*) – Le Comte de Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque de la Grèce*, t. 2, Paris, 1809, p. 155 et planche 16. V. aussi cette notation selon laquelle le duc de Malboroug « possède une pierre gravée sur laquelle Philoctète assis à terre chasse avec des plumes les mouches qui s'attachent à sa plaie » - Antoine Mongez, *Encyclopédie méthodique. Antiquités, mythologie, diplomatique des chartres et chronologie*, t. 4, Paris, chez Panckoucke, 1792, p. 691.

[41] *Abrahami Gorlaei Dactyliotheca, pars secunda, seu Variarum gemmarum, cum succincta singularum explicatione Jacobi Gronovii*, Luguduni Batavorum, execudit Petrus Vander, 1695, gemme 538 (p. 47 pour le commentaire - « sagittarius miles nudus & rupi accubans […] arma sua, hic est, pharetram & arcum, arbore suspendens »).

[42] Louis Smids, *Scena Troica sive Tabularum, Dictyos Cretensis De Bello Trojano* dans *Dictys Cretensis et Dares Phrygius De Bello et Excidio Trojae, in usum Serenissimi Delphini, cum interpretatione Annae Daceriae*, Amstelaedami, apud Georgium Gallet, 1702 – VI. PHILOCTETE. II LIB. XIV CAP. C'est Jan Goeree (1670-1731) qui illustre le commentaire de Smids, à peu près le même que dans *Pictura Loquens*.

attribution sera corrigée par Lorenz Beger qui identifie Hector, opinion qui se retrouve aussi chez le père Raffei[43].

La gemme avait été antérieurement publiée par Fortunio *Liceti dans son Hieroglyphica*[44] et Mariette se demandait s'il ne fallait peut-être pas y voir dans ce « Guerrier qui se délasse de ses travaux […] Philoctéte retiré dans l'isle de Lesbos [sic!] »[45]. Philipp Daniel Lippert croit lui aussi y reconnaître Philoctète - il connaissait le livre de Mariette - dont il rappelle l'histoire et renvoie au livre d'Abraham van Goorle où se trouve cette même pierre, mentionnant aussi que Beger identifiait le personnage avec Hector[46].

4[0] À la fin de ses remarques sur le sarcophage de Philoctète Gori renvoyait à une urne du Musée Guarnacci représentant le héros, qu'il mentionnait aussi dans son *Musée étrusque*, 1743[47]. C'est probablement la première publication de cet artefact récemment découvert qui présente Philoctète au seuil de sa grotte, entre deux arbres, ayant à sa droite probablement Diomède et Ulysse et à sa gauche Pâris et un autre Troyen. Philoctète est nu, hirsute, le pied malade pansé, mais il a l'air en bonne santé. Il menace d'une flèche Pâris, tenant de son autre main d'autres flèches.

L'auteur fait le récit de la vie de Philoctète, argonaute d'après Valérius Flaccus, I, 391, protagoniste de la tragédie de Sophocle, exemple de la misère humaine chez Cicéron, *De Finibus*, II, héros dont la présence à Troie avec ses flèches est indispensable pour la prise de la cité, selon Sophocle et Pausanias, *Eliac.*, I, XIII. Gori remarque que la scène pourrait être tirée du *Philoctète* d'Euripide. Il ajoute que les arbres fruitiers étaient peints à l'origine, renvoyant aux *Métamorphoses*, XIII, 45, et aux *Tristes*, V, 1. Par la suite il renvoie à Philostrate, *Héroïques*, V, 1-2 (pied pansé), et cite la fable 102 d'Hygin. Finalement il cite Philostrate, *Images*, XVII, pour justifier l'aspect du héros.

---

[43] Lorenz Beger, *Bellum et excidium Troianum, ex antiquitatum reliquiis*, Ulricus Liebpertus, Typogr. Elect. Brandenb., 1699, p. 31, par. 40; Raffei, *op. cit.*, p. 23.

[44] Fortunio Liceti, *Hieroglyphica*, *sive* antiqua *Schemata Gemmarum Annularium*, Patavii, Typis Sebastiani Sardi, 1653, gemme 57, p. 408.

[45] P. J. Mariette, *Traité des pierres gravées*, t, I, Paris, de l'imprimerie de l'auteur, 1750, p. 272.

[46] Philipp Daniel Lippert, *Dactyliothec: das ist Sammlung geschnittener Steine der Alten aus denen vornehmsten Museis in Europa zum Nutzen der schönen Künste und Künstler; in zwey Tausend Abdrücken*. Band 2: Historisches Tausend, 1767, pp. 54-55, gemme 179.

[47] Antonio Francisco Gori, *Museum Etruscum exhibens insignia veterum etruscorum monumenta*, volumen tertium, Florentiae, 1743, pp. 156-158; l'urne, planche VIII, est rangée dans la classe 3. Cette urne se trouve toujours au Musée Guarnacci de Volterra (no 332).

5[0] Pierre Jean Mariette reconnaît le héros sur une cornaline de la collection Crozat[48]: « 705. Philoctète, compagnon d'Hercule retiré dans l'isle de Lesbos [sic!]. Il est assis sur les armes de ce Héros, vis-à-vis d'un petit Temple consacré à une divinité, & il souleve sa jambe où il a reçû une blessure incurable. » Ajoutons à ces détails un oiseau mort et un pot grossier placés sur son siège. La gemme passera dans la collection du duc d'Orléans et sera minutieusement décrite, et ensuite dans les collections des tsars[49]. C'est un faux inspiré probablement du récit de Philoctète dans le *Télémaque* de Fénelon[50]. Utiliser Philoctète pour confectionner un faux artefact antique est un gage de notoriété aussi bien du roman de Fénelon que du mythe de Philoctète dans les premières décennies du XVIIIe siècle.

6[0] Pierre Jean Mariette évoque un second artefact censé représenter Philoctète dont il fournit aussi l'image: il s'agit cette fois d'un jaspe sanguin ayant pour titre *Les Grecs redemandans Philoctéte*, de la collection de pierres gravées du Cabinet du roi de France.

On y voit Philoctéte désarmé, & dans la situation d'un homme qui dans sa retraite s'est consacré à la vie champêtre. Il reçoit les deux Députés, qui, pour lui faire entendre qu'ils sont porteurs des ordres des Dieux, commencent leur mission par un sacrifice. Néoptolème a entre les mains le feu sacré, Dioméde prépare la victime, prenant soin de lui faire lever la tête, parce que l'offrande doit être faite aux Divinités célestes. Un jeune Guerrier plus éloigné, qui joue de la lyre, est sans doute Eunée fils de Jason, le fidéle compagnon de Philoctéte, qui cherche à calmer la douleur, & à charmer l'ennui de son ami.[51]

Dans son interprétation Mariette renvoie à Sophocle (mention de Néoptolème) et à Philostrate (mention d'Eunée), peut-être via la traduction de Blaise de Vigenère. Le scénario qui en résulte, hybride et fantasque, rend compte d'une méthode d'analyse des documents iconographiques fondée

---

[48] J.-P. Mariette, *Description sommaire des pierres gravées du cabinet de feu M. Crozat*, Paris, 1741, p. 42.

[49] Abbé de La Chau, Abbé Le Blond, *Description des principales pierres gravées du cabinet de S.A.S. Mr Le Duc d'Orléans, premier prince du sang*, t. I, Paris, 1780, pp. 290-292. Louis-Philippe d'Orléans, le futur Philippe-Égalité, a vendu sa collection de pierres gravées deux ans après la publication de cet ouvrage à Catherine II de Russie.

[50] Pour prouver l'authenticité de la pierre, La Chau et Le Blond se fondaient sur *Télémaque* de Fénelon. L. A. Milani cite lui ce même fragment de la confession de Philoctète soulignant certains passages pour démontrer que l'artefact s'en inspirait, la gemme étant achetée par Pierre Crozat 15 ou 20 ans après la parution du roman - Milani, *op. cit.*, p. 89.

[51] Pierre Jean Mariette, *Traité des pierres gravées du Cabinet du roi*, t. 2, Paris, chez P. J. Mariette, 1750, planche XCIII; les illustrations sont d'Edmé Bouchardon. Mariette y reconnaît un motif traité par « Æneas Vicus, d'après un Camée antique ».

exclusivement sur des sources littéraires convoquées au mépris de la chronologie. Pour Philipp Daniel Lippert la scène représente la guérison de Philoctète par Machaon: le guérisseur, agenouillé devant Philoctète, lui présente un médicament; Diomède joue de la lyre et Ulysse fait avancer la victime du sacrifice, un bélier. Lippert y voie un autre épisode de l'histoire de Philoctète, se fondant sur la scholie de Tzetzes à Lycophron, 911, qui évoque le destin de Philoctète à la fin de la guerre et la fondation du sanctuaire d'Apollon Alaios, et Hygin, 81[52].

Ce jaspe est en fait une réplique moderne d'une gemme antique représentant Ulysse de retour à Ithaque[53].

7[0] Philipp Daniel Lippert mentionne dans son ouvrage *Dactyliotheca* trois gemmes sur lesquelles est représenté Philoctète: la première, le numéro 179, est similaire sinon identique à celle reproduite par Gorlée et Beger représentant un archer (v. ci-dessus, 3[0]); la deuxième, le numéro 180, un jaspe gris qui est la propriété du comte de Vitzthum qui figurerait le rapt des flèches de Philoctète par Diomède et Ulysse; le troisième, le numéro 181, le jaspe rouge décrit et reproduit par Mariette.

8[0] Philoctète apparaît sur un miroir qui fait 16,6 cm de diamètre faisant partie de la collection de Luigi Ferdinando Marsili [54]. La partie gauche du miroir est endommagée, mais la partie droite s'est intégralement conservée et laisse voir un homme barbu, la tête tournée à gauche, nu sous une draperie, un arc à la main, qui se fait soigner par un autre homme; il s'appuie sur une hampe, près d'une table sur laquelle se trouve un vase et une éponge. L'arc, le serpent enroulé près du pied valide, le pied malade que l'autre personnage est en train de panser, autant d'éléments qui font penser à Philoctète. En 1789 Luigi Lanzi, le premier à avoir décrit ce miroir et l'ayant reproduit, semble-t-il, y reconnaissait Philoctète, mais il pensait que l'inscription désignait Télèphe. Au début du XIXe siècle Filippo

---

[52] Philipp Daniel Lippert, *op. cit.*, pp. 54-55.
[53] La gemme antique a été dessinée par Aenea Vico, *Ex gemmis et cameis antiquorum aliquot monumenta ab Aenea Vico*, Roma [1650?], pl. 5, reproduite aussi par Joseph Hilarius Eckhel, *Choix de pierres gravées du Cabinet Imperial des Antiques*, Vienne, Joseph Nobel de Kurzbek, 1788, p. 151, gemme no XXXVII. Ces deux dessins sont similaires, alors que le dessin reproduit par Mariette présente des altérations importantes. Salomon Reinach avoue n'avoir plus retrouvé cette gemme dans l'ancienne collection du roi - Salomon Reinach, *Pierres gravées des collections Marlborough et d'Orléans, des recueils d'Eckhel, Gori, Levesque de Gravelle, Mariette, Millin, Stosch*, Paris, Firmin-Didot et Cie, 1895, p. 101.
[54] Giuseppe Sassatelli, *Corpus speculorum Etruscorum. Italia, Bologna - Museo civico*, fascicolo 1, L'Erma di Bretschneider, Roma, 1981, p. 35. Le miroir est conservé au Museo civico archeologico de Bologne (Inv. It. 1074, coll. Universitaria no 273).

Schiassi et Francesco Inghirami démontreront que l'inscription désignait bien Philoctète et non Télèphe comme le pensait Lanzi[55].

À remarquer que, selon Luigi Lanzi, Philoctète n'était pas un personnage si rarement représenté sur des objets antiques découverts en Étrurie[56]!

9-10[0] James Tassie s'était fait une réputation européenne dans sa qualité de modeleur et graveur; les portes des collections les plus prestigieuses lui étaient ouvertes, ce qui lui a permis de se constituer sa propre collection de copies et de gravures. Il fait état de cinq représentations de Philoctète dont le jaspe sanguin de la collection du roi de France mentionné par Mariette et Lippert (no 9356) et deux gemmes de la collection du baron Stosch (nos 9359 et 9360), « Philoctète assis sur un rocher, & tourmenté par sa playe au pied » et « Dito, en face, un des pieds en bandage, appuyé du bras droit sur le carquois & l'arc d'Hercule »[57]. Les deux autres artefacts qu'il mentionne sont inédits: une première reproduction du camée Boethos provenant de France (no 9357) et une sardoine brûlée appartenant à Charles Townley, « Dito, écartant une aile les mouches qui viennent à lui attirées par l'infection de sa playe » (no 9358). Ce dernier artefact est à présent à British Museum (Museum number 1814,0704.1313), où se trouve aussi un dessin sur papier ayant appartenu au même propriétaire, acquis la même année, 1814 (Museum number 2010,5006.1121).

11-13[0] J. J. Winckelmann identifie trois gemmes représentant Philoctète dans la collection du baron Stosch - il s'agit des numéros 299-301. Se fondant sur des sources littéraires, Winckelmann a identifié sur une sardoine Philoctète cherchant l'autel de Jason. Sur une cornaline Philoctète est figuré tel qu'il est envisagé par Sophocle (*Phil.*, 287-291), assure l'auteur: il marche appuyé sur un bâton, sa jambe droite pansée, tenant d'une main l'arc et le carquois. Le dernier artefact décrit, une

---

[55] Filippo Schiassi, *Guida del forestiere al museo delle antichità della regia Università di Bologna*, Bologna, Giuseppe Lucchesini, 1814, p. 100; Francesco Inghirami, *Lettera al Signor Barone di Zach sopra un bronzo rappresentando Filottete*, Genova, dalla stamperia e fonderia di A. Ponthenier, 1819.

[56] « Se avesse a giudicarsi dalla figura, quel primo si terrebbe per Filottete; di cui sono in Etruria tanti bassirilievi; ed uno della miglior maniera nel M. R. [Museo Reale]. » - Luigi Lanzi, *Saggio di lingua etrusca e di altre antiche d'Italia*, t. II, Roma, Nella stamperia Pagliarini, 1789, p. 22, planche XVIII.

[57] James Tassie et R. E. Raspe, *A Descriptive Catalogue of a General Collection of Ancient and Modern Engraved Gems, Cameos and Intaglios, Taken from the Most Celebrated Cabinets in Europe; and Cast in Coloured Pastes, White Enamel, and Sulphur*, vol. II, London, 1791, pp. 545-546. Le no 9360 correspond au no 301 décrit par Winckelmann dans *Description des pierres gravées du feu Baron de Stosch*.

cornaline, figure Philoctète assis sur un rocher, la jambe pansée, la tête appuyée sur sa main droite, tenant l'arc et le carquois de l'autre main[58].

Dans ses *Monuments inédits de l'antiquité* Winckelmann publie 3 artefacts antiques figurant Philoctète dont des gravures des premiers deux artefacts (numéros 118 et 119), sans plus mentionner la dernière cornaline de la *Description*. Le sujet de Philoctète assis, ses armes à côté de lui, est décliné dans de nombreuses variantes et peut être facilement confondu avec Hercule au repos[59]. Un Philoctète assis, tel qu'il devait apparaître sur la gemme de la collection du baron Stosch, sert de modèle à Johann Heinrich Wilhelm Tischbein qui réalise une gravure en circulation vers 1790 à partir d'une gemme antique: Philoctète, vieux, hirsute, assis sur un bloc de pierre, s'appuie sur un bâton; un bandage recouvre son pied et son mollet[60].

14^0 Le troisième artefact figurant Philoctète publié par Winckelmann dans ses *Monuments* est un relief - « il bassorilievo al Num. 120. da me posseduto »[61]. Les conclusions de Winckelmann, qui ne veut y voir un sujet purement allégorique et essaie de justifier la présence de Philoctète offrant un sacrifice, seront réfutées par le père Raffei et par Louis Petit Radel[62].

Le tableau ci-dessous permet un repérage plus facile des artefacts sur lesquels est représenté Philoctète identifiés par Winckelmann:

Winckelmann, *Stosch*, 1760	Winckelmann, *Monumenti*, 1767	Milani, *Filottete*, 1879
299^0, sardoine	118^0	Fig. 7 (v. aussi p. 72)
300^0, cornaline	119^0	Fig.19 (v. aussi p. 78)
301^0, cornaline	-	Fig. 27 (v. aussi p. 82)
-	Bas relief, fig. 120	Mentionné p. 67, n. 3 (fausse attribution)

---

[58] J. J. Winckelmann, *Description des pierres gravées du feu Baron de Stosch*, Florence, chez André Bonducci, 1760, pp. 386-387 (mythologie historique, troisième classe).

[59] Salmon Reinach, *op. cit.*, p. 139, planche 127, fig. 86 (cornaline dans la collection du duc d'Orléans, antérieurement dans la collection de Fulvio Orsini et Crozat).

[60] Cet artefact présente des similitudes avec des documents iconographiques reproduits par L. A. Milani dans *Il Mito di Filottete*, figures 26 à 28 et 31 à 33.

[61] Giovanni Winckelmann, *Monumenti antichi inediti spiegati ed illustrati,* t. I, Roma, 1767, pp. 159-162.

[62] Le père Raffei rapporte que le relief ayant appartenu à Winckelmann se trouvait après sa mort dans les collections de la Villa Albani - Raffei, *op. cit.*, p. 24. Le relief est passé ensuite dans les collections du Musée Napoléon (Louvre); comme le père Raffei, Louis Petit Radel rejette l'interprétation de Winckelmann et considère qu'il s'agit d'une scène allégorique, un *Sacrifice à Minerve - Les Monuments antiques du Musée Napoléon*, t. 4, Paris, Au Collège des Grassins, 1806, pp. 33-36 et planche 11.

15[0] Le père Raffei croit avoir trouvé dans un coin de la villa Albani, dissimulé au regard de son illustre prédécesseur, un autre bas-relief de marbre représentant « Filottete assalito dai più fieri dolori della sua piaga nella solitudine di Lenno », tel qu'il apparaît dans la tragédie de Sophocle et d'Accius[63]. Il conclut: « l'effige del viso, gli atteggiamenti, la situazione della persona, la gamba coperta, e la serpe ci assicurano a riconoscere senza esitazione nel Baslorilievo Filottete abbandonato; massimamentecche non v' ha nella Eroica Favola personaggio, cui tutte insieme le dette particolarità possano convenire ». Plusieurs auteurs dont Ennio Quirino Visconti, Stefano Antonio Morcelli et Georg Zoëga[64] rejettent l'opinion du père Raffei, objectant que non seulement manquent tous les signes distinctifs du héros, mais en plus le visage n'exprime pas la douleur et les crispations provoquées par sa blessure et proposeront d'autres interprétations.

*

Ces derniers auteurs, J. J. Winckelmann et Stefano Raffei, méritent bien une mention spéciale dans ce contexte, vu leur intérêt particulier pour Philoctète.

3. J. J. Winckelmann, Philoctète et l'histoire de l'art chez les Anciens

J. J. Winckelmann a contribué doublement à la réception du mythe de Philoctète, et dans les deux cas d'une manière décisive. D'une part, il a donné de la publicité aux artefacts représentant Philoctète et, d'autre part, il l'a introduit dans le débat esthétique du XVIIIe siècle, contribuant dans les deux cas à la notoriété du personnage et encourageant la réflexion sur son histoire et sa représentation.

Par la notoriété qu'il lui confère, il engage des antiquaires et autres érudits à s'intéresser à Philoctète, leur fournissant une méthode, leur indiquant certaines conventions dans la représentation du héros. Pour identifier le thème et les

---

[63] Raffei, *op. cit.*, p. 24.

[64] Stefano Antonio Morcelli, *Indicazione antiquaria per la villa suburbana dell'eccellentissima casa Albani*, Roma, Vincenzo Poggiolo, 1803, p. 53; Georg Zoëga, *op. cit.*, pp. 262-264. Dans l'ouvrage de Morcelli l'artefact est qualifié de « bassorilievo preteso di Filottete spasimante pel morso di una vipera, che siede sopra uno scoglio, figurato pel promontorio deserto di Lenno, dove i Duci Greci l'abbandonarono, passando senza di lui all'impresa di Troja, edito dall' Ab. Raffei Diss, p. 23.; ma che rappresenta il Genio di un Monte col serpe dietro, simbolo del Genio, non di Filottete, di cui la figura nulla ha di somigliante […]; non avendo segno di ferita alla gamba come il altri monumenti Filottete, per provarne la spasimo: e questo, che il Raffei scorge nella testa della figura, altro non è che l'effetto del vento, che […] rebbuffa i capelli. »

personnages représentés sur les artefacts de la collection du baron Stosch, Winckelmann se fonde sur l'intuition et l'érudition: « Les preuves que nous avons tirés des monuments antiques sont souténues par des citations d'Auteurs fort exactes, […] toutes ces citations sont puisées dans les premiéres sources »[65]. Ainsi, pour justifier le sujet d'une sardoine, n⁰ 299 de la collection Stosch, « Philoctète [...] mordu d'un serpent lorsqu'il alla chercher l'Autel que Jason dans son Expédition de Colchos, avoit élevé à Chryse, Promontoire de l'Ile de Lemnos »[66], Winckelmann renvoie à plusieurs sources, Sophocle, *Phil.*, 269, Philostrate, *Images*, XVII, la scholie à Lycophron, 912. L'artefact n⁰ 300 présente Philoctète blessé « à la jambe droite »[67] se déplaçant appuyé sur un bâton, tenant l'arc et le carquois de l'autre main, « tel qu'il est peint par Sophocle, qui lui fait raconter ses miséres à Néoptoléme », la gravure paraissant, selon ses dires, « copiée d'après cette Tragédie inimitable, & supérieure à toutes celles qui ont été faites depuis »[68]. Winckelmann cite ensuite un fragment sophocléen, en grec et en latin (*Phil.*, 286-289), ajoutant une convention glanée quelque part conformément à laquelle « Homére fait marcher les Chefs des Grecs blessés appuyés sur leurs épées »[69].

Étrangement, la troisième pierre gravée dont la description ne comporte aucune référence n'est plus mentionné dans l'ouvrage suivant, *Monumenti antichi inediti, spiegati ed illustrati*[70]. Là, pour décrire les deux artefacts mentionnés ci-dessus, Winckelmann ajoute d'autres sources à celles déjà utilisées dans son ouvrage antérieur, Pausanias, Stephane de Byzance (exil à Lemnos ou dans l'île Néa); Appien, *Mithridate* (temple où se trouvent les armes de Philoctète); Lucien de Samosate, *De la danse,* 46 (Philoctète est « celui qui est abandonné »); Accius, cité d'après Scaliger qui citait Varro, et Quintus de Smyrne (Philoctète porterait « una coperta di penne d'uccelli intorno al basso ventre »).

Winckelmann ajoute aux descriptions fournies sept ans auparavant de nouvelles interprétations, preuve indubitable de l'évolution de sa pensée et de l'approfondissement du sujet: ainsi, le Philoctète gravé sur la pierre n0 118 est jeune, en contraste avec les deux autres artefacts sur lesquels le héros a une barbe touffue qui indique « la vie solitaire et malheureuse que mena durant dix ans

---

[65] J. J. Winckelmann, *Description des pierres gravées du feu baron de Stosch*, p. V.
[66] Idem, p. 386.
[67] Traditionnellement, Philoctète est blessé au pied gauche, mais ici, y compris pour la description de l'artefact antérieur, n⁰ 299, comme dans les *Monuments antiques*, Winckelmann parle de la jambe droite!
[68] J. J. Winckelmann, *op. cit.*, p. 386.
[69] Idem, p. 387.
[70] Ces trois pierres sont montées en bague d'or, traitement réservé aux « sujets les plus rares » - idem, p. XXIX.

Philoctète dans cette île déserte » plutôt que son grand âge[71]; sur la pierre gravée n0 119 Philoctète porte deux arcs, l'arc hérité d'Hercule et un autre, à usage trivial - « un altro arco fra esse, per indicar la caccia ch'è facea degli uccelli, per procacciarsi da vivere »[72].

Pour le nouvel artefact sur lequel il avait identifié Philoctète - un bas-relief, n0 120, où apparaissent un personnage féminin ailé et un guerrier placés de part et d'autre d'un autel surmonté d'une Athéna, autour duquel s'enroule un serpent - Winckelmann diversifie sa démarche afin de démontrer qu'il s'agit d'un sacrifice offert par Philoctète en présence de Hygie ou de la Victoire[73]. L'auteur se trompe, mais son analyse est instructive à plus d'un égard.

Intrigué par le sujet, Winckelmann aura besoin d'un long détour pour passer d'une interprétation strictement allégorique à un mélange d'allégorie et de vérité: l'allégorie subsiste (le sacrifice pour recouvrer la santé), mais il y glisse un personnage mythologique susceptible d'être distribué dans une telle scène. Comme dans les autres cas, Winckelmann réunit de nombreuses sources livresques; pour le seul Philoctète il renvoie à Philostrate, Images, 17 (barbe hirsute, pointue); Eustathe (temple de Pallas appelé Chrysé bâti par Jason; peut-être un bomos; causes de la morsure); Énéide, V, 95 (le serpent, génie ou ministre du défunt). Mais il a besoin de nouveaux arguments pour démontrer sa thèse, alors il se concentre sur certains détails caractéristiques - vêtements, coiffures, postures et mimiques. Or, une certaine position de la jambe lui indique qu'il pourrait s'agir d'un personnage qui a mal au pied:

> La figura di Filottete ci manifesta il dolore del morso del serpente nel piè destro, col tenerlo alzato ch'ella fa, quasi non attentisi posarlo in terra; e il dolore come veggiamo nella celebre statua di Laocoonte, sembra anche quì sentirsi da Filottete fino nelle dita del piede.[74]

Mettant à profit ses connaissances en matière de conventions de l'art antique, il remarque que Philoctète, comme Hygie d'ailleurs, est nu-pieds[75].

---

[71] J. J. Winckelmann, *Monuments inédits de l'Antiquité, statues, peintures antiques, pierres gravées, bas-reliefs de marbre et de terre cuite*, t. 2, Paris, L. Paravicin, 1808, p. 104. Les gravures ont été exécutées par David, mais l'édition est défectueuse.

[72] Winckelmann, *Monumenti antichi inediti, spiegati ed illustrati*, t. II, Roma, 1767, p. 160.

[73] Idem, pp. 160-161.

[74] Idem, p. 161. V. aussi les considérations de l'auteur relatives à la position du pied reposant sur les doigts comme signe de la douleur, dans Winckelmann, *Histoire de l'art*, vol. 2, p. 109.

[75] Franciscus Junius qui invoque une épître de Philostrate (épître 18, *ad excalceatum adolescentulum*) mentionne une (fausse) convention dans la représentation antique des héros que « les anciens […] peignaient le plus souvent déchaussés, au contraire des malades et des vieillards ». Philoctète fait exception « parce qu'il était boiteux et malade » - Franciscus Junius, *De pictura veterum libri tres*, *Rotterdam, 1694,* édition du livre I par Colette Nativel, Droz, 1996, p. 280.

On peut donc savoir gré à Winckelmann d'avoir entamé une réflexion sur la représentation de Philoctète dans les documents iconographiques anciens, orientant la démarche des antiquaires et autres collectionneurs vers une étude scientifique d'un sujet de la glyptique antique. Parmi ses émules, deux célèbres antiquaires français, l'abbé Géraud de La Chau, bibliothécaire et garde du cabinet des pierres gravées du duc d'Orléans, et l'abbé Gaspard Michel, dit Le Blond, sous-bibliothécaire du collège Mazarin. Pour ces auteurs, « la description des Pierres du Cabinet de Stosch est un modèle en ce genre: on y voit partout l'érudit qui observe avec les yeux d'un Artiste éclairé. Dans tous ses ouvrages le goût est joint à la science […] »[76] Et leur admiration est si grande qu'il leur arrive de copier des phrases tirées des études du maître! Ainsi, pour identifier Philoctète sur une cornaline de la collection du duc d'Orléans, se trouvant antérieurement dans la collection Crozat et décrite en 1741 par J.-P. Mariette - le numéro 5 ci-dessus -, ils commencent par un bref rappel de la légende de Philoctète, abandonné à Lemnos par Ulysse avec l'accord de l'armée, convaincue que « Philoctète étoit frappé de la main des Dieux ». Les auteurs jugent bon de citer un ample passage de Télémaque, celui justement dans lequel le héros raconte son abandon et sa vie à Lemnos, qu'ils croient traduit de Sophocle. S'ensuit la description de la cornaline: Philoctète, assis sur un rocher, soulève de ses deux mains sa jambe malade, qui n'est pas pansé; l'arc, le carquois, un oiseau au long cou et un gobelet sont autant de détails qui permettent l'identification du personnage. Ce qui suscite le plus grand intérêt est un rocher étrange, troué, dans l'ouverture duquel on voit Vulcain « à qui cette isle étoit consacrée », un marteau à la main, coiffé d'un bonnet spécifique. Une source jaillit de ce rocher; à côté de Vulcain, un flambeau sollicite toute l'imagination des auteurs:

> […] quant à la torche qui brûle à côté de la Statue, peut-être est-elle un attribut de Vulcain, & peut-être l'Artiste a-t-il voulu par-là donner à connoître que les Anciens faisoient de l'isle de Lemnos le séjour du Feu, ou désigner les secours précieux que Philoctète trouva dans cet élément.[77]

La fin de cette description est un hommage explicite au théoricien Winckelmann. Les auteurs y voient une illustration de sa thèse conformément à laquelle Philoctète se montrer supérieur à ses souffrances: « il dévore sa douleur dont on ne voit pas même les traces sur son visage ». Le héros serait représenté selon « les principes de l'Art & non ceux de la Philosophie », le peintre et le sculpteur évitant de suivre les procédés du poète[78].

---

[76] Abbé de La Chau, Abbé Le Blond, *op. cit.*, pp. XXI-XXII.
[77] Idem, p. 292.
[78] Winckelmann, *Histoire de l'art*, II, p. 289.

4. Le père Raffei et les reliefs de la Villa Albani

Stefano Raffei, le successeur de Winckelmann à la villa Albani, est l'auteur de plusieurs dissertations qui se constituent en autant de suppléments aux *Monuments inédits de l'Antiquité*, l'ouvrage de son prédécesseur. La quatrième de ces dissertations, *Filottete addolorato*, porte justement sur un bas-relief de la Villa Albani qui, selon le père Raffei, représenterait le héros[79]. Dans la tradition inaugurée par Winckelmann, l'auteur ne manque pas de rappeler les sources livresques les plus importantes pour la séquence lemnienne, les tragédies de Sophocle, Eschyle, Euripide et Accius[80]. Il constate un décalage entre l'intérêt que portent à Philoctète les écrivains et celui beaucoup plus modeste que lui témoigneraient les artistes pendant l'Antiquité. Car sur son inventaire des artefacts représentant Philoctète connus à son époque sont inscrits seulement cinq objets, deux gemmes de la collection du baron Stosch décrites par Winckelmann, une gemme reproduite par Louis Smids, mais sur laquelle le père Raffei reconnaît Hector à Delphes, inspirée d'un tableau décrit par Pausanias, *Phocide,* 31, la gemme gravée par Enea Vico, le bas-relief décrit par Winckelmann – ces artefacts sont tous mentionnés ci-dessus, dans cet ordre: 11^0, 12^0, 3^0, 2^0, 14^0. [81]

Comme Winckelmann avant de livrer son interprétation sur un objet inédit, le père Raffei procède par un long détour. Il essaie de présenter au lecteur l'histoire de Philoctète dans toute sa complexité: il précise les circonstances de l'exil - la volonté expresse des dieux -, la grotte à deux entrées, les manifestations de sa maladie - renvoyant à Sophocle, Accius, cité d'après Cicéron et Nonius Marcellus, et Eschyle -, son aspect sauvage, effrayant - renvoyant à Sophocle, cité en grec, latin et italien, Accius, et Philostrate, cité en italien. Ce n'est qu'après avoir fourni et commenté ces détails que le père Raffei décrit l'artefact, reproduit d'ailleurs en tête de sa dissertation. Pour étayer sa thèse, il s'attarde sur les simples que Philoctète utilisait pour calmer ses douleurs, mais aussi sur la description de la posture du personnage et surtout sur la position de son pied. Il pense que, comme dans le cas des artefacts indiqués par Gronovio et Smids, comme dans le commentaire de Winckelmann sur l'artefact 14^0, il n'est pas obligatoire que l'artiste montre la blessure de Philoctète.

---

[79] Raffei, *op. cit.*, 1773.

[80] Idem, p. 23.

[81] Par la suite, Georg Zoëga reprochera au père Raffei d'ignorer les deux artefacts représentant Philoctète publiés par Gori, un sarcophage et une urne funéraire (v. ci-dessus, 1^0 et 4^0) - Georg Zoëga, *op. cit.*, p. 259, n. 4.

Le père Raffei croit donc que le personnage figuré sur le bas-relief est Philoctète saisi de « fierissimo spasimo », situation qui exige de nouvelles considérations sur la position de la plante du pied, mais aussi sur le mal du héros, appelé chez Eschyle et Euripide φαγέδαιναν, et chez Sophocle Διαβόρος, « dichiarato dal greco Scoliaste così: Morbo, che divora, devasta, imputridisce, da' Medici chiamato φαγέδαιναν, cioè ulcere fagedenico »[82] - et des renvois à Hésychios, Julius Pollux, Galien et Hippocrate.

Le père Raffei déploie des trésors de subtilité pour expliquer que dans le bas-relief qu'il a découvert il s'agit bien de Philoctète: il demande au lecteur de s'imaginer la grotte sous la forme d'une brèche, de croire que l'arbre qui pousse derrière le héros et dont le tronc passe sous son bras n'a pas de feuilles parce que le héros les a utilisées comme remède. Il demande au lecteur d'accepter que, la plaie de Philoctète étant affreuse, le sculpteur a préféré la cacher sous le drapage, le serpent présent dans l'image rappelant suffisamment la cause du mal[83]. Enfin, le père Raffei demande au lecteur d'accepter que Philoctète n'a pas d'arc parce qu'il est en train de soigner sa blessure et que d'ailleurs comme Sophocle le mentionne il a toujours peur qu'on ne le lui vole et donc il le cache parfois dans la grotte, avec ses flèches[84].

---

[82] Raffei, *op. cit.*, p. 27.

[83] « […] prese il nostro scultore il saggio partido di coprire in quel modo tutta la gamba, non contravenendo così nè al decoro, nè alla poetica fama » - Raffei, *op. cit.*, p. 27-28.

[84] « […] allorchè vi capitarono i Greci, sentendosi dallo spasimo assalire, diè le frecce con l'arco in custodia al figliuolo di Achille, ed è molto verisimile che in altri tempi della sua solitudine la tenesse nella sua abitazione riposto con gelosia » - idem, p. 28.

SURREAL HISTORICITY AND HISTORICISED SURREALISM: SALMAN RUSHDIE'S *SHAME*

Angela STĂNESCU[1]

Abstract: The article examines the particularities of Salman Rushdie's metafictional discourse, which articulates the author's reflections on the nature of historical reality, referentiality and the politics of textual representation. The author's aesthetic dilemmas between realism and fabulism interrogate the dialogical ethics of fictional discourse as opposed to the monologic discourse of oppressive autocracies, which seem to de-familiarise the boundaries between reality and the surreal experience of history. The analysis focuses the metafictional strategies by which Rushdie ironically rationalises his choice of a surrealist aesthetic, considered as best fitting the nature of his historical referent.

Key-words: postcolonial satire, historiographic metafiction, surrealism, metafiction, historical reference.

Shame, Rushdie's third novel of 1982, could be regarded as a thematic sequel to *Midnight's Children*, in that it takes up the narrative thread of Pakistan's emergence and consolidation as a nation state, which is episodically, though memorably represented in Saleem Sinai's panoramic overview of the closely knit national politics of the subcontinent's young states. If Saleem's master-narrative envisages a myth of origins of the Indian nation, the author-narrator of *Shame* spins the founding myths of Pakistan and the extraordinary tales of its internal and external political quarrels.

The novel rehashes what Homi Bhabha describes as 'the emergence of India and Pakistan, born together from a cleft womb, still as restless in relation to each other as the day they stepped into the harsh light of nationhood' (Bhabha 2004: ix). The narrative projects a political biography of Pakistan, fictionalised in a wildly postmodernist collage of narrative modes and discourses, fusing together elements of the folktale, the fantastic, the gothic, the ghost story, vampirism, realism, documentary, journalism or political dystopia, all self-consciously commented upon and appropriated by the metafictional voice of the implied author.

---

[1] Faculty of Political Sciences, Letters and Communication, Department of Letters, "Valahia" University of Târgovişte, ROMANIA, angelastanescu@yahoo.com

Thinly disguised behind the voice-over commentary of an intrusive authorial consciousness, Rushdie exposes in a disingenuously self-deprecating manner the moral motivations and artistic choices of his undertaking. He overtly refers to the life of his family and friends in Pakistan, as if to justify his close interest in and familiarity with the country's realities. Like Saleem Sinai, he appears 'handcuffed to [the] history' of the two twin nations born simultaneously in the year of his own birth. While India remains the country of his past, of his enchanted Bombay childhood in which he grew his cultural roots, Pakistan is the country of his family's present and future, the place to which he becomes attached by the bonds of blood and love, the site of his family home.

Self-consciously anticipating potential contestations of his right to narrate, Rushdie stages a defence of his moral right to his subject, warding off imaginary attacks from offended readers. He repeatedly bursts onto the stage of his narrative in the persona of a sometimes defensive, sometimes vociferous, revolted and anguished author, in order to rationalise his choice of content and form or respond to virtual accusations. *Shame* overtly foregrounds its author's wrestling with the alternative temptations of realism and fabulism, thus staging the crucial dilemma confronting the novelists of the last half a century.

Moreover, the metafictional authorial commentary engages dialogically the on-going critical debate over the politics and poetics of the contemporary novel as a repository of a collective socio-historical consciousness. The prominence of the authorial figure and his meta-discourse on the problematic of his novel consecrates *Shame* as a paradigmatic exemplar of Linda Hutcheon's concept of historiographic metafiction. All of Rushdie's novels fit the paradigm of the novelistic subgenre theorised by Hutcheon, insofar as they are narrated by self-conscious writer figures preoccupied with the credibility of their perceptions of historical reality and with the relationship between the politics and aesthetics of fictional representation. But *Shame* expands and enriches the repertoire of the paradigmatic metafictional discourse.

The authorial asides in which the writer's persona takes the reader in his confidence install a profoundly dialogical discourse addressing and responding to imagined counter-discourses or opposing voices. More than merely indulging in the staple metafictional convention of 'baring the device' or inviting the reader into the writer's workshop, the author-narrator of *Shame* doubles as both plaintiff and defendant as he simultaneously questions and proclaims the very legitimacy of his narratorial undertaking or the validity of his ethical and aesthetic approach. The artist's controlling consciousness splits into the divergent perspectives of the manager, actor and spectator of his own narrative performance, which reminds one of Thackeray's conversational intrusions. But while Thackeray envisaged an

empathetic complicity with his reader, Rushdie is aware of the cultural heterogeneity of his implied audience, unevenly distributed on either side of the ideological divide between East and West. He operates by overly 'othering' those whose sensibilities are bound to be offended by his satire as he self-consciously starts to ventriloquize their virtual attacks on his project.

As he embarks on his alleged fantasy about a purportedly fictitious country resembling Pakistan, the thinly disguised author figure imagines the protestations of those who, scathed by his political fable, might respond by challenging his credentials. He fears that his position as a self-exiled outsider, as a refugee to the barricades of the West, enjoying the critical licence of the cosmopolitan émigré, might be invoked to contest his right to comment on realities of which he has no direct experience:

> Outsider! Trespasser! You have no right to this subject! I know: nobody ever arrested me. Nor are they likely to. Poacher! Pirate! We reject your authority. We know you, with your foreign language wrapped around you like a flag: speaking about us in your forked tongue, what can you tell but lies? (Rushdie 1982: 28)

While admitting that there are others more entitled than him to voice the plight of Pakistan, such as his friend, 'the poet [who] had spent many months in jail, for social reasons' (28), Rushdie takes it upon his himself to speak on behalf of those silenced by political persecution: 'Maybe my friend should be telling this story, or another one, his own; but he doesn't write poetry any more. So here I am inventing what never happened to me' (28). In defence of his right to narrate, Rushdie invokes his moral duty to avail himself of his unrestrained freedom of thought and speech. As such freedoms are a luxury denied to his friends and family in Pakistan, he feels it is incumbent on him to voice their predicament and further their cause. His retort to the torrent of abuse mimicked above unambiguously states his right to engage the reality of this or any other country, on the grounds that its political destiny partakes of the global heritage of world history and cannot be swept under the carpet of national sovereignty or imprisoned within the borders of domestic secrecy:

> I reply with more questions: is history to be considered the property of the participants solely? In what courts are such claims staked, what boundary commissions map out the territories? Can only the dead speak? (28).

The self-conscious authorial persona both defensively and offensively elaborates on the rightfulness of his critical engagement with and claim on the subject of Pakistani politics and society. The mere mention of his family's residence in Pakistan is enough to hammer his point home. Though not explicitly argued, this autobiographical fact makes his case that he is bound up to the country's fate by the

inextricable ties of blood. He mentions his visits to Karachi with the offhand naturalness with which one talks about ordinary reunions with family and friends, but his feigned casualness contrasts with the unnatural tension, cautious silences and sense of menace perceptible in the manner of his interlocutors.

Thus, Rushdie stakes his claim to inside knowledge of a stifling socio-political climate in which 'the air…is full of unasked questions' (27), but also pregnant with the muted answers which the author feels called upon to voice on behalf of the oppressed. Apart from his familial attachments to this oppressive space, Rushdie invokes the strength of cultural and ethnic affinities with the life of the subcontinent, which override the distancing effect of migration. He explains that the novel under way is intended as a kind of literary testament addressing his native subcontinent, a ritual farewell aimed to mark the nostalgia of his severance from his past, which already feels like a foreign country:

> I tell myself this will be a novel of leave-taking, my last words on the East, from which, many years ago, I began to come loose. I do not always believe myself when I say this. It is a part of the world to which, whether I like it or not, I am still joined, if only by elastic bands (28).

The narrator's affirmation of his right to the subject of Pakistan is paradoxically counteracted by his negation of any attempt at realism. These disingenuous disclaimers, so transparently self-contradictory, are not really meant to deny the obvious, but to suggest that his fiction can accommodate the country's unimaginable realities only by means of an epistemological displacement which relocates them into the different order of an alternative universe, an imagined parallel world where any abnormality or surreal monstrosity becomes possible and plausible:

> The country in this story is not Pakistan, or not quite. There are two countries, real and fictional, occupying the same space, or almost the same space. My story, my fictional country exist, like myself, at a slight angel to reality. I have found this off-centring to be necessary; but its value is, of course, open to debate. My view is that I'm not writing only about Pakistan (29).

The author's plea for the reader's suspension of disbelief is marred by internal contradictions, hesitations and *double entendres* ('or not quite', 'the same space, or almost the same space', 'open to debate'). Far from alleviating our temptation to establish connections and correspondences with real history, these half-hearted denials only serve to reinforce our suspicions. Furthermore, the vagueness of his Pakistan is belied by his undisguised reference to Karachi. The implication that the book may as well be 'not…only about Pakistan' indicates its encompassing scope as a universally significant cautionary tale about the dangers of founding states and nations on the fundaments of religious purity, which has led to the intoxicating Islamisation of politics in the Muslim world.

At the same time, the author is at pains to rationalise his inability to write a realist novel about Pakistan. In his apologia for eschewing realism he offers two main reasons. Firstly, a mimetic representation of the country's reality would be difficult because of his fragmentary knowledge of its quotidian life. Emphasising again his affective ties to the private sphere of Pakistani history, he draws a parallel between his episodic, discontinuous relationship with his youngest sister and his scrappy image of the country. He confesses that he can only perceive the country as a subjective reality, due to the private significance it bears for him as the setting of his sister's existence. Just as his sister's image has been reconstructed from the jigsaw pieces of a temporally segmented acquaintance, his picture of the country has to be pieced out from fugitive glimpses. Replicating the central trope of *Midnight's Children*, by which Saleem defines himself as the mirror image of India, the narrator identifies the destiny of Pakistan with that of his own family. Pakistan is appropriated as a subject by virtue of its being the background of his family album, and by extension an inextricable part of his identity and cultural self-consciousness.

> If this were a realistic novel about Pakistan, I would not be writing about Bilquis and the wind; I would be talking about my youngest sister. Who is twenty-two, and studying engineering in Karachi… and who (unlike me) is a Pakistani citizen On my good days, I think of her as Pakistan, and then I feel very fond of the place, and find it easy to forgive its (her) love of Coca-Cola and imported motor-cars. Although I have known Pakistan for a long time, I have never lived there for longer than six months at a stretch… I have learned Pakistan in slices, the same way as I have learned my growing sister. I first saw her at the age of zero… then at three, four, six, seven, ten, fourteen, eighteen, and twenty-one. So there have been nine youngest sisters for me to get to know. I have felt closer to each successive reincarnation than to the one before. (This goes for the country, too). I think what I'm confessing is that, however I chose to write about over-there, I am forced to reflect that world in fragments of broken mirrors… I must reconcile myself to the inevitability of the missing bits (68-9).

While confessing to the gapped, fragmented experience of the migrant who, torn between two cultural spaces, projects his image of home onto the features of the loved ones left behind, the narrator also admits to the inherent fallibility of his perspective on Pakistan. His narrative project can only reflect his outsider's take on the inner continuities, or rather discontinuities, of a people's collective perception and experience of history in the making. His insight into the country's social and political issues is only gleaned from eye-witness testimonies, from his occasional visits or from the media, and therefore liable to yield a necessarily perspectival

montage of a mediated reality. With the patently postmodern wariness of absolute truths, Rushdie puts into question the finality of his own judgements by adopting the self-exonerating stance and licence of the unreliable narrator.

The second reason which the author invokes in his refutation of realism is related to the extraordinary nature of his topic. He explains that a realistic depiction of Pakistan would involve outrageous details of its political, social and religious corruption, anecdotes about the rottenness and venality of its political and military elites, about horrors infinitely more mind-blowing than the fantastic apologue which he has envisaged. But his tongue-in-cheek disavowal of his fiction's historical referentiality is belied by the mention of Bhutto and Zia, the real-life referents of the novel's main protagonists. Their political rivalries, unlawful abuses and discretionary rule of Pakistan are thinly disguised in the mock-heroic, epic confrontations between Iskander Harappa and Raza Hyder. The narrator's breathless, cumulative enumeration of the sorry facts which would pile up in a realistic novel about Pakistani politics streams into a page-long, explicit summary of all the corruptions, manipulations, bigotries and venalities engendered by the power struggle and personal vendettas between the two arch-rivals, both real and fictional. The cumulative effect created by this shocking inventory of enormity characterising Pakistan's affairs of state is subversively intended to give the reader a taste of the tremendous challenge which a realistic representation would entail:

> But suppose this were a realistic novel! Just think what else I might have to put in…How much real life material might become compulsory! ... about smuggling, the boom in heroin exports, the military dictators, venal civilians, corrupt civil servants, bought judges, newspapers of whose stories the only thing that can confidently be said is that they are lies; or about the apportioning of the national budget, with special reference to the percentages set aside for the defence (huge) and for education (not huge). Imagine my difficulties! (70)

Rushdie claims that the times are not propitious to realistic narratives, that pursuing such an approach would mean courting disaster. The bitter irony is that the scenario he envisioned was to be substantiated only a few years later, when his *Satanic Verses* unleashed the infamous 'Rushdie Affair':

> By now, if I had been writing a book of this nature, it would have done me no good to protest that I was writing universally, not only about Pakistan. The book would have been banned, dumped in the rubbish bin, burned. All that effort for nothing! Realism can break a writer's heart' (70). Having argued his alleged case against political realism, the author solicitously offers his readers an interpretive key to his story, which he describes as 'a sort of modern fairy tale (70).

It is, however, a fairy-tale in which, though evildoers get their due deserts by dying an un-heroic death, good cannot be said to prevail and no one lives happily ever after. Moreover, Rushdie's fairy-tale also seems to have had a disturbing bearing on reality, if we are to read General Raza Hyder's fictional death as an uncanny anticipation of the untimely demise of President Zia-ul-Haq in a mysterious aircraft crash occurred in 1988. We cannot but wonder how much Rushdie's satiric art illustrates the ancient superstitions about the prophetic, deathly tongue of the archetypal satirist-magician, whose verbal poison was believed not only to stigmatise its victims, but also to inflict death.

Just as the authorial voice playfully issues self-contradictory pronouncements on the thematic and formal concerns of the novel, Rushdie has displayed, in various essays or interviews, the same tendency to offer ambiguous clues for its reading. Critics have found it quite a challenge to pinpoint the polymorphous quality of the novel or agree on a generic denominator that would best describe its structural and technical originality. Catherine Cundy begins by revising Rushdie's own inconsistent assessments of his novel. Curiously enough, he has described *Shame* as a 'realistic' novel, though 'not entirely a-*roman-a-clef*' (Rushdie, quoted in Cundy 45). Cundy examines the appropriateness of defining it as an allegory, a genre considered by Fredric Jameson and Timothy Brennan to characterise much of Third World literature, which is often permeated by the didacticism of the 'national allegory' (Cundy 61). Seeking a satisfactory definition of allegory which would best fit Rushdie's particular brand, the critic settles for Jameson's insightful diagnosis of the genre's contemporary function.

Jameson defines the postcolonial allegorical spirit as 'profoundly discontinuous, a matter of breaks and heterogeneities, of the multiple polysemy of the dream rather than the homogeneous representations of the symbol', naturalised by writing from and about the Third World so that 'the story of the private individual destiny is always an allegory of the embattled situation of the public third-world culture and society' (Jameson, quoted in Cundy 62). Irrespective of the labels invoked to describe Rushdie's hybrid novel, it is generally agreed that it fuses the rhetoric of a whole array of genres belonging to Western or Eastern traditions. An allegorical reading is inherent to the story's didactic and moralising thrust, warning against oppression in the most general sense, with particular emphasis on the corrupt oppressiveness of autocratic regimes ousting each other in Pakistan.

The novel's indebtedness to the Western mock-epic tradition is illustrated by the symmetry of the parallel plot, following the un-heroic rise and fall of two families, the Harappas and the Hyders, whose private and domestic melodramas are exorcised on the public stage as political farces. Their entwined stories satirically dramatize the political careers of the two prominent, antagonistic

Pakistani rulers - Zulfikar Ali Bhutto and general Muhammad Zia-ul-Haq. The novel is also reminiscent of the Hindu epics, insofar as the two dynastic families, like their mythical counterparts, are locked together in an iniquitous web of kinship, complicities, alliances, betrayals, humiliations, rivalries and assassinations, and doomed by a lethal embroilment of hatred which eventually leads to their apocalyptic annihilation. But the benign humour of the mock-heroic mode, sustained by the novel's caricatured portraits and burlesque entanglements, conjoined with the grotesque crudity of the Menippean carnivalesque, is darkened by the admonitory irony of classical satire.

References:

Cundy, Catherine. *Salman Rushdie*. Manchester: Manchester University Press, 1996.
Bhabha, Homi. *The Location of Culture*. 1994.London: Routledge Classics, 2004.
Gorra, Michael. *After Empire*: *Scott, Naipaul, Rushdie*. Chicago University Press, 1997.
Grant, Damian. *Salman Rushdie*. London: Northcote House, 1999.
Hutcheon, Linda. *The Politics of Postmodernism*. London: Routledge, 2002.
Needham, Anuradha Dingwaney. 'The Politics of Post-Colonial Identity in Salman Rushdie'. In *Reading Rushdie: Perspectives on the Fiction of Salman Rushdie*. Ed. M. D. Fletcher. Amsterdam: Rodopi, 1994. Pp. 145-159.
Rushdie, Salman. *Shame*. London: Jonathan Cape, 1983.
Suleri, Sara. 'Contraband Histories: Salman Rushdie and the Embodiment of Blasphemy'. In *Reading Rushdie: Perspectives on the Fiction of Salman Rushdie*. Ed. M. D. Fletcher. Amsterdam: Rodopi, 1994. Pp. 221-237.

CONSTANTIN BRÂNCOVEANU'S LIBRARY OF HUREZ – A MODEL OF MULTICULTURALITY

Agnes ERICH[1]

Abstract: The libraries present in time in princely residences, boyars' houses, schools and monasteries have preserved undeniable written evidence about the scholarly preoccupations of the Romanian reigning princes. This is how the passion for books, passed on from generation to generation among the Cantacuzinos, materialized as well in the spiritual preoccupations of Constantin Brâncoveanu, who was brought up by his mother, Stanca Cantacuzino, the daughter of the postelnic (Chamberlain) Cantacuzino, and by his uncle, the stolnic (Seneschal) Constantin Cantacuzino. Thus, he will grow up and shape his personality in the residences of the Cantacuzinos of Filipeşti (Mărgineni) and Bucharest, where he must have had at hand large and precious book collections coming from the European area.

Key-words: Brâncoveanu, Library of Hurez, Bucharest Bible, multyculturality, Cantacuzino

The Wallachian ruler began his reign by means of a very important cultural act for the Romanians, namely the printing of the Bucharest *Bible* (its first complete edition in Romanian, a large work for its time, in large folio format, 2 columns on page, small characters), in just 10 months. It began on November 5, 1687, in the printing shop managed by Mitrofan, and ended in September 1688, the second circulation being ready on November 10, 1688 (in one month).

Brâncoveanu was the "administrator" of this work, a work actually realized with the contribution of Romanian scholars from everywhere. The future reigning prince grew aware of the importance of the reference tools needed for the translation of the *Bucharest Bible* and created a lexicographic fund comprising, among other essential works: the edition printed in Venice, in 1523 of the *Etymologicum magnum, sive thesaurus universae linguae Graecae ex multis variisque autoribus collectus*, also known as the *Greek Lexicon* of Varinus Favorinus; *Biblia Sacra Polyglotta*, appeared between the years 1653-1657

---
[1] Faculty of Humanities, Department of History and Letters, "Valahia" University of Târgovişte, ROMANIA, agnes_erich@yahoo.com

(London, 6 volumes in folio)[2], edited by the great orientalist Walton Bryan, or *Lexicon heptaglotton*, realized by Edmund Castell (collaborator of Bryan in the editing of the polyglot Bible).

The volumes were prepared to be shared to all those able to understand the historical significance referred to in their forewords. The Seneschal himself had asked Constantin Brâncoveanu to send copies in the country to make the change of reign known, which allows us to state that we may probably witness a first *manifesto* distributed for the sake of the creation of the political connections needed for the realization of his reforms.

Constantin Brâncoveanu was interested as well in creating a library sheltered by the Monastery of Hurez, for which he had a room built at the same level as the chapel and the princely rooms. About this library, just one mention has been preserved, dating from the first half of the 18th century (1727), which highlights the existence of a beautiful library: "*eine schöne bibliothek*"[3] mentioned by the German scholar C. F. Neickelio.

We can also deduce the importance of this library from the Greek inscription laced over the construction's door: "*Bibliotecă de hrană dorită sufletului, această casă a cărţilor îmbie prea înţeleaptă îmbelşugare, în anul 1708*" (namely, *Library of food desired by the soul, this book house invites to richness of wisdom, in the year 1708*), realized by the Archimandrite John. Here, Constantin Brâncoveanu will bring together volumes and manuscripts of various domains, discovered by Alexandru Odobescu in 1861, written in Greek, Latin, Italian, Arab and Georgian. During the following years, a part of the books and manuscripts arrived at the National Library (in 1865), the Library of the Holy Synod of Bucharest (in 1877) and at the National Museum of Antiquities (in 1865 and 1885)[4], and at the Library of the Romanian Academy.[5] In a Report addressed to the School Inspectorate (Eforia Şcoalelor) (13 September 1840) it is mentioned that Gheorghe Ioanid had a catalogue of the library of the Hurez Monastery, out of which he had selected over 200 titles that he wanted to transfer to the National Library.

In April 1865, Ion C. Gîrleanu informed to the Ministry of Instruction that at Hurez Monastery there were 150 volumes (Byzantine historians, Socrates etc.) and suggested that they should be transferred to the National Library. The first catalogue was drawn up on May 1, 1865 by the reviewer I. Eliade and included 425 manuscripts and printings. In this catalogue the tomes needed for the divine service had not been recorded. A number of 138 volumes were kept for the National

---

[2] Vol. 1, 1046 p.; vol. 2, 918 p.; vol. 3, 1203 p.; vol. 4, 808 p.; vol. 5, 983 p.; vol. 6, 818 p.
[3] C. Dima-Drăgan. *Biblioteci umaniste româneşti*. Bucureşti: Editura Litera, 1974, p. 11.
[4] At that moment at Hurez Monastery there were still 38 manuscripts and 393 printed books.
[5] C. Dima-Drăgan. Op. Cit., p. XII.

Library.[6] In 1907, N. Iorga selectively publishes the archive of Hurez Monastery, stating that "several series of Church books and others, all sealed by the princely seal, were entrusted to Ioan", the first Archimandrite of the Monastery.[7]

For the National Museum of Antiquities several Church books were selected: *Greek Evangel* with golden covers; *Greek Evangel* with silver covers; *Romanian Evangel* [with Cyrillic Characters] given to C. Brâncoveanu by the Tsar Peter the Great; *Small Romanian Evangel* [with Cyrillic Characters], *Evangels* in velvet binding with corners made of silver or copper.

On December 12, 1876 the Ministry of Public Instruction was informed on the existence of 600 volumes in the precincts of the monastery. A catalogue was drawn up (3 April 1877) including 175 titles described bibliographically and other volumes recorded only numerically (33 Greek, 122 Old Slav, 244 Romanian). A decision was made that the Church volumes should remain entrusted to the monastery, while the others should be transferred to the Holy Synod (212 titles)[8], with the obligation of creating a library.

The oldest inventory is that of 1740 in which all the Church books were recorded, except for the ones covered in metal considered precious objects meant to be used in the divine service. We can discover the existence of numerous Romanian *Evangels*, *Apostles' Acts and Letters*, *Octoechos*, *Triodions*, *Euchologions*, *Liturgical Books*, *Psalm Books*, *Horologions*, *Sermon Books* etc.

In 1692, Constantin Brâncoveanu had an *ex libris* bearing the signs of the princely power, *ex libris* that made it possible to partially reconstitute the library. This seal appears as well on the 1688 Bible, copy referred to by C. Dima-Drăgan. The same seal can be met as well on a copy in the collections of the Library of the Faculty of Letters at the Central University Library of Bucharest.[9]

We can even say that the reigning prince envisaged the organization of a cultural complex at Hurez, probably with a view to setting up a national library, since he required the five printing houses (Bucharest, Snagov, Buzău, Râmnic, Târgovişte) to send to Hurez what we would now call a copy meant to become part of the legal deposit.

---

[6] Present in a "List of books chosen from the Catalogue of Hurez Monastery to be brought to the Library of Bucharest" ("*Listă de cărţile alese din Catalogul Monastirei Orezu pentru a se adduce la Bibliotheca din Bucuresci*").

[7] C. Dima Drăgan. *Un catalog necunoscut al Bibliotecii Mănăstirii Hurezu*. In: „Biserica Ortodoxă Română*"*, nr. 5-6, 1969, p. 591.

[8] According to "Catalogul de cărţile din biblioteca Sf. Monasteriu Hurezu quari urmează a se înainta la biblioteca ce are a se forma la Sf. Sinodu al Bisericii autocefale ortodoxe Române".

[9] Doru Bădără. *O carte cu pecetea lui Constantin Brâncoveanu în colecţiile Bibliotecii Centrale Universitare din Bucureşti* [on line] Available on: http://www.bcub.ro/carti-vechi-rare/carte-romaneasca/o-carte-cu-pecetea-lui-constantin-brancoveanu-in-colectiile . Accesat: 20.03.2013

In France there was the model of Gabriel Naudé, "*father of the library science*", in the service of several cardinals and kings. Up to him, a librarian had formerly been a high official, entrusted exclusively books. Yet, Naudé becomes more than that, namely a *counsellor* managing the power of information for the political power. It seems that the Wallachian rulers also became aware of this thing, since some used the services of personal secretaries who also worked as librarians. Such was the case of Constantin Brâncoveanu.[10]

For a while, the task of librarian was fulfilled by Ioan Comnen, the doctor of the princely court, who at a certain moment wrote down: "But you have also set up a library worth seeing, spending a lot of money, at the beautiful Hurez Monastery, built by you, and you filled it with various and very useful books."[11] Considering that a librarian was needed, it means that the fund must have been quite important quantitatively.

In 1694, Constantin Brâncoveanu hired Nicolaus de Porta, born on Chios Island, in a family of Venetian origin. De Porta had been secretary of the ambassador of Holland in Istanbul, being involved in matters that are nowadays called espionage, letter interception and deciphering. He was a very useful character at the Princely Court of Constantin Brâncoveanu, who used him as a secretary and librarian. He became the trusted man of Constantin Cantacuzino, who was head of the diplomatic chancery of the reigning prince, and who entrusted him with writing down the catalogue of his library of Mărgineni. Nicolaus de Porta also organized the Library of the Princely Academy of St. Sava[12], as it is shown in a letter of February 1714 of the Greek teacher Marcus of Cyprus, who was in charge of this settlement and who informed the patriarch of Jerusalem, Hrisant Notara: "we are beginning to order the books with Signor de Porta".[13] After Constantin Brâncoveanu's death, he continued to work in the service of Ştefan Cantacuzino, for whom he was also serving as a translator. This library will later on become national.[14] Not too much information has been preserved in relation to this library, although it was created at the same time as the school, its starting core being the books left by Constantin Cantacuzino.[15] Brâncoveanu himself, in a letter addressed

---

[10] Gh. Buluţă. *Civilizaţia bibliotecilor*. Bucureşti: Editura Enciclopedică, 1998, p. 54.

[11] N. Iorga. *Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria românilor*. Bucureşti, 1898, p. 12.

[12] Seneschal Constantin Cantacuzino had founded at St. Sava Monastery a Princely Academy where philosophy, logic, Latin, Greek, rhetoric etc. were studied.

[13] E. Hurmuzachi. *Documente privitoare la istoria românilor*. Vol. 14, part I. Bucureşti, 1915, p. 573, doc. 568.

[14] Gh. Buluţă. *Scurtă istorie a bibliotecilor din Rpmânia*. Bucureşti: Editura Enciclopedică, 2000, p. 57.

[15] A part of them, bearing the *ex libris* of the Seneschal can be found at the Library of the Romanian Academy.

to the same Hrisant Notara, states that because of the plague the works for the printing press and the library had not been finished.

What did the documentary fund of Hurez contain? Mainly theological writings in Greek and Romanian with Cyrillic characters/ Old Slav, printed in Venice, Lvov or Kiev. Mario Ruffini noticed that the there were various writings and that the reigning prince proved "*a large culture and opening to the values of human spirituality*". One can detach the profile of a library at the same time erudite, with a mainly theological component, along with the historical one, yet with a political significance. The library does not seem to have been built randomly, but in order to serve the legitimacy of Power. It is not the collection of a whimsical book-lover, but the library of an ambitious prince, with counsellors of adequate value, with interest for the European (Eastern and Western world) and for the political dimension of history. Corneliu Dima Drăgan, partially reconstituting the profile of Brâncoveanu's collection, observes, in his turn, that it was "of a great thematic diversity": *Glossarium mediae et infimae Latinitatis*, printed in Paris in the 17th century, under the coordination of the Byzantinologist Charles du Fresne, sieur du Cange; the historical works of the Byzantine emperor John VI Cantacuzino[16]; bilingual editions of Origen's patristic writings: *On First Principles* (Colonia-Köln, 1685); the works of Clement of Alexandria, (Köln, 1688); the works of Saint Basil the Great (Paris edition of 1638, in three volumes); the *Ecclesiastical History* of Eusebius of Caesarea, in 3 volumes (Mainz, 1672–1679); the works of Saint Epiphanius of Salamis (Colonie, 1682); the theological discourses (*Opera omnia*) of Saint Gregory of Nazianzus (Paris, 1609); the works of Saint Gregory of Nyssa, in 3 volumes (Paris, 1638); the works of Saint Maximus the Confessor (Paris, 1675); the works of Saint John of Damascus (3 volumes, Paris, 1619) and others.

The library also held a series of literary works of the Antiquity: Homer's *Iliad* (brought from Wien, being translated and checked by Gheorghios Rusiadis), Homer's *Odyssey* (Basel, 1541), Euripides' *Tragedies* (Basel, 1551), Aristophanes' *Comedies* (Venice, 1542), Herodotus' works[17] (Venice, 1502). To these, one can add a few works of the Byzantine juridical literature (Justinian's *Pandects*, Romanian Regulations - *Pravilele româneşti*), works of geography, philosophy, literature, lexicons, grammars, prayer books and others. Calendars for the years 1693, 1694, 1695, 1699, 1701, 1703 and 1707 are also present. Odobescu noted that "It is useless to try to further explain how these calendars arrived at Hurezu, as it is known that everything that remained after Brâncoveanu's house was has been robbed, when the reigning prince fell, came there; among others, the prince's

---

[16] The imperial descent of the Constantinopolitan Cantacuzinos had roots in the 14th century, in Mihail Şaitanoglu and Andronic.
[17] Printed in Greek by Aldus Manutius.

library, which contains to this day the great collection of Byzantine authors printed under Louis XIV by Du Cange and most of the Church Fathers in Greek-Latin editions." [18] Of particular interest is the fact that on the pages of some of these books there are different handwritten observations made by Constantin Brâncoveanu, in Romanian and Greek, with pieces of news concerning his reign. We could even say that we are in front of a sort of "*daily notations*".

A library separate from that of the reigning prince is that of his son, prince Ştefan Brâncoveanu, remarked even since his youth for his deep love for books. The Library of the Academy in Bucharest and the State Archives of Braşov contain some books with his *ex libris*.

---

[18] C. Dima-Drăgan. *Biblioteci umaniste româneşti*. Bucureşti: Editura Litera, 1974, p. 11.

THE QUEST FOR SELF-IDENTITY IN
DORIS LESSING'S *TO ROOM NINETEEN*

Elena Anca GEORGESCU[1]

Abstract: *The focus of this study is to demonstrate, by a close discussion of Doris Lessing's To Room Nineteen, how the author has re-worked the concept of female subjectivity, arguing that her female characters established a new concept in understanding the twentieth century women liberation movement. My critical approach is based on post-structuralist feminist theories of the 'self' as they are formulated by Elaine Showalter and Teresa de Lauretis.*
Key-words: *self-identity, consciousness, female subjectivity, woman, inner space.*

Across the multifarious writings in Doris Lessing's career, the concern with the individual's quest for self-identity is familiar, a consistent feature of her works, if not even one of her leitmotifs. Her fiction, which is inclusive, spiritual and intricately woven, embodies and displays a spacious panoply of themes specific to late-twentieth-century consciousness: race, the conflict of the generations, the psychological dimensions of male-female relationships, women and women's experiences, politics, philosophical questions about life, the nature and planes of reality, the labyrinths of the human mind, explorations of madness, and mystical forms and modes of consciousness.

Over the course of her fictional works, Lessing draws extensively on women's inner, private experiences and on their departure from the unsatisfactory reality of life in an alienated and alienating society. Her heroines act out their lives in roles proffered to them by society, roles they consciously or unconsciously assume, until through painful growth, or through the rejection of certain roles, they come to the awareness of who they are.

The focus of this study is to demonstrate, by a close discussion of Doris Lessing's *To Room Nineteen*, how the author has re-worked the concept of female subjectivity, arguing that her female characters established a new concept in understanding the twentieth century women liberation movement. My critical

---

[1] Faculty of Humanities, Department of History and Letters, "Valahia" University of Târgoviște, ROMANIA, ganca68@yahoo.com

approach is based on post-structuralist feminist theories of the "self" as they are formulated by Elaine Showalter and Teresa de Lauretis.

In *A Literature of Their Own: British Women Novelists from Bronte to Lessing,* Elaine Showalter gives us the perfect definition for women's search for self saying that:

> First, there is the prolonged phase of *imitation* of the prevailing modes of the dominant tradition, and *internalization* of its standards of art and its views on social roles. Second, there is a phase of *protest* against these standards and values, and *advocacy* of minority rights and values, including a demand for autonomy. Finally, there is a phase of *Self-discovery*, a turning point inward freed from some of the dependency of opposition, a search for identity. (1977: 12)

I think Showalter's widely accepted modern feminist theory, which provides a direction to study psycho-sociological feminine existentialism as a progression from the "feminine to the female", best informs Susan Rowlings's search for identity in Doris Lessing's *To Room Nineteen*. Doris Lessing's innovation lies in the reinterpretation of the idea of female subjectivity by examining the psyche of the woman struggling for her self-identity.

Post-structuralism has brought into question the humanist belief in the autonomous self. Post-structuralist theories of subjectivity set up a much more complex problem by recognizing the influence of economic, historical and social constructs which not only affect but also work to construct the individual. For a post-structuralist, the individual is no longer the Individual, but rather a subject constructed by cultural codes and belief systems. At this time, the question at issue for some feminist theorists attempting to formulate a theory of female subjectivity is the question of the relationship between contemporary feminist theory and the humanist tradition whose "crisis" might be called post-structuralism. The question of defining the inner world of the "self" has become problematic for feminist theory since the late twentieth century, and perhaps it is no coincidence that just as the feminist theorist begins to address the issue of the politics of women's experiences and women's identity, the male theorists argue that there is in fact no self free of cultural ideology, no autonomous identity free of social encoding.

We must then ask the following questions: If the concept of the unitary self is no longer historically feasible for some theorists, is it possible then to formulate a theory of female subjectivity and female agency? How can a feminist theorist acknowledge the crisis of the theory of identity and at the same time formulate a theory for female subjectivity? What are the advantages for a feminist theorist today if she repositions herself in relation to the male discourse surrounding the

theories of subjectivity which never included the issue of female subjectivity to begin with? Could repositioning ourselves in relation to these two historical discourses lead the feminist theorist to recognize that she inhabits a position that is both "inside" and simultaneously "outside" the male discourse? Could this recognition allow a feminist theorist to read feminist narratives in such a way that she could identify in those narratives what Elaine Showalter calls a "double-voiced discourse" of women's writing (1985: 263), or what Teresa de Lauretis calls the "view from 'elsewhere'"? (1987: 25).

Showalter bases her theory of the double-voiced discourse of women's writing on a cultural model of female experience which explains that there is a "complex and perpetual negotiation taking place between women's culture and the general culture" leading to "women liv[ing] a duality – as members of the general culture and as partakers of women's culture"; that is, women "constitute a muted group" within the "dominant (male) group" (1985: 261).

While Showalter talks about the double-voiced discourse of feminist narratives based on a cultural model of female experience, Teresa de Lauretis uses the language of film theory to describe what she calls the "view from elsewhere". De Lauretis argues that the "view from elsewhere" is a "movement in and out of ideology, [a] crossing back and forth of the boundaries . . . of sexual difference(s)", and of course she very carefully explains that this is not to say there is ever any movement that goes beyond or outside the socially constructed sex-gender system of a particular society (1987: 25-26). Rather, de Lauretis's "elsewhere" is the movement which the female subject constantly makes between her experience of herself as Other in the dominant discourse and her experience of herself as Subject in the muted discourse or the "space-off" of her own position which is invisible but nonetheless present.

Teresa de Lauretis argues that women are both inside and outside male discourse, and Elaine Showalter states that women writers are "inside two traditions simultaneously" (1985: 264). The double experience of female subjectivity addressed by these two theorists derives from the fact that historically the female subject has entered the dominant discourse as objectified "Woman", as "Other". However, the representation of women as Other is not simply discarded as women writers attempt to find a voice for female subjectivity.

In her fiction, Lessing pushes the boundaries of realistic fiction beyond its limits and allows us to see that indeed there is no Other but rather a subject-as-other perceived and defined simply as Other. She comes to explore the dis-integration (between body and self, image and identity and woman and society) at various points in her characters' lives and to examine the development of female identity and the characters' struggle to come into being. Lessing is an author who

has spent her life writing about the subject of women and their inner voyage into the self and psyche. Her preoccupation with the dimensions of the female mind is surely a remarkable manifestation of her feminist tendencies.

It can be said that identity – the processes of its construction and deconstruction, the roles of others in its definition, the necessity of growth through continual redefinition, its enabling and crippling properties – and the inscription of female subjectivity are certainly the most central and urgent themes of *To Room Nineteen.* In this long story, Lessing appears to be testing the angst of identity or what might happen in the new feminist era to a woman of the old dispensation who is not only entrapped in the image of the cultural construct of Woman but who has also accepted her traditional roles of mothering and nurturing and of what has become too often a part of the territory – the role of the betrayed wife. Susan Rawlings, who feels locked into her own cocoon of stereotypical roles and who is seen through her various collectively imposed identities – the suburban, understanding wife, the ever-available mother and good time party girl – wearies of the role of sustainer and comforter. Having experienced a psychic death and a state of catatonia, she resists the culturally stultifying enclosures and constraints, discards the various garments and social roles she has worn and adopted, and retreats into her own room.

Through her over-a-year daily visits to room nineteen in Fred's Hotel near Paddington Station and through her own self-communing, she battles to wake up out of the web of "non-being" or nothingness and begins slowly to strip away the masks of social roles and to search for her autonomous self. She confronts the fact that she has been virtually a non-person all her life and comes to know that there is a core of genuine identity which can only be confronted if she chooses to live outside the cocoon of social approbation.

Susan's reclusive stay in room nineteen serves a healing, redemptive function enabling her to break down her emotional sterility and isolation and find more satisfying ways of being. Her inner voyage into the psyche delivers her into autonomy and into another region of being, perception and experience. Her retreat into the space of the "elsewhere" of consciousness is a sort of liberation, a release from the cage of labels and culturally defined roles and expectations or what one can call the represented consciousness of the collective society that would fix her identity.

Lessing's representation of Susan's statement about herself amounts to a rejection of the classic female condition of acquiescence. Susan is not prepared to return to children and husband and when Matthew's enquiries intrude on her precious solitude, she prefers to die than to capitulate to conventionality. Rather

than continue to live in a radically alienated position, she chooses the only healing she can find through death. She chooses death over compromise with the crushing image of the ideal Woman, the monolithic scripted self which patriarchy has called upon women to produce and create. She remains true to herself, which she discovers and creates through her introspection, the "real" authentic self that has been in "cold storage" (Lessing 1978: 311) during her married life.

As a series of fragmented commentaries, in the traditional discourse of sexual power politics, Lessing's story engages in a recognizably feminist dialogue, speaking back to the patriarchal order in a way that resembles Luce Irigaray's feminist critique of Freud. In "Speculum de l'autre femme" (1982), Irigaray speaks back to Freud's 1933 essay on "Femininity". Indeed, in her deliberately non-theoretical way Lessing explores the same territory that contemporary feminist theorists arrived at fifty years later. Through her stories of doomed dissenting women, she exposes the interests at stake in male centered psychoanalytic constructs of the feminine, just as she explores collaborative sexual fantasies where women are perceived and perceive themselves as objects of the male gaze.

Lessing offers alternative versions to traditional stories of patriarchy which are ignored or unheard within the fictions themselves because they are unspoken, for as she shows, her female protagonists are silenced by the very orders of that discourse. In ways that are again very similar to Irigaray's encounter with Freud's master text on woman, Lessing questions patriarchal pronouncements and offers a radical investigation of the social and psychological constructions of gender. She writes in suppressed female narratives which not only deconstruct ready-made definitions of Woman in favour of representations of individual women but also investigates into the split between Woman as object of representation and the representation of 'women' as historically defined speaking subjects. It is in this invention of a dialogue situation that her fictions are so innovatory and avant-garde.

It is worth saying that Lessing has always been interested in space and foreign territories: from the vastness of the African veld to the female spaces of rooms, houses and flats. Her interest in psycho politics and in mental landscapes or mind-spaces with their own invented territories is therefore not an altogether unexpected matter. The unbounded realm of psychic space encloses and encodes the "elsewhere" of consciousness, which is described by Teresa de Lauretis as "the spaces in the margins of hegemonic discourses, social spaces carved in the interstices of institutions and in the chinks and cracks of the power-knowledge apparati" (1987: 25). De Lauretis was perhaps the first to develop an exploration of "somewhere else" by showing us how the space of "elsewhere" is not some "real place" beyond or outside of discourse, but "a movement from the space represented

by/in a representation, by/in a discourse, by/in a sex-gender system, to the space not represented yet implied (unseen) in them" (1987: 26). She attests that it is not that "elsewhere" does not exist, but that it is as yet unrecognized:

For, if that view is nowhere to be seen, not given in a single text, not recognizable as a representation, it is not that we – feminists, women – have not yet succeeded in producing it. It is, rather, that what we have produced is not recognizable, precisely, as a representation. For that "elsewhere" is not some mythic distant past or some utopian future history: it is the elsewhere of discourse here and now, the blind spots, or the space-off, of its representations. (1987: 25)

In *To Room Nineteen*, Susan enters the "elsewhere" of consciousness, the primary place of identity and enunciation of female experience and subjectivity rather than the socially produced ego with all its negative defenses; it is a psychological state of being in that it provides an alternate ground for subjectivity, and it is a mode of consciousness that helps women to enter an imaginable, yet inhabitable, universe where they can review their lives and seek self-knowledge and from that vantage point come to understand the wider world. Lessing makes it clear that Susan's quest involves the ontological space, who she is rather than where she is. She strongly suggests that in order to survive we must find the presence of "elsewhere" by exploring human consciousness beyond the cultural constructs of gender, class and race. This is exactly what Susan does. As she becomes someone else, she comes to respond to the change by placing herself somewhere else. Betrayed by her husband, she cannot place herself among her family and friends. She resorts to a trick of her own imagination, recreating and replacing herself. In this trick, she opens a door onto "somewhere else", that consciousness that she retreats to for renewal, which bespeaks a world of potential actions and possibilities for human renewal, a world that is considerably more diverse than our present, dulling reality. Susan's ability to be elsewhere gives her voice a formal power in the story even as she becomes most socially powerless.

Recently, a questioning of the agreement about what we call reality or about one special type of consciousness has become widely acceptable. Individual psychologists like R. D. Laing and Robert Ornstein have shared similar views on the nature of human consciousness. They maintain that beyond our culture's "normal" consciousness, which they call egoic or rational-analytic, there is a different mode of cognition, which they term non-egoic or intuitive. For them, the rational or egoic mode, which dominates our civilization, is characterized by the sense of "a consistent identity, a me-here over against a you-there, within a framework of certain ground structures of space and time" (Laing 1967: 113).

In her attempt to locate the gap between the culturally produced norm Woman and the specific historical subject, Lessing goes beyond our culture's "normal" consciousness and locates "elsewhere" for women in order to explore the "other" mode of consciousness that points to the place of female subjectivity.

In response to the traditional social dictates of Woman, Susan turns away from the social prescriptions for her or from her egoic identity and embarks on a journey toward self-discovery, for the first time leaving her family and marriage – her identity – behind. She begins to ask Woolf's questions: "Who am I?" and "How can I tell the truth about myself, my body?" In her internal quest for authentic selfhood, she finds a gap between the dominant cultural ideology or her social role as Woman and her own lived experience as a woman. She slips into de Lauretis's "chinks and cracks", into the other consciousness which she finally recognizes the culture would consider mad.

Although Susan tries to search for words to express the place of "elsewhere" and to claim it as a foundation for a new identity, she is unable to articulate her subjectivity from this place and to integrate it in any significant way with her culturally produced self and identity. She, however, becomes absorbed in the other reality and becomes conscious of the collapse and disintegration of her egoic identity (culturally produced ego) which to her is now like a dress off the rack which she can choose to put on or not. Understandably, Susan cannot numb herself and live a lie for the rest of her life, and she cannot find a compromise she can accept with the figure Woman. Her greatest forte is not only her discovering of the deep ramifications of the split between Woman and women, but also her passionate desire for freedom, self-determination and self-satisfaction.

Rather than be annihilated, Susan annihilates herself. She moves progressively away from the cultural and social trappings that have defined her life and enters the realm of death willingly.

On the surface, Susan has had a good life: a successful marriage by most standards; the successful raising of four children; and friends. It is a life characterized by intelligence, humanity and love, which are usually considered the highest attributes of mankind, but in the story they are displayed as superficial and ineffective. Apparently happy, married to Matthew who works on a newspaper, and mother of four children, Susan seems to have no aspirations beyond the roles of wife and mother she more than competently fulfills. She has lived for twelve years as a wife and mother; this is how she defines herself, how she feels she must define herself, how everyone else defines her. One comes to understand why one day after twelve years of contended yet complacent marriage, Susan feels pangs of "bitterness" (309) and is "more and more often threatened by emptiness" (311). The situation that causes her severe psychic disruption is her husband's infidelity.

For ten years, Susan, as Woman, has functioned to bolster her husband's sense of himself, as the looking glass of A Room of One's Own "possessing the magic and delicious power of reflecting the figure of man at twice its natural size" (1929: 35).

Even though Susan tries to deny the painfulness of her husband's betrayal and to treat it as "banal", "not important", and resort to her props of "education . . . discrimination . . . and judgment", (308) she is left feeling "irritable", "bad-tempered, annoyed"; there is, she finds, "something unassimilable" about Matthew's infidelity and confession (309). She cautiously allows herself "understanding" but not "forgiveness", since forgiveness belongs to the "savage old world" of wickedness and brute passion (308). But her misguided behavior wears her out and her traditional feminine virtues of endurance, renunciation and compassion which uphold the patriarchal status quo weigh her down. As time goes by, Susan begins to feel confined to her home in Richmond, burdened by intense feelings of hurt, anger and jealousy. Having denied validity and expression to her intensely felt emotions and having turned solely to her reason, for her marriage was "grounded in intelligence" (305), Susan begins to feel "arid", living in a state of exilic consciousness , which in this case involves an unfixed identity, and to her everything seems "absurd" (309). She capitulates to housewifery and submerges her subjectivity in the patriarchal paradigm.

To accept such a role, as Simone de Beauvoir and the existentialists have pointed out is to accept being an object; it is to deny the subject-self that is autonomous and creative. The denial of the subject-self necessarily means a fundamental falseness. It means engaging in a perpetual lie. But Susan must move beyond these socially determined, limiting personas into a sense of self which is both wholly her own and thoroughly disconnected from everything she believes unique to Susan Rawlings. She must separate what she really feels from the socially fabricated and break the vicious circle of convention that defines and determines women and reinforces the conventional notion that a wife and mother should be self-sacrificing, dutiful, good, kind and above all, calm and controlled. She must assert herself and stop assuming the self-sacrificing role which she had previously felt she must assume, even when she herself had felt oppressed by it. When she takes a holiday alone, she desires to move beyond the isolated world of her familial duty, reinforcing her individual network of identity, but as she prowls "over wild country" (322), she begins to see how her job as the hub of the family or the Angel in the House has occupied and consumed ten years of her life. Susan herself acknowledges that she is no longer sure that the "marriage, four children, big house, garden, charwoman, friends, cars . . . and this thing, this entity" (307) revolve around her. She feels that she is no longer herself, that she is no longer anybody. The "essential Susan", she feels, is "in abeyance, as if she were in cold

storage" (311). Boredom and weariness are made tolerable only by her belief that "in another decade, she would turn herself back into being a woman with a life of her own" (311), but after having looked forward to when "the children would be *off her hand*" (311), Susan is unable to go back to her earlier self.

Lessing wants us to see Susan not only as a woman who has been caught up in the enmeshing web of the social roles of her community but also as a woman who tries to step out of a constrictive world into another world of her own making. She uses the third-person narrator, who could be described as omniscient, using panoramic sweeps as well as the detailed presentation of specific scenes, and switching freely from summary to direct speech, from objective description to the subjective perspective of the protagonist, from mere factual reporting to analysis and commentary. The text not only draws attention to Susan's stress and distress, to her loss of faith in love, to her self-sacrifice and self-denial, to her detachment from her own feelings and self-division, to her social roles and inner conflict, but it also invokes an atmosphere of protest against the world as it is and depicts the creation of an alternative reality that is unacknowledged in our world. As Susan sees herself entombed in her own world, she contemplates what she is feeling, what she is becoming, what she wants.

Elaine Showalter (1977) raises the question of the "family home . . . as a prison house" (168). Her double-voiced discourse, represented by her interior and intervening discourse and by her asides, hedges and negations, begins to question the validity of the words that Susan speaks and those she hears in conversations around her. Remembering the first time she had sex with Matthew, Susan describes their "delight" parenthetically as "a very long shadow at sundown", then muses, "(why did I say sundown?) (309). "And that word bondage – why had she used it?" she wonders when contemplating her good marriage, the house, the children (317). Susan's italicized musings throughout the story are significant, for they hint at or suggest a growing newly found self that attempts to find an alternative reality, a new way of fitting into the world. Even though Susan's bracketed or parenthetical thoughts are placed on a retrospective level, they themselves maintain the immediacy of the present tense, and thus the reader retains the impression of having direct access to them. Certainly, Lessing is convinced that the only hope for securing our life does not only lie in unspeaking the already spoken and unlearning the already learned but also in the individual's journey "back and in" to his self.

Lessing's critique of the cult of domesticity is a forceful attack on the virtues of the Victorian ideal of womanhood which has been dubbed the Angel in the House by feminist writers and literary critics.

From a loving wife who feels bound to her family, content with being nothing except the roles that went with being Mrs. Matthew Rawlings, Susan gradually changes into a woman imbued with a sense of spiritual sterility and despair. She sits in the garden and confronts what she calls the "enemy" (312) who represents, quite simply, her introverted, conditioned weaknesses and her strongest feelings or impulses of restlessness, rage, irritation and resentment that she projects or externalizes.

Like Virginia Woolf, Lessing believes that a woman, particularly at middle-age, must find a room of her own and spend some time discovering who she really is. No longer mistress, wife, mother, organizer, Susan is free of the restraints of being Mrs. Rawlings. For the first time in her life, she negates her negations and escapes her social role and the strangling formalities that gird her spirit by changing her name and paying off the hotel owner. Since names both identify and constitute identity, the act of giving up the name under which one has known and been known is in many respects an act of consenting to become someone else. Now, Susan has the time for self-reflection; she is alone and moves beyond what is expected of her, the prepackaged set of Woman. She retreats from outward-oriented activity, through abandoning herself to receptivity and discovers that she has been playing a role, wearing a set of masks that had received her family's approval but limiting her life and existence and inspiring only ennui. She comes to break out of the cultural construct Woman and to grow out of the nannying role, whether in relation to her own children or to her husband. She sheds the ideology of Otherness she has internalized and forges her identity in terms of her own needs, experiences and perceptions. She engages an au pair girl who takes over this role and experiences the collapse of the social mask, the role, the persona.

In *To Room Nineteen*, Susan's self-imposed, utterly necessary exile from her home and family and former identity offers her time and space to review her life and to explore what it is like not to be a Woman or a self-in-society. By refusing to obey assigned roles and rules, Susan is free of her family's hold, free of the will to please, free of appearances, free of an identity based on self-abnegation. Her struggle against the mental entrapment of traditional female roles and her desire to satisfy her own needs, to minimize her parental obligations and to seek her freedom, independence and old self are a lucid rebellion against adherence to defined orders, to socialized sanity.

Room nineteen gives Susan a reassuring presence. In it, she finds peace and knows that it is here she belongs:

> What did she do in the room? Why, nothing at all. From the chair, when it had rested her, she went to the window, stretching her arms, smiling, treasuring her anonymity, to look out. ... She was Mrs. Jones, and she

was alone, and she had no past and no future. ... And she leaned on the sill, and looked into the street, loving the men and women who passed, because she did not know them. She looked at the downtrodden buildings over the street, and at the sky, wet and dingy, or sometimes blue, and she felt she had never seen buildings or sky before. And then she went back to the chair, empty, her mind a blank. ... For the most part, she wool-gathered – what word is there for it? – brooded, wandered, simply went dark, feeling emptiness run deliciously through her veins like the movement of her blood. (327)

For Lessing, a room can be a sanctuary or a place of love and visionary experience or the site of a mystical journey as well as a prison. For Susan, room nineteen, unlike the spare room in her house which represents limits, acts as a buffer, a place of refuge against the traditional roles of wifehood and motherhood.

Lessing takes a conventional image of woman's enclosure and transforms it into an image of empowerment. Room nineteen not only suggests a place that is security and a space that is freedom, but it also represents a symbol of growth and fulfillment rather than a demeaning emblem of a woman's place. Over the course of her sojourn in the hotel room, Susan grows and develops her unique (and uniquely female) self, which she significantly regards as one of her most important possessions.

Confronted with the threat of non-being, Susan feels it is her responsibility to protect her authentic self and deliver it to total emancipation. She must assert a sense of self that must be met and remain in the process of becoming; to remain static would be to return to her previous life and externally imposed sense of self, defined conventionally and unequivocally. It is not surprising then that Susan stays in motion and moves toward a conscious and meaningful choice. She chooses to die rather than lose herself and compromise her reality; she chooses personal truth and personal awakening rather than renunciation and despair. Her final emotion as she drifts off into the "river", which is an alternative to an imprisoning rigidity, is contentment and tranquility (336).

Susan's self-willed death is not a defeat. Rather than regressing back to the old self and abdicating self-knowledge and self-rule, Susan decides to remain true to herself – the self she has discovered and created through her wool-gathering or introspection. Significantly, Susan has begun the process of staking out a new place of female enunciation for female subjectivity. She has not only rejected the demands of the image of Woman created by patriarchal culture, but she has also moved beyond her culturally produced sense of self. While the real world becomes uninhabitable, she experiences her own "elsewhere", that consciousness that she has retreated to for renewal, which makes the realm of "elsewhere" inhabitable.

Her daring, conscious voyage into the "elsewhere" of consciousness, which is certainly a journey of self-discovery, opens regions beyond culturally prescribed identities and helps Susan to pursue and find what truly counts and which her true self is.

Susan's death is a means of resisting her culturally conditional roles and the crushing, culturally enforced image of Woman, and of positing a new politics of identity, as a first step toward bringing into the culture new formulations, new cultural alternatives, new language, for experiences which patriarchy has forced into repression. Susan has reached psychic maturity, and her death is transcendence, a liberating form of self-assertion. She has finally dropped her mask, her fictive other and, rather than being limited to her own social and cultural alienation, she chooses to die in an attempt at completion, at restituting her identity.

Patricia Waugh (1992) has argued that the female subject is not a static object but rather is always "in process" as it continuously moves toward a "becoming-other" than itself. Lessing dismantles the traditional notions of Woman and moves toward the delineation of a new female subject that appeals to our freedom that we should "become what we are capable of being".

References:

Beauvoir, Simone de 1961 (1949): *The Second Sex*. Trans. H. M. Parshley. New York:

De Lauretis, Teresa 1987: Technologies of Gender: Essays on Theory, Film and Fiction. Bloomington: Indiana UP.

Irigaray, Luce 1982: *'Speculum de l'autre femme'. Jane Gallop*, ed. The Daughter's Seduction: Feminism and Psychoanalysis. Ithaca: Cornell UP, 56-79.

Laing, Ronald D. 1967: *The Politics of Experience*. Harmondsworth: Penguin.

Lessing, Doris 1978: *Collected Stories*. Vol. 1, London: Jonathan Cape, 305-36.

Showalter, Elaine. *A Literature of Their Own: British Novelists from Bronte to Lessing*. Princeton: Princeton UP, 1977.

Waugh, Patricia. *Practicing Postmodernism/Reading Modernism*, London: Edward Arnold, 1992.

TALES OF THE UNUSUAL: PARANORMAL PHENOMENA IN ROMANIAN URBAN LEGENDS

Oana-Cătălina VOICHICI[1]

Abstract: The present paper deals with unusual phenomena that fall within the realm of the paranormal. According to most folklorists, such occurrences have nothing to do with urban legends; still, we have decided to include them in this category based on the fact that the transmitters, the narrators do not distinguish between these elements and the rest of contemporary legends and that today's pop culture abounds with such accounts. We shall particularly insist on stories about water monsters (the huchen or Danube salmon, the catfish) which are said to reach huge sizes enabling them to attack and eat people. We shall see, however, that these legends are neither contemporary nor modern as they are deeply rooted in mythology and folk beliefs. Other aspects of the paranormal we shall consider are those referring to special devices, such as Henri Coandă's laser or psychotronic weaponry, that seem to belong rather to the field of science-fiction. At this point, an excursus on the realm of conspiracy theories was deemed as appropriate as we believe that these ideas share a common ground with rumours and legends.

Key-words: urban legend, paranormal, water monster, conspiracy theory, psychotronic weapons.

Paranormal beliefs are, to some extent, the product of the social and cultural background of those who believe in them. It is quite unlikely for someone growing up within a certain culture to develop beliefs that are not represented in that particular cultural environment. Furthermore, people often believe in paranormal phenomena which they themselves have not experienced. Therefore, paranormal beliefs can be acquired partially through a process of socialisation as well. At the same time, they can be embraced by people with certain innate predispositions and traits of character (Irwin, 2009: 22).

Harvey J. Irwin, a reputed Australian specialist in psychology and parapsychology, has classified the various instances of the paranormal, including here superstitions (traditionally related to the concepts of *good luck* and *bad luck*), Psi phenomena (extrasensory perception), divinatory arts

---

[1] Faculty of Political Sciences, Letters and Communication, Department of Letters, "Valahia" University of Târgoviște, ROMANIA, oana_voichici76@yahoo.com.

(astrology), spiritism (the belief in a world of spirits of the dead, communication with these spirits and their intervention in the mundane world), Eastern mystico-religious beliefs (reincarnation, Karma, etc.), Judeo-Christian religious beliefs (beliefs in the existence of God, Heaven, Hell, devil and angels), extraterrestrial aliens and cryptozoological creatures (legendary monsters, mysterious beings) (Irwin, 2009: 3-7).

WATER MONSTERS. Mysterious beings, fabulous monsters – which are currently the object of study of cryptozoology (also known as *pseudoscience* precisely because it does not comply with the rigors of scientific research, relying on anecdotic evidence, stories or legends) – continue to fascinate the human mind which is naturally drawn by mysteries capable of sending shivers down one's spine. The belief in fantastic creatures is present in all cultures worldwide; what differs is only the nature of beings haunting the nightmare of mankind. The Scots have Nessie, the Loch Ness monster, the giant Bigfoot (a bipedal creature, a hybrid between man and ape) populates North American forests, its 'counterpart' Yeti the Abominable Snowman lives in the Himalayan regions of Nepal and Tibet, while the Chupacabra, 'the goatsucker', described as being either a bipedal creature with long claws and spikes on its back, or something between a dog and a coyote, with vampire teeth and red eyes that hypnotise its prey, dwells in Latin America and some parts of the United States and mutilates domestic animals draining all blood from them. We have our monsters as well, but they mostly live in the depths of waters; there is hardly a river or a lake without its own giant fish.

"Nothing to be heard, seen or felt. But something down there can hear you, see you, feel you". That is how an article on the monsters of Lake Tarniţa starts[2]. But what is it? For 30 years or so, this question has been hovering over the Tarniţa. Lake Tarniţa was formed in the 1970's following the construction of a dam and it is then that the first stories about giant huchen appeared. According to the locals, the huge sizes of these fish (allegedly three metres long) lurking 50 metres deep can be put down to the existence of a uranium mine operating by the lakeside decades ago, the wastes of which were supposedly discharged into the water. Others say that Ceauşescu himself had the huchen or Danube salmon brought here after the dam was built; the giant fish would thus protect the area by scaring curious people away. The first accounts reportedly belong to some divers conducting maintenance works at the dam who swore never to plunge into the lake after encountering the enormous creatures. Later on, the drowning cases and

---

[2] See *Legendele Clujului (IV): Monştrii din lacul Tarniţa*, http://adevarul.ro/locale/cluj-napoca/legendele-clujului-iv-monstrii-lacul-tarnita-1_50aeb2e57c42d5a6639f475b/index.html (accessed 5 November 2012).

disappearance of the bodies were explained by the existence of these ferocious water monsters that will devour anything and, though depth dwellers, will attack their prey at the surface as well. Another incident occurred in the mid 90's when a truck plunged into the lake.

> Then, after a truck fell into the lake, a team of divers were brought to recover the vehicle and the driver's corpse. When they came out, some of them refused to dive again without protective metal cages, claiming they had seen monsters on the bottom of the lake.[3]

However, the area inhabited by the terrible beings is not confined solely to Lake Tarniţa; similar reports have been also recorded around Vidraru Dam:

> At a rally competition, one of the racers jumped with his car into the reservoir and was immediately saved by divers who refused to go in again to help recover the vehicle. Their reason? They say they saw giant huchen of 1.5 up to 4 metres. Another argument is the fact that upon return from one of my hikes in the mountains surrounding Vidraru Dam several of my friends and I saw a cow that had fallen into the water and was half eaten… I hardly believe that mere normal fish could have eaten a cow… perhaps it is not a conclusive argument, but it is a certainly a frightening one.[4]

> My uncle was among the divers who plunged into the Vidraru when the water monster got stuck on the turbines. I was a little boy when he told me that, once they had reached the turbines, they had run for it saying that never again would they go down again. It was a 15-20 metre-long fish, with a mouth as large as an X5 and they said that, if it only moved its tail, it could break the dam and thus the entire city of Piteşti would be swept away. People say that it died and gradually disintegrated.[5]

> What they say about those big fish of Vidraru is true. One of my buddies went with his dad to the dam and took their boat. It was so hot that he dipped his foot into the water to cool, but all of a sudden something bit him and ripped off his heel. So far no one has been able to give a clear explanation. People have since been talking about giant fish that have reached huge sizes because Vidraru Dam has never been completely drained. After that incident, some divers from Constanţa came but found

---

[3] http://mituriurbane.vira.ro/mituri-urbane/17/monstri-marini/comment-page-1/#comment-45205 (accessed 23 February 2012) (Note: the translation of the texts analysed belongs to the author of this article).

[4] http://mituriurbane.vira.ro/mituri-urbane/17/monstri-marini/ (posted 8 March 2007, accessed 23 February 2012).

[5] http://mituriurbane.vira.ro/mituri-urbane/17/monstri-marini/ (posted 6 May 2012, accessed 23 February 2012).

nothing (or so they say). The interesting thing is that the dam is 10 km and they only searched 2 spots.[6]

The legends about giant fish remind us of probably the most famous huchen, that of Vasile Voiculescu's short story, "Lostriţa", which starts from the folk belief according to which *Dracul de baltă* 'the Devil of the pond' (the Devil, *Necuratul*) has the ability to take any shape in order to allure the people, hence that of a huchen (or Danube salmon). *Dracul de Baltă* or *Cel din baltă* 'the one of the pond' is among the fantastic creatures that populate Romanian water mythology (alongside of *Ştima Apei* 'the water nymph', *Sorbul* 'the water dragon', *Dulful* 'the dolphin', *Faraonii* 'the pharaohs or the sirens' or *Oamenii de Apă* 'the water people'). In his *Mitologia*, Marcel Olinescu mentions *Cel din baltă*, "the name of the Devil that fell into the water when God and St. Elijah threw all demons from the sky; ever since, it has multiplied so much that even the smallest and most insignificant water has its own little goblin. […] The devils never lie still under water. They lurk and stalk people and their ships seeking to harm them, cause trouble to them and, if possible, kill them" (Olinescu, 2004: 314-315).

The fascination with the fish called huchen is not perhaps coincidental. A species in danger of extinction, the huchen (Danube salmon) is the largest salmonid in Romania which can reach the size of a man. Precisely because it is so rare, and of unique beauty, exquisitely coloured (brown-green shades on its back, silver on the flanks, dark metallic green on the sides, the belly ranging from milky-white to a yellow tint), very fast, lean, and elegant, this nocturnal, lone predator has inflamed popular imagination, turning it into legend.

For decades, legends about giant fish, whether we speak about huchen, catfish, carp or other unspecified species, have circulated not only in Romania, but all over the world. In the United States, the first accounts were recorded in the 1950's. Legend has it that a giant catfish was discovered by some divers trying to rescue the passengers of a car that had sunk; in other versions, the divers saw the fish while repairing a dam. Back then, it was the size of a Volkswagen Beetle. By the end of the next decade, the legendary catfish had grown as large as a Ford Falcon, in the 1970's it was as big as a Buick and recently it has reached the size of a Winnebago motor home (Snopes.com – *Rumor Has It*)[7]. The huge fish threaten the diver (may even attack them, tearing off their limbs) or circle the sunken vehicle, drawn by the decomposing bodies of victims trapped inside. "In the murky water at those depths the catfish loom

---

[6] http://mituriurbane.vira.ro/mituri-urbane/170/pesti-uriasi/comment-page-1/ (accessed 23 February 2012).

[7] http://www.snopes.com/critters/lurkers/catfish.asp (accessed 15 July 2012).

in and out of the shadows like ghostly blimps" (Brunvand, 2001: 172). At the horrible sight of the monsters, the divers are so shocked that they grow pale (or their hair turns instantly white) and vow that never again will they do this job. These details are present in most of the stories, including in Romanian versions, thus proving this is still a legend. Let us consider, for instance, other legends published on the *Mituri urbane autohtone* blog:

> In Bucharest, a team of divers was called to look for a drowned child. After a while, they came out in terror saying they would not go in because of the monsters (some enormous catfish) they had seen.[8]

> The other day a boy died, drowned in Lake Snagov… He was found two days later by divers. One of them recounted how he saw a very big catfish, some 200 kg, which looked like a baby whale… The diver got very scared and swore that never in his life would he plunge into Lake Snagov![9]

> Divers are said to have sunk in Lake Pantelimon to recover the bodies of the drowned. Here they found huge galleries and pits with catfish whiskers as thick as a man's arm coming out of them. They refused to go in again. Near Bucharest, in 1996, a poacher is said to have drowned in Vadu Anei pond, near the village of the same name. Apparently his net was completely pulled under water and the man, who was floating on a tractor inner tube, was drawn with it and fell into the pond. When his body was recovered, it didn't have a leg and an arm. It seems the pond is extremely deep and giant catfish live under the reed and cannot be brought out with anything.[10]

> Guys, I don't know what you believe or not, but even if sometimes I myself find it hard to believe, one thing is clear: there must be something for, otherwise, the only explanation would be COLLECTIVE SCHIZOPHRENIA… For years they've been saying that there are large fish the size of a car in Paltinu dam, or 'the DAM' as we call it. They were even caught on camera, but every time we were lied to that it's nothing but some computer-generated bull!!![11]

> Some divers plunged into one of the reservoirs of Cernavodă nuclear reactor to conduct some maintenance works and got scared when they saw

---

[8] http://mituriurbane.vira.ro/mituri-urbane/17/monstri-marini/comment-page-1/#comment-45205 (accessed 23 February 2012).

[9] http://mituriurbane.vira.ro/mituri-urbane/170/pesti-uriasi/comment-page-1/ (posted 23 June 2009, accessed 23 February 2012).

[10] http://mituriurbane.vira.ro/mituri-urbane/17/monstri-marini/ (posted 9 November 2007, accessed 23 February 2012).

[11] http://mituriurbane.vira.ro/mituri-urbane/17/monstri-marini/ (posted 17 November 2007, accessed 23 February 2012).

giant fish. They refused to sink again. It is said that, because of radiation, the fish would have undergone genetic mutations and that is why they became so enormous. I heard it from someone in my family who had spoken with an acquaintance of that particular diver.[12]

Truly giant fish lurk in waters worldwide, but the largest of them, the Piraiba catfish, also known as *Goliath*, swims in the murky waters of the Amazon. Though a fish-eater, there are stories that small animals, such as monkeys, cats or dogs, were found in its stomach, and in that area he is feared as a man-eating fish. Such a story surfaced in the 1990's: three men on the Amazon fishing; their net gets entangled to a stone, one of them plunges in but disappears in the depths. Later on, a Piraiba comes out writhing with two legs sticking out of its mouth: the catfish had swallowed the fisherman up to his legs. Somehow, the two other fishermen manage to catch it and kill it with their bats, then take it to the police with the dead man inside to prove everyone that their story was true. The case was investigated by Jeremy Wade, a biologist and host of a popular television programme called *River Monsters*[13]. He concluded that a Piraiba may indeed reach sizes that would enable it to swallow a person.

Still, how large can a catfish grow in our country? That is a moot point. The media report that a German caught, at Moldova Nouă, the largest catfish ever to be caught in Romania: it measured a little over two metres and weighed almost 100 kilograms. But fishermen tell stories about a catfish of 400 kilograms caught in the Danube Delta[14].

Therefore, fear and the unknown tend to distort things. Such underwater encounters with oversized beings evoke the fear of dark and of all things unknown and the anxiety about the possibility of being taken by surprise by huge wild creatures. They are probably perpetuated in order to keep out young children and inexperienced swimmers who can be easily drawn by the currents and who face real dangers when venturing in deep waters or poachers that create great havoc during periods of prohibition. Naturally, we cannot rule out the entertaining, fun side of such an account told in order to amuse or shock the audience. There are also people for whom these phenomena can only be explained by the existence of

---

[12] http://mituriurbane.vira.ro/mituri-urbane/170/pesti-uriasi/comment-page-1/ (posted 8 July 2007, accessed 23 February 2012).

[13] *River Monsters* is a documentary produced for Animal Planet. The host of the show, biologist and extreme angler Jeremy Wade, explores the waters of the world in order to discover the creatures behind local folklore and disturbing accounts of water monsters.

[14] See the article "Monştrii apelor. Cei mai mari peşti prinşi vreodată în România" ('Water monsters. The largest fish ever caught in Romania'), available at http://www.realitatea.net/monstrii-apelor-cei-mai-mari-pesti-prinsi-vreodata-in-romania_899784.html (published 30 December 2011, accessed 23 February 2012).

conspiracy theories: "They were even caught on camera, but every time we were lied to that it's nothing but some computer-generated bull", "some divers from Constanța came but found nothing (or so they say)". For what are conspiracy theories than a response to the anxieties of people who are desperate to make sense of shocking events?

There is not a long way from urban legend to conspiracy theory. There are opinions that the conspiracy theory is the next stage, when legends and rumours become more elaborated and nuanced (Fine and Ellis, 2010 *apud* de Vos, 2012: 107). Some considerations on conspiracy theories would not be therefore out of place at this point of the discussion.

The essence of conspiracy beliefs lies in the attempt to delineate and explain evil. According to Michael Barkun, conspiracy theories view history as being controlled by demonic forces. Evil, he states, can be found somewhere outside the community itself, in a foreign or barbarian place, often disguised as innocent and righteous. The consequence of that is a view of the world which is divided between the realms of good and evil. Therefore, "a *conspiracy theory* is the belief that an organization made up of individuals or groups was or is acting covertly to achieve some malevolent end" (Barkun, 2003: 3). Or, as David Aaronovitch put it, it represents "the attribution of deliberate agency to something that is more likely to be accidental or unintended" (Aaronovitch, 2010 *apud* de Vos, 2012: 105).

A conspiracist view is a universe governed by a pre-established plan and not by chance, and this idea is expressed by the three principles underlying any conspiracy theory (Barkun, 2003: 3-4):

- *Nothing happens by accident.* Conspiracy implies a world that relies on intentionality, from which coincidence and accident have been removed.
- *Nothing is as it seems.* Appearances are deceptive as conspirators seek to deceive so as to hide their true identities and actions.
- *Everything is connected.* In a world of conspiracies, there is no room for accident, therefore there is a pattern, though hidden, in everything.

Paradoxically, conspiracy theories frighten and reassure at the same time: on the one hand, they amplify the power of evil, sometimes leading to a dualism in which light and darkness fight for cosmic supremacy; on the other hand, they promise a meaningful rather than arbitrary world, one dominated by order, rather than by chaos (Aaronovitch, 2010 *apud* de Vos, 2012: 106).

The nature of conspiracist ideas may be best explained by the category of folklore we call urban legend. Urban legends are always told as true, they pretend to be true or, at least, believable and may contain a grain of truth. Similarly, conspiracy theories seem to be possible but are never proven. According to Ellis and Fine, "conspiracy theories can explain large swaths of an otherwise ambiguous

world; they are transcendent explanations, unlocking a closed world with a cleverly forged key. The power of a conspiracy theory is that it connects rumors with documented, official facts" (Fine and Ellis, 2010 *apud* de Vos 2012: 107).

Urban legends and conspirative theories have been circulating orally. However, the sophisticated technology of present-day society has produced new ways of dissemination, the Internet being the main means. Technology and industrialisation have not destroyed traditions, but altered the manner in which they are expressed and communicated, have produced and perpetuated new types of folklore. Technological innovations are particularly important for the subcultures in which conspiracy theories have taken root.

The Internet is also attractive due to its extremely large audience, low operating costs and, perhaps most significantly, lack of censors to intervene in message content. Consequently, those who have built a worldview around conspirative ideas find on the Internet virtual communities that share their vision. Several versions of the same document, some identical, some slightly different, may appear on various websites. Unlike oral versions, all variants, on the Internet, may be virtually accessible at the same time to users who may be tempted to judge the credibility by the number of times it is told (Barkun, 2003: 13). Repetition establishes veracity by substituting direct evidence. One can make an analogy with the rumour that emerges precisely in those situations in which the usual means of determining credibility are missing, therefore the potential consumer ends up establishing the truth relying on how widely that particular rumour circulates. And that gives rumours – and conspiracy theories – the quality to self-validate. The more an account is told and the more it is heard, the greater the likelihood for it to be believed.

We do not claim to debunk or engage in some kind of polemics over various conspiracy theories; it is not our goal. Instead, we shall make brief comments on several examples.

PSYCHOTRONIC WEAPONRY. Psychotronic weapons, parapsychological warfare, psychological manipulation of masses by using remote devices are viewed, by some of us, as belonging to the realm of science fiction or, by others, as elements of genuine conspiracy theories. We do not intend, by bringing technical arguments into discussion, to prove if these technologies have a real basis or remain nothing but fiction. In the aftermath of the 1989 Revolution, rumours about a parapsychological attack on Romania emerged. Unconventional weapons were allegedly used either by the former USSR or the USA to control the protesters that had gathered in the square outside the Central Committee where Ceauşescu was delivering his last speech. Or they had been ordered by the president himself in an attempt to keep the masses under control. Ever since

1990, psychotronic weapons, which manipulate human brain by emitting some waves, have supposedly served to keep the population of an entire country in a state of lethargy, thus reining the people in, incapable to react to social injustice. The following text can be found on several websites, reproduced as such or with insignificant variation[15]:

> In an effort to inform everybody as well as possible about what is going on in Romania, and not only, I shall post a list of the cities where psychotronic instruments have been placed or which are strongly influenced by such devices, the hours they emit and the message they deliver. Those of you who will read this post take great care of your mind. Have no fear, people. Only be careful what you think and check twice before accepting that a certain thought is yours. Many of these thoughts are put there because most of you are very unaware of what you think.
> The main cities which are influenced by such instruments:
> 1. Bucharest
> 2. Braşov
> 3. Cluj Napoca
> 4. Iaşi
> 5. Galaţi
> 6. Constanţa
> 7. Arad
> 8. Timişoara
> 9. Craiova
> 10. Focşani
> Hours of emission: 00, 04, 09, 12, 15, 18 and 21.
> Messages: sexual, carnal, political propaganda, outrageous messages regarding human behaviour, messages of hate and fury, murders and physical attacks. So, pay a lot of attention to your thoughts and emotions. Most of the times they are not produced by you. These instruments influence people every day and make them plunge deeper into superficiality, hate, rage, lack of harmony and separation."[16]

Other posts even mention a source that is supposed to be credible, namely a NASA report entitled "Bioeffects of non-leathal weapons on Romania",

---

[15] Here are only a few of them: http://www.petitieonline.net/comentariu/ps5015952154.htmlm , http://www.certitudinea.ro/tema-de-gandire/view/armele-psihotronice-in-romania-Si-in-lume , https://adevarulcotidian.wordpress.com/2012/02/04/arme-psihotronice-in-romania/ , http://2012hroniculsemnelor.blogspot.ro/2011_07_01_archive.html (accessed 15 July 2012).
[16] http://cybershamans.blogspot.com/2010/05/armele-psihotronice-in-romania.html (accessed 23 February 2012).

"uncovered in a basement", according to which psychotronic weapons that manipulate the masses through "mind control, telepathic impulses and radiation bombing" were brought to Romania, after 1990, at the army's headquarters. Their use against the population would explain "the lack of revolts, riots, revolutions among Romanians" over the last quarter of a century[17].

We do not deny that scientific experiments which involve brain manipulation from a distance are being conducted in some laboratories. But, in the absence of official reports to confirm the stage of research, sceptics may feel free to raise an eyebrow and consider these ideas as mere legends.

HENRI COANDĂ'S LASER. According to a legend that appeared in the 1960's, a secret weapon developed in Romania made it possible for President Ceauşescu to prevent an invasion of the Red Army similar to that of Czechoslovakia. A laser weapon, invented by Henri Coandă (or some say by Gogu Constantinescu, the 'father' of the theory of sonics), apparently destroyed the Soviet tanks gathered by the Prut River, along the border with Romania, melting them. I heard the story from one of my students:

> My grandfather told me about a laser that simply melt down Russian tanks when they were about to cross the border. He said it was Henri Coandă's invention. (*Narcis E.*, student)

A great number of versions, however, circulate on the Internet. Here are a few that have been collected from the *Mituri urbane autohtone* blog[18]:

> That's what my father told me: that we had some anti-tank missiles from the French, the Russians were about to cross the border and soldiers had been ordered to fire if they tried to invade Romania; they did try and several of their tanks were melted (by the wonder missiles) while the others withdrew. (*Cetăţeanul*, posted on 24 February 2007)
>
> We learned from the teacher of Physics that he had been one of those who cut 10 Russian tanks with the famous laser (I don't remember the year or other details). (*Maco*, posted on 3 March 2007)
>
> Let me tell you the Caraş Severin version. A neighbour of mine, a pensioner, served in the army somewhere near Reşiţa, at Valea Deni. Very serious and confident, he tells me he saw that, when they fired the laser, the sky brightened as if it was daylight. In order to do that, they had to split

---

[17] See the article "Psihotronica – Războiul viitorului" ('Psychotronics – the War of the Future'), available at https://sites.google.com/site/dimensiuniparalele/arme-psihotronice (accessed 28 July 2012).

[18] http://mituriurbane.vira.ro/mituri-urbane/4/arma-secreta-cu-laser/comment-page-3/ (accessed 29 July 2012).

the hill where the weapon was kept and then closed it back. As a result, the Russians immediately withdrew. (*Dani*, posted on 30 January 2009)

It was my father I learned it from… he said that the Russian tanks were melted by the Romanian laser… Anyway, I don't know if it's true. Afterwards, he also told me that in Ceauşescu's time, when the Hungarians kept insulting Romania saying that Transylvania belonged to them, six missiles were placed in Dâmboviţa County aiming at Hungary, ready to destroy it if they didn't take back their insults. However, you should know, folks, that, if the story about the Russian tanks is only a legend, Romania was the fourth country to have studied the laser and manufactured it. Long live Romania! (*Lucy*, posted on 21 December 2009)

About 12 years ago, I met a high-school educated young man who worked as a carpenter and who had completed his military service in the artillery after the Revolution. He told me with no shame that he had taken part in laser firing operations. I tried to mess with him (for I considered him a liar) by asking him questions, but I was surprised by how much he knew about the principle, charging, behaviour, usage, details that someone like him would normally have no idea about. Why would he have learned and invented so much only to lie to his co-workers and superiors? I forgot his name, but I still believe him. (*Virgil*, posted on 23 April 2011)

I'm from Prahova and I very well remember, I was talking to my father about it in August '68, I also recall that they talked about Romania's secret weapon on Radio Free Europe, a weapon designed by H. Coandă who had ceded it to Romania in exchange for his coming back to the country from exile. All I know is that Warsaw Pact armies intended to cross the western border, but they were turned into heaps of iron. I also remember that in the east, by the Prut, a bridge was melted. (*Paul*, posted on 29 February 2012)

The legend probably originates in people's fears of an invasion similar to that of Czechoslovakia (that occurred on the night of 20–21 August 1968) by military forces belonging to the Warsaw Pact countries. Annoyed by the programme of reforms and liberalisations initiated by President Alexander Dubček and deeming that the latter was weakening the position of the Eastern Bloc during the Cold War, the troops of the USSR (led at the time by Leonid Brezhnev) and those of the German Democratic Republic, Poland, Hungary and Bulgaria invaded the country. Romania was the only state of the Communist Bloc that refused to participate in this military action, a decision made by President Nicolae Ceauşescu which drew the admiration of western

chancelleries. Tens of thousands of people gathered in front of the Communist Party headquarters and listened to Ceauşescu's virulent speech[19] that strongly condemned the aggression against Czechoslovakia, expressing his "full solidarity with the Czechoslovakian people". The invasion was considered "a grave error and constituted a serious danger to peace in Europe". "There can be no excuse, and there can be no reason to accept, even for a single moment, the idea of a military intervention in the domestic affairs of a fraternal socialist state", Ceauşescu also stated.

This historical context, with rumours on Soviet troops moving at the border with Romania (in his San Antonio speech of 31 August 1968, the American president Lyndon Johnson would warn Moscow that similar pressures on Romania threatened to "unleash the dogs of war", thus putting the country's population on national alert[20]), led to the emergence of the story about the secret weapon that intimidated the Kremlin after destroying numerous Soviet armour-clad vehicles. It was later called "Coandă's laser" maybe because the great Romanian scientist returned to Romania for good in 1969 as director of the Institute for Scientific and Technical Creation (INCREST). The existence of such unbeatable weapon was a response to the general fear of a potential Russian occupation, reassuring the Romanians and satisfying their need for safety. We do not exclude the possibility of this legend having been initiated in the high spheres of power, as a means of propaganda of the Communist regime. The Romanian folklorist Constantin Eretescu supports this theory, stating that it was a way of "exciting the people's patriotism and instilling the idea that, in case of actual aggression, the resistance might use weapons unknown to the enemy" (Eretescu, 2004: 304).

References:

Aaronovitch, David (2010): *Voodoo Histories: The Role of the Conspiracy Theory in Shaping Modern History* apud de Vos, Gail (2012): *What Happens Next? Contemporary Urban Legends and Popular Culture*, Santa Barbara, Libraries Unlimited.
Barkun, Michael (2003): *A Culture of Conspiracy. Apocalyptic Visions in Contemporary America*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press.

---

[19] See *Discursul lui Ceauşescu din 21 august 1968* (Ceauşescu's speech of 21 August 1968), available at https://www.youtube.com/watch?v=MpL8U-A_-lE, loaded on 1 October 2007 (accessed 29 July 2012).
[20] See Dawisha, Karen (1984): *The Kremlin and the Prague Spring*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, p. 371.

Brunvand, Jan Harold (2001): *Encyclopedia of Urban Legends*, Santa Barbara, California, ABC-CLIO.

Eretescu, Constantin (2004): *Folclorul literar al românilor: o privire contemporană*, Bucureşti, Editura Compania.

Fine, Gary Alan şi Ellis, Bill (2010): *The Global Grapevine: Why Rumors of Terrorism, Immigration, and Trade Matter* apud de Vos, Gail (2012): *What Happens Next? Contemporary Urban Legends and Popular Culture*, Santa Barbara, Libraries Unlimited.

Irwin, Harvey J. (2009): *The Psychology of Paranormal Belief: A Researcher's Handbook*, University of Hertfordshire Press.

Olinescu, Marcel (2004): *Mitologie românească*, Bucureşti, Editura Saeculum Vizual.

MY TÂRGOVIŞTE – "BRIEF SENTIMENTAL TRIP"

Cristina Lizeta FURTUNĂ[1]

Abstract: *As a daughter of Târgovişte, I have been impressed ever since my childhood by the history and monuments of the city, particularly by the 47 churches, each one as old as the hills and with a history acknowledged both by historians and ethnographers. The title of the paper is inspired by the book of the late writer Mircea Horia Simionescu, "Târgoviştea – scurt excurs sentimental" ('Târgovişte – Brief Sentimental Excursus'), and by the suggestive phrase coined by the Dâmboviţa County born author, "Târgovişte – o Florenţă valahă" which expresses the entire mediaeval history of Târgovişte.The first part of the paper deals with the main historical monuments of the Princely Court Museum Complex and some facts about their history. Next, we shall present a few contemporary stories about Vlad the Impaler and Michael the Brave by first analysing some aspects of contemporary historical narratives.*

Key-words: *Princely Court, folk narrative, anecdote, Vlad the Impaler, Michael the Brave.*

I have taken over the title of this article from Mircea Horia Simionescu, *Târgovişte, scurt excurs sentimental*. He is also the author of the famous expression "Târgovişte - the Wallachian Florence".

The most important museum core in Târgovişte is the Monumental Complex "The Princely Court", which includes several edifices presented below.

The core of the Princely Court was built during the reign of Mircea cel Bătrân 'the Elder', including a complex of constructions used as residence by the princely family, by the Court dignitaries and by their servants.

From this epoch and from that of its direct successors have been preserved the defence ditch, the first precincts wall, the church with a simple trefoil shape in the north of the Court and the old princely house (only the walls of the cellars and, partially, of the floor level)[2].

It is part of the National Museum Complex "Curtea Domnească" – Târgovişte, which includes 13 museums and Memorial Houses: the Monumental Complex "The Princely Court", The Museum of Dâmboviţa County's Writers, The Museum

---

[1] Faculty of Humanities, Department of History and Letters, "Valahia" University of Târgovişte, ROMANIA, flizetacristina@yahoo.com
[2] *Târgovişte, la cour princière*, p. 1.

of the Romanian Printing Press and Old Book, The Stelea Galleries, The Art Musem, The "Gheorghe Petraşcu" Workshop House, The Museum of Pucioasa City, The Brancoven Complex of Potlogi, The "Gabriel Popescu" Workshop House of Vulcana Pandele, The "I. L. Caragiale" Memorial House, The Museum of Pietroşiţa Commune.

Out of all the historical monuments of Dâmboviţa County, the Monumental Complex "the Princely Court" – Târgovişte is attracting the tourists' special interest. Due to its exceptional historical value, this interest is fully justified, the Princely Court receiving numerous visitors each year.

Covering an area of 29,000 m^2, the Princely Court represents the best preserved aulic mediaeval complex on the territory of Romania.

It functioned intermittently, for over three centuries (1396-1714), as princely residence for 33 voivodes, starting with Mircea the Elder and ending with Constantin Brâncoveanu. Its core was built during Mircea the Elder's reign, being made up of a complex of constructions, meant for the ruling family residence, for the Court dignitaries and their servants. During Vlad the Impaler's reign, the Princely Court spreads out and new edifices emerge. The most important of them is the observation and defence tower, known as the Chindia Tower.

Between the years 1583-1585, a series of works of fortifications and constructions were initiated, at the request and under the direct supervision of the Voivode Petru Cercel who had a new palace built, along with the Big Church of the Court and the first aqueduct, and, on the outside, towards the Ialomiţa River "the princely gardens".

Another important stage in the development of the Princely Court is recorded during Matei Basarab's reign, when the princely houses were repaired, the precincts wall was doubled and a Turkish bath was built. The ruler who ordered the last significant repairs and extensions at the Princely Court was at the same time the one who would conclude the series of reigns at Târgovişte, Constantin Brâncoveanu. The Big Church was painted during his reign (1698), the original painting, of an exceptional value, being preserved to our days.

The Court monuments are: the Southern Gate; the First Princely House; the Princely House of the mid-15th century; the Princely Palace of the 16th century; the Big Princely Church; Chindia Tower; Chindia Park and the Zoological Garden; Saint Paraskeva Church; Bălaşa House.

The Southern Gate – its entrance, used to this day, was situated under the tower constructed in 1584, along with the new precincts. Initially it had one floor, used as belfry of the Big Princely Church[3].

The First Princely House – erected by Mircea the Elder who, after 1400, had a new residence built, probably for his son Mihail, and later on had the church built.

The Princely House of the mid-15th century – the building, begun during the reign of Mircea the Elder and finished, most likely, by the ruler Vlad Dracul, is the largest Romanian aulic construction of the 15th century. The cellar was situated under the whole surface of the building, and it has been preserved to this day, and over it one could find the floor level, consisting in a large ceremonial room and the princely court but also rooms for the reigning prince and his family[4].

The Princely Palace of the 16th century – was built in 1584, on the order of Petru Cercel, in the Renaissance style. For the first time, we find in our architecture a building on three levels, namely cellar, ground floor and first floor. The cellars, preserved in their initial form, can still be visited to this day. The ground floor, made up of 10 rooms, hosted the princely chancery. The first floor, meant only for the princely family, completely separated from the ground floor, was accessible only by an external ladder. Also on the outside, a corridor would ensure the direct connection with the Big Church. It was for the first time that glazed tiles were used for the roof and for the church. The palace was remade both by Matei Basarab and by Constantin Brâncoveanu[5].

The Big Princely Church – founded by Petru Cercel (1583-1585), with the dedication day "The Assumption of the Theotokos", was achieved according to the scheme of the "Metropolitan Church" of Târgovişte. It stands out among the contemporary churches by its unparalleled proportions (14 x 30 m). Out of the church inventory, only two tomb stones have been preserved, from 1652 and 1653, namely that of Lady Elina, the wife of Matei Basarab and that of their son, Mateiaş. The inside of the church was painted integrally, between the years 1696-1698, by Constantin Brâncoveanu's painter, Constantinos. In the pronaos, on the western wall, there are princely portraits (Petru Cercel and Constantin Brâncoveanu, as founders, holding the shrine of the church, but also Neagoe Basarab, Mihai Viteazul, Radu Şerban, Constantin Şerban, Şerban Cantacuzino and Mihnea III), the amplest gallery of images of Wallachian reigning princes[6].

---

[3] Ibidem, p. 3.
[4] Ibidem, p. 5.
[5] Ibidem, p. 4.
[6] Ibidem, p. 9.

The Chindia Tower, built on the order of Vlad Ţepeş, dominated for centuries on end the Princely Court and the town. Today, it is 27 m high, 9 m in diameter, and it has a basis shaped as a pyramid trunk, the construction including three floors and the ground floor[7].

Chindia Park and the Zoological Garden

In 1970, the inhabitants of Târgovişte were offered a wonderful place for their leisure activities. Chindia Park was arranged on the place of the former princely garden, which was situated behind the Princely Court. The park includes a lake where one can go around by boat and pedalo and a summer garden with cinema and theatre scene.

One of the most beautiful attractions of the park is the Zoological Garden, situated on the place where, in 1584, the ruler Petru Cercel arranged the first zoological place in the country. This Zoological Garden is the oldest and one of the largest in the country, covering an area of 3 ha. Here live over 500 mammals, birds and reptiles, belonging to about 80 species.

Saint Paraskeva Church

This church existed in 1517, according to the founding inscription on the southern wall. It is the only monument known so far in the Wallachian architecture, built by mid-15th century, preserved in its original form[8].

Bălaşa House was built in 1656, near Saint Paraskeva Church, by Bălaşa, the wife of Constantin Şerban. According to the existing inscription, the building was destined to the rest of the Christians in need.

The people of Târgovişte are proud of the history of their town and of the beautiful historical monuments. A series of legends, anecdotes and stories have been preserved especially since the time of Vlad the Impaler.

According to Mihaela Mancaş[9], there are two possibilities of formally describing the narrative text; both refer to the fact that the narrative represents a special structure of prose. "The first way is a semantic analysis of the text. In its initial form, applying particularly to folkloric and mythological narrative, it starts from the assumption that the narration is a sequence of numerically limited functions (or, according to another terminology, motifs) which regularly intervene

---

[7] Ibidem.
[8] Ibidem, p. 8.
[9] Mihaela, Mancaş, "Structura naraţiei în perioada romantic", pp. 179-181.

in the epic development and which make up the narrative text structure when combined with inferior units according to generally constant schemes.

This type of analysis was first used in V. Propp's Morphology of the Folktale[10] and, as a result of studies conducted by the researchers of the contemporary French school, underwent a number of changes and refinements of the initial pattern[11]. A first definition of the narration, formulated in terms of the Propp-Bremond system and inferred from it: any account consists of a speech process which integrates a sequence of elements of human interest into the same plot. The conditions of narration, thus formulated by Claude Bremond, may be retained for their formal implications to which we shall return[12]: indeed, where there is no sequence, there is no narration but description, deduction, lyrical effusion; where there is no integration into the same unity of plot, there is still no narration but a mere chronology, the enouncement of uncoordinated facts; finally, some researchers believe that, in a succession that does not rely on reporting some events of human interest, there can be no narration, for temporal and spatial structuring can occur only in relation to human beings[13]. This definition, formulated solely for the folkloric narrative, integrates the process of narration into the larger sphere of anthropological processes. As far as we are concerned, we retain it for two of the formal elements it introduces which we shall use in describing the Romanian romantic narrative: the idea of structural unity of the narrative text and the obligatory condition of the narration, the sequence of its minimal constitutive units.

This first way of analysis focuses, as can be noticed, particularly on the substance of the narration: its content elements, the logic of actions and the syntax of characters (relations among them or the oppositions by which they can be introduced)[14].

The second possible way of analysing the narration integrates the narrative process into the larger sphere of the process of enunciation, therefore considering,

---

[10] *Morfologhia skazki*, Leningrad, 1928; Romanian translation *Morfologia basmului*, Bucureşti, EU, 1970; Propp completed his theory in subsequent studies, such as: *Les transformations des contes fantastiques,* in *Théorie de la littérature. Textes des Formalistes russes réunis, présentés et traduits par Tzvetan Todorov,* Paris, Ed. du Seuil, 1965, pp. 234-262, apud Mihaela Mancaş, *op. cit.*, pp. 179-180.

[11] Cf. especially, Claude Bremond, *Le message narratif,* "Communications", 4, Paris, Seuil, 1964, and *La logique des possibles narratifs*, "Communications", 8, Paris, Seuil, 1966, p. 60-76; A. J. Greimas, *Éléments pour une théorie de l'interprétation du récit mythique,* ibid., pp. 28-59, apud Mihaela Mancaş, *op. cit.*, p. 180.

[12] *La logique des possibles narratifs, loc. cit.*, p. 62, apud Mihaela Mancaş, *op. cit.*, pp. 180-181.

[13] Apparent exceptions from this desideratum, formulated in the definition of the narrative, seem to be the fables or the fantastic narratives, whose heroes are animals or supernatural beings; yet, in these situations, however, the narrative operates using an artifice, as at the basis of the fantastic literature is always the *symbol* or the *allegory*.

[14] Mihaela Mancaş, *op. cit.*, p. 181.

first of all, the totality of formal traits of expression of the narration. Given that this idea views narration as a particular case of statement, such a description grounds its conclusions on the analysis of moods, tenses, aspect and sequence of verbal and pronominal persons, in other words, it takes into consideration what we shall call the narrative plan".[15]

The narrative describes actions that are carried out by the teller or events/happenings to which he was a witness. Starting from the observation that folklore is not confined to presenting imaginary acts or events that occurred in a distant past, O. Densusianu was the first to publish accounts of the peasants' everyday life, historical recollections, etc. Thus, in 1906, the folkloric species became the object of folklorists' investigations (I. A. Candrea, O. Densusianu, Th. Speranția, *Graiul nostru*).

This category includes narratives which describe a mostly unique or remarkable personal experience which is worth being retained and transmitted further. The mere act of word-of-mouth transmission places this kind of accounts into the realm of folklore. One may object that, in terms of content, these narratives are non-traditional, that many of them cannot fall into existing typologies, that these narratives belong only to the repertory of those who have gone through the experience reported and have an essentially personal nature[16].

In Târgoviște, time returns obstinately (prehistoric Time[17], ancient Time[18], mediaeval Time[19], Renaissance Time[20], modern Time[21]), understood according to the definition given by St. Augustine as *mobile image of eternity*. Just as the people of the Antiquity symbolically imagined time as a circle, on which they placed the 12 astrological signs and whose centre symbolized the eternity of the being, Târgoviște is that *eternal city of the Eastern Latinity*.

The symbolical passage from the temporal to the spatial involves the material evidence, viewed as an enemy to extinction in the fight for eternity of the human being, a concept that has accompanied the terrestrial representation of the existence, so present in the area of Târgoviște.

The narrative aroused the interest of our gatherers of folk literature only sporadically and unsystematically. Artur and Raul Stavri included such a text in a corpus entitled *Din povestirile lui Ilie Pietrariul* (in *Povestea vorbei*, 1896-1897), and later on other numerous narratives were to enrich the folklore. The topics most

---

[15] Mihaela Mancaş, *op. cit.*, p. 181.
[16] C. Eretescu, *Folclorul literar al românilor. O privire contemporană*, p. 250.
[17] G. Coandă, *Istoria Târgoviştei. Cronologie enciclopedică*, 2005, p. 29.
[18] Ibidem, p. 39.
[19] Ibidem, p. 45.
[20] Ibidem, p. 81.
[21] Ibidem, p.169.

dear to storytellers are exceptional life experiences or extraordinary occurrences. Many narratives depict the Transylvanian peasants' participation in World War I. Removed from a familiar environment, the soldiers are enlisted under the flag of the Austro-Hungarian Empire and taken outside the borders of the country to fight in foreign places for a cause whose meaning they do not understand. Long after the war finished, former combatants recount, shaken by emotion, sometimes until the end of their lives, their sad journey through the trenches of Italy[22].

The unusual nature of the events depicted leads to a preference, among storytellers, of such topics as encounters with wild animals, adventures that the narrator has gone through or claims to have gone through in order to increase their prestige in front of the audience, amazing occurrences from their native village (suicide, murders, etc.)

Such narratives, resulted from people's need to communicate various life experiences to their fellowmen and to share situations from which lessons can be drawn, are extremely old. Most of them die with the disappearance of the teller, a witness to the event he was impressed by. Some topics however are taken over by the community, transformed and adapted to continually changing situations and circumstances and thus become a common good[23].

Researchers have currently noted an increasing importance, in oral epic repertories, of this narrative category. Personal narratives are a contemporary yet not new species. As previously shown, Ovid Densusianu was the first to record them for dialectological or ethnographic purposes.

The story is a living phenomenon within the spiritual profile of the Romanian space. Even if its power sometimes weakens, the story and storytelling define the character of present-day field research.

The storytelling phenomenon, extremely alive in the area of Târgovişte city and thematically shaped in this area which is narrated by veterans, is characterised by old, often contradictory and fuzzy images, alongside of new images that are blurred by life's disappointments. These disillusionments prove that in terms of the reality of the story virtuality is most of the times preferable to reality.

Anecdotes about Vlad the Impaler that are known to this day have been in circulation. Written in 1462, they must have aroused the interest of readers in Târgovişte who had certainly heard about the Wallachian voivode's deeds. The chronicle mentions:

> And there was another thing that [Vlad the Impaler] did to the citizens of Târgovişte, for a much greater fault against one of Prince Vlad's brothers.

---

[22] C. Eretescu, *op. cit.*, pp. 250-251.
[23] Ibidem, p. 251.

On Easter Day, when all citizens were feasting and the young ones were at the dance, he caught them unawares and had the elder impaled and carried throughout the city, whereas the young with their wives and daughters were taken to Poienari, dressed as they were in their festive clothes, and they worked on the castle until their arrays were all worn out and they remained without a stitch on.[24]

The legend mentions that the Impaler's brother had been booed by the people of Târgovişte, for having forced himself upon a boyar daughter[25].

Anecdotes about the Voivode mentioned several events, which thus show how the prince valued learning. He had instantly executed any envoy that did not give the right answer blaming the one who had sent such an insufficiently educated man.

The Voivode was also concerned with instilling the love of country and fighting spirit into his soldiers. "He who thinks about death let not him come with me"[26], he would say to his soldiers before going to war.

It is said that, after the battle, Vlad the Impaler would punish those with wounds on their backs (who had fled from the enemy) and reward those with injuries on the front part of the body.

The legend according to which women that were accused of adultery were tied to the pillory still lives in the memory of the people of Târgovişte and even of those in the county; no wonder that one of the informants mentioned it in his answer to the questionnaire.

A lot has been written about Michael the Brave and the image of the Voivode with his great dreams and achievements is not to be effaced from the minds of the dwellers of Târgovişte. With an army that also included Bulgarians, Greeks, Serbs, the Voivode's figure, his epic, became part of the Balkan folklore as depicting a legendary hero and his reign is viewed as a moment in the history of the entire European south-east[27].

His name appears in songs throughout the three Romanian provinces.

In the military units of Târgovişte, in the battle camps, in the city streets, the people's victories under the Voivodes would be glorified in songs, legendary accounts, transmitted word of mouth, in verse or prose; they would be memorised and passed on from one generation to another, inspiring the people to new triumphs.

Only educated in this way could the Romanian people defeat such numerous and well armed enemy troops. Prince and boyars, leaders and soldiers were all

---

[24] *Istoria Ţării Româneşti. Letopiseţul Cantacuzinesc*, apud Gheorghe Pârnuţă, *Începuturile culturii şi învăţământului în judeţul Dâmboviţa*, p. 24.
[25] Ibidem.
[26] Ibidem.
[27] G. Ivaşcu, *Istoria literaturii române*, vol. I, p. 120.

animated by the same thought, same feelings, the same wish to see their national unity fulfilled, to be free and masters of their own country. That was their patriotism. That was the school of patriotic education, the unwritten pedagogy of the people.

Orally transmitted by eyewitnesses, known from chronicles and deeds by the foreigners who had come to the princely court, the epic of Michael the Brave has become a part of the universal history.

The Voivode's deeds, his great figure, his life's so tragic end have made a strong impression on the people of Târgovişte who still tell stories about the great Voivode whenever they have the chance. All these deeds are to be found in songs, proverbs, fairytales or legends. They are proud of the history of their city.

Some of our informants' stories refer to the construction of a new palace, of Chindia Tower and of the princely church, known today as the Princely Court. Other accounts speak about the tragic death of the prince who set out to build a powerful state, for he was convinced that he would thus help regain the freedom not only of his country and people, but also of the entire Christian world.

The narrative is an act of communication by which partners, i.e. narrators and listeners, share information by means of formalised discourses. In oral culture, the narrative always occurs by word of mouth. It is an act of speech which, unlike colloquial acts, is artistically connoted.

The means by which messages are transmitted is always oral; communication between the narrator and the listener is unmediated. The act of narration is a synchronous act in which performance and reception occur simultaneously and the presence of both partners is absolutely necessary.

Just like the study of other acts of communication, the study of narration must pay heed to the subjects who recount because the narration mediates the relationships among the groups of subjects. Field research has shown that the narration phenomenon is different within some regional groups, as dialects are in linguistics. They have generally highlighted the narrators' personality. Field investigations have also revealed that within traditional cultures only some people narrate and the majority listens. In relation to this aspect, there are relatively old data on narrators who characterise moments in the history of the phenomenon and various trends of its study. Thus, Ovidiu Bîrlea's collection of Romanian fairytales gives plenty of information regarding the Romanian narrators in the years immediately following World War II[28].

The larger the scope of the data, the greater the need to make up a typology in narratology as well. A typological systematisation which should not only

---

[28] O. Bîrlea, *Introducere* to *Antologie de proză populară epică*, I, pp.11-31.

record the preferences for certain genres but also explain these preferences, their cultural, social status, the role they play in the groups' life. A taxonomy which should comprise the listeners not only as receivers but also as potential new narrators.

Investigations have considered the circumstances of narration. However, recording the occasions is just a general approach to the issue of contexts of performing and receiving narratives. They are only the general framework of place and time of narration. In order to better understand what entails a particular act of communication, we need to get to a nuanced knowledge of the contexts. They are socially and culturally connoted and, should we go deeper into the structure of groups, by individuals, psychologically connoted as well. They determine the place and time of narration and even the situations in which the narrative occurs, as well as the narrator's purpose. All this contributes to understanding this phenomenon both in terms of performance and reception.

A concrete, nuanced knowledge of contexts allows the correlation of narration with the other cultural acts of the groups, establishing it as a pertinent element within the paradigms that characterise the culture of a community at a certain stage of its development.

Comparing narration in particular contextual situations leads to an understanding of the changes that occur from one act to another in different narratives, of the process of creating variants and of functional mutations among the various categories.

Narratives contain explicit and implicit information and, as any relational act, communicate and conceal. In relation to contexts, particularly to the situational and psychological ones, narrators and audience operate selections in the game of enciphering and decoding, in the adequacy of what is being told and what is being said to the partners' intentions.

The issue of an accurate, distorted or reverted reception takes into consideration particularly the symbolic vocabulary as operator in the process of transformations. It is along the distance between acts that the process of creating variants and the phenomenon of transferring the meanings of symbolically laden signs from one genre to another are placed.

In the cultural life dynamics, narration brings into topicality a quantity of information it can always spread, using it in the different discourses it performs.

Narration is one of the folk culture manifestations that even today are worth the attention of researches.

References:

Bîrlea, Ovidiu, *Antologie de proză populară epică*, I, 1966.

Coandă, George, *Istoria Târgoviştei. Cronologie enciclopedică*, Târgovişte, Editura Bibliotheca, 2005.

Târgovişte, la cour princiere, Târgovişte, Editura Bibliotheca, 2001.

Eretescu, Constantin, *Folclorul literar al românilor. O privire contemporană*, Bucureşti, Editura Compania, 2004.

Istoria Ţării Româneşti. Letopiseţul Cantacuzinesc, critical edition by C. Grecescu and Dan Simonescu, Bucureşti, Editura Academiei, 1960.

Ivaşcu, George, *Istoria literaturii române,* vol. I, Bucureşti, Editura Ştiinţifică, 1969.

Mancaş, Mihaela, "Structura naraţiei în perioada romantică", in *Structuri tematice şi retorico-stilistice în romantismul românesc* (1830-1870), Bucureşti, Editura Academiei Republicii Socialiste România, pp. 170-190.

Pârnuţă, Gheorghe, *Începuturile culturii şi învăţământului în judeţul Dâmboviţa, Târgovişte*, Comitetul de Cultură şi Educaţie Socialistă al judeţului Dâmboviţa, 1972.

Simionescu, Horia Mircea, *Târgovişte - scurt excurs sentimental*, Târgovişte, Editura Bibliotheca, 1999.